

Rencontre avec l'autre
Tranches de vie d'Alexandra Philoctète



« La plus grande victoire de l'existence ne consiste pas à ne jamais tomber, mais à se relever après chaque chute. »

Nelson Mandela

REMERCIEMENTS

C'est avec beaucoup d'amitié et d'affection que je dédie ces tranches de vie à :

- Alicia Prata et Jim McDowell qui ont été présents dans la vie de mon frère Pierre-Claude Philoctète durant une bonne partie de sa maladie jusqu'à sa mort.

- mes sœurs, nièces, neveux, cousines, cousins, amies amis, voisines, collègues de Condition féminine Canada, les membres du Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne et connaissances qui m'ont soutenue durant ma lutte contre cette affreuse maladie, de 2014 à 2016

- l'équipe d'oncologie du Dr Younam de l'Hôtel-Dieu qui dès le début a tout mis en œuvre pour me sortir de cette mauvaise passe. Encore merci !

Grâce à vous tous, je remonte la pente et je peux continuer à dire comme toujours: *The best is yet to come.*

Un grand merci à Rose-Marie Gautier et Sylvie Turcotte qui ont généreusement lu mon récit et effectué les corrections d'usage.

**Dans ce document le masculin est parfois employé pour désigner aussi bien les hommes que les femmes sans aucune intention discriminatoire.*

Table des matières

Prologue	1
Introduction	2
CHAPITRE 1 : 1956-1960 – Départ d’Haïti, Immigration aux États-Unis	3
CHAPITRE 2 : 1961 à 1970 – Prise de conscience et années d’engagement	10
CHAPITRE 3 : 1971 à 1975 – Voyages, résolutions et décisions	21
CHAPITRE 4 : 1976 à 1988 – Ma vie à Québec	29
CHAPITRE 5 : Montréal – 1988 et les années 1990	46
CHAPITRE 6 : 2000 à 2016 - Des années de tragédies et d’amour	72
Conclusion	117

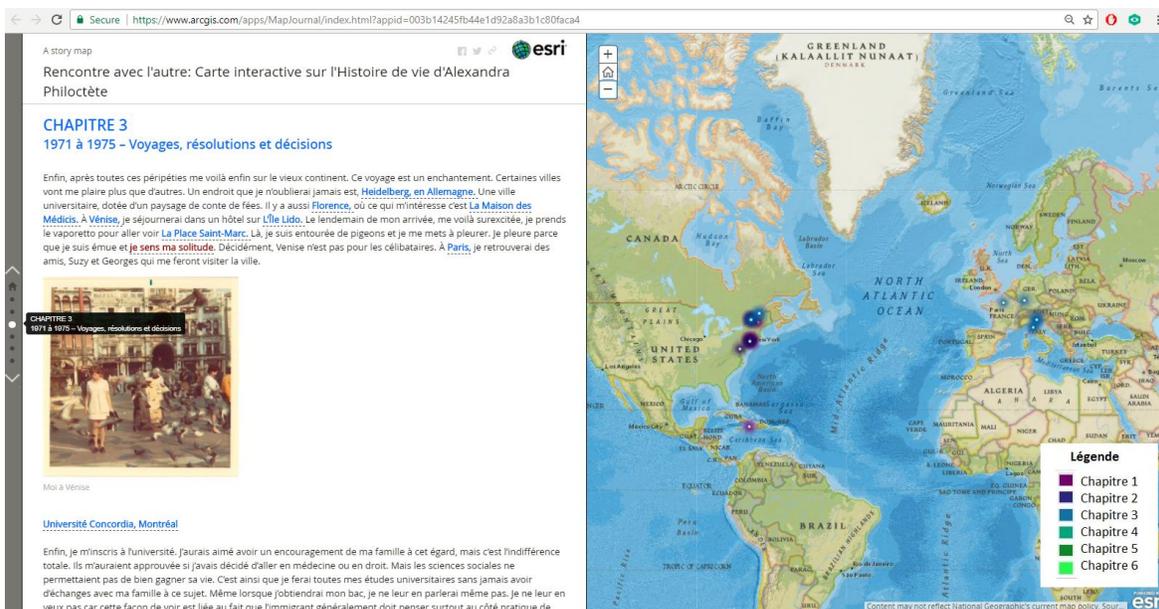
PROLOGUE

Ce récit fait partie d'une recherche sur la cartographie narrative du Géomedia Lab de l'Université Concordia, sous la direction de Sébastien Caquard. Une des questions principales de cette recherche est d'étudier comment la cartographie des récits (de vie) peut aider à mieux comprendre les lieux qui y sont évoqués à travers la représentation des souvenirs qui y sont attachés.

Une entrevue sur le récit d'Alexandra Philoctète, enregistré par le Centre d'histoire oral et de récits numérisés (CHORN), a été sélectionnée pour une collaboration entre le CHORN et le Géomedia Lab sur la cartographie émotionnelle des récits de vie.

Ce projet s'est déroulé en trois étapes : la première était de produire des cartes en ligne à partir des entrevues en utilisant le logiciel AtlasCine; la deuxième était de présenter ces cartes aux porteurs de récits pour connaître leurs impressions; et finalement, la troisième était de les inviter à créer leur propre carte narrative avec l'aide d'un artiste ou d'un cartographe. Alexandra a participé à chaque étape de cette recherche.

L'ouvrage comprend la première partie du résultat de sa collaboration avec la cartographe Stefanie Dimitrovas, membre du Géomédia Lab. Ceci inclut le texte aussi bien que des images et des chansons associées à des personnes, des lieux ou des événements dont elle parle dans son récit (en rouge). Des lieux dans la vie d'Alexandra sont aussi colorés en association avec la deuxième partie du projet : une carte narrative en ligne. Cette représentation inclut des cartes avec les lieux associés aux 6 chapitres de ce livre, chaque chapitre avec sa propre couleur. Aussi des citations et des photos ont été sélectionnées pour accompagner les cartes et chaque nom de lieu évoqué dans le texte renvoie à un point sur la carte. Cette carte se trouve en ligne ici : arcg.is/oS1HP1



Capture d'écran de la carte interactive des lieux vécus dans l'histoire

INTRODUCTION

« La connaissance de soi est un plaisir qui n'est pas possible sans la présence de quelqu'un d'autre qui soit notre ami ; l'homme qui se suffit à soi-même aurait donc besoin d'amitié pour apprendre à se connaître soi-même. » Aristote

Écrire le récit de sa vie, c'est un peu faire un voyage dans le temps et dans la mémoire. Exercice qui peut être troublant, car en creusant dans le passé, bien des étapes de la vie referont surface : les unes nous amèneront à revivre des moments paradisiaques, tandis que les autres feront ressurgir des périodes pénibles de la vie. Ce récit commence avec mon arrivée aux États-Unis, en 1956, au début de mon adolescence.

En 2011, à la demande du département d'histoire de l'Université Concordia, je serai amenée à faire part d'une histoire de ma vie sous forme d'entrevue orale. Cette série de trois entrevues d'une durée d'environ quatre heures (entrevue libre) était menée par deux personnes ressources de l'établissement. Cet exercice m'a permis de relater certains aspects de **mon enfance en Haïti**¹ qui reviendront à la surface. Malheureusement, le temps imparti était si court que je ne pouvais qu'aller à l'essentiel, laissant forcément tomber certaines étapes marquantes et importantes de mon parcours. J'ai apprécié la valeur de cette première expérience, car j'ai pris un grand plaisir à le faire. Elle a été fort bien menée et de plus elle préparait la route pour le récit écrit.

Produire ce récit écrit m'a été proposé en 2017 par le département de Géographie de cette même institution. Il sera illustré de cartes géographiques indicatrices des lieux où j'aurai vécu ou que j'aurai visités. J'aurai ainsi la liberté de revisiter certains sentiers de ma mémoire demeurés infréquentés jusqu'alors.

En écrivant ce récit, j'ai eu l'opportunité de revivre mes expériences passées et de les analyser avec le recul du temps. Je découvrirai à travers ce travail de mémoire que, passée l'adolescence, la rencontre avec l'Autre représentait un aspect primordial dans ma vie. Comme tout être humain, il m'est arrivé, en cours de route, de recevoir des baffes, mais peu importe, je me rends compte que c'est en allant vers les autres, en faisant fi des préjugés, en échangeant avec eux quels qu'ils soient que j'ai pu aller de l'avant, évoluer sur le plan personnel et apprendre à aimer et à apprécier chaque minute de la vie.

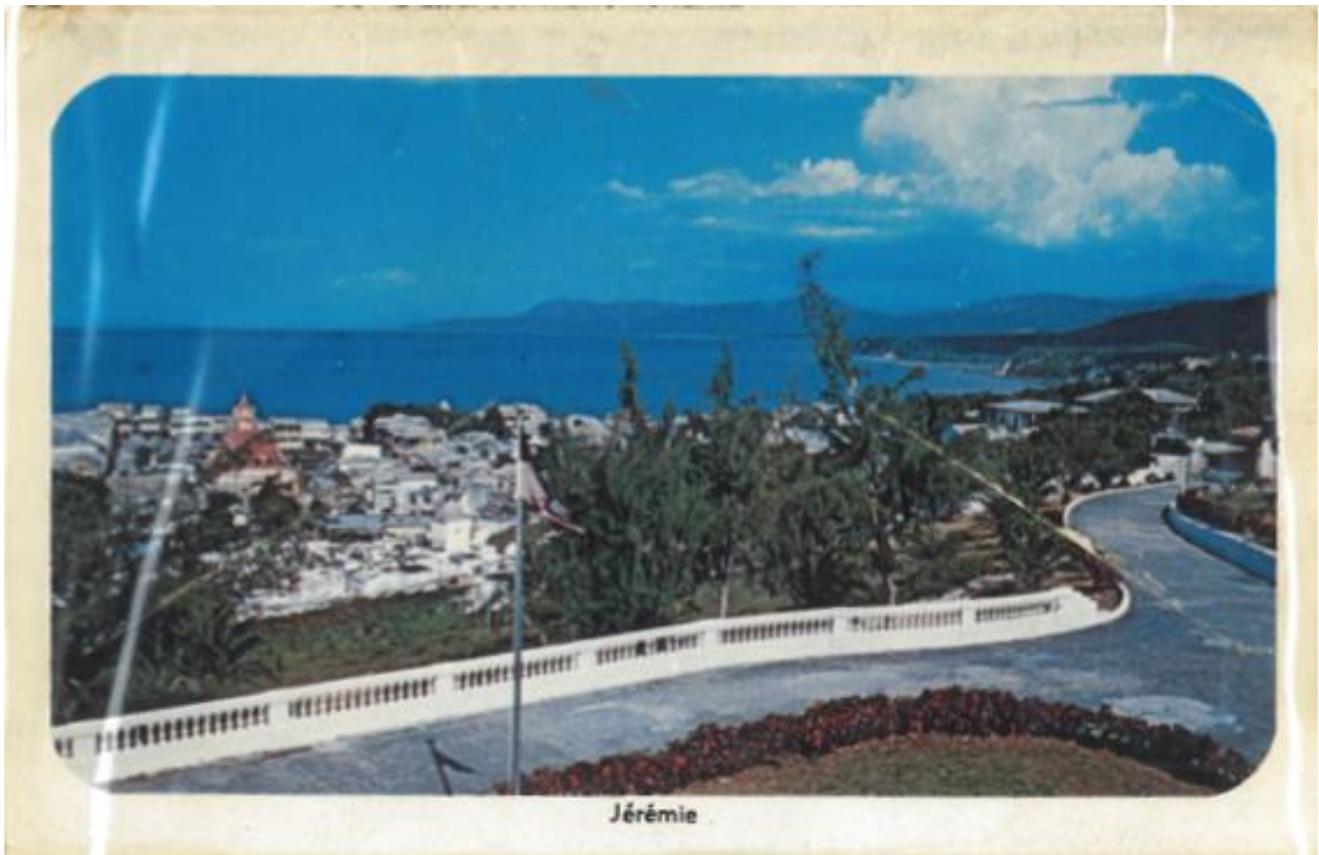


Stefanie et Alexandra au travail

¹ Choucouné – Michel Ange Brazile

CHAPITRE 1

1956-1960 - Départ d'Haïti, Immigration aux États-Unis



Carte postale de Jérémie



La bibliothèque et la maison familiale à Jérémie

Le grand jour est arrivé ! Il faut dire adieu à ma petite ville de **Jérémie**.

Nous quittons **Haïti**² (trois des cinq enfants de la famille) pour rejoindre notre mère qui vit à New York. Un sentiment de tristesse mêlé de joie m'anime : je dois quitter mon père et deux de mes sœurs. En revanche, revoir ma mère, découvrir le **BIG APPLE**, représente énormément pour moi.

² *Island in the Sun* – Harry Belafonte

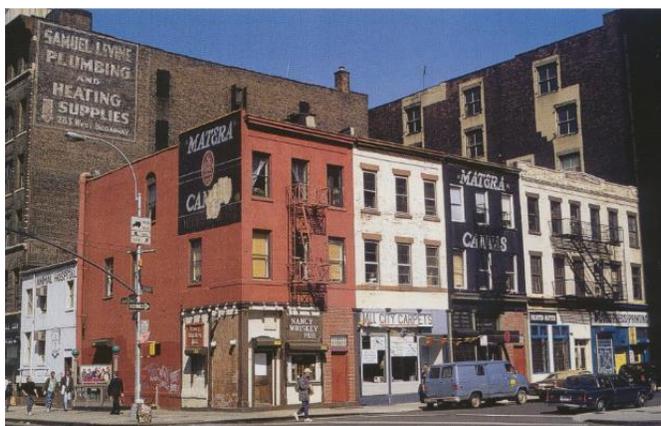


Ma mère, mon frère Pierre-Claude et moi en Haïti

Quelques jours plus tard, nous voilà en sol américain, ma sœur Marlène, mon frère Claude et moi, c'est le choc. La veille, il y a eu une impressionnante tempête de neige. À ma descente de l'avion, j'ai comme l'impression de recevoir un sceau d'eau glacée sur le corps. Le petit manteau en laine rouge que je porte ne suffit pas à me protéger du froid... Je grelotte.

Une grande déception nous attend: personne n'est à l'aéroport pour nous accueillir. Comme mon frère parle l'anglais couramment, après quelques péripéties, il finit par appeler ma mère au téléphone. Elle est bien étonnée de notre arrivée puisque qu'elle ne nous attendait que le lendemain.

Dans le taxi qui nous amène chez ma mère, le chauffeur est des plus chaleureux. En traversant la ville, il nous fait voir les sites importants. Je suis impressionnée par tout ce que je vois bien qu'il fasse déjà nuit. J'ai hâte d'écrire à mes petites copines d'Haïti pour leur parler de mes premières impressions de la Ville. Cette impression est de courte durée, car en franchissant l'entrée du Bronx, le chauffeur devient de moins en moins bavard. On se dirige vers **Forest Avenue**, là où habite ma mère. L'endroit est loin d'être accueillant : les immeubles sont sombres et tristes. C'est fou de donner le nom de Forest Avenue à une rue où il n'y a aucun arbre. Je suis frappée par les escaliers de secours, les vitres brisées et la saleté des rues. J'ai l'impression d'être dans un *NO MAN'S LAND*. Il est vrai que j'avais vu bien pire dans certains quartiers d'Haïti, mais je ne m'attendais pas à ce spectacle aux États-Unis. Il me semble que c'était loin des cartes postales qu'on me montrait en Haïti. Dès la semaine suivante, ma mère m'inscrit à l'école privée du quartier, **l'école Saint-Antoine de Padoue**. Avec la recommandation des prêtres de la paroisse, les religieuses accepteront en plein mois d'avril de m'inscrire dans leur école, afin que je puisse apprendre l'anglais le plus rapidement possible.



Le Bronx que j'ai connu. Source : <http://slideplayer.fr/slide/2580223/>

La clientèle de l'école primaire Saint-Antoine de Padoue est fréquentée par des Noirs américains et de Portoricains. Les religieuses et les prêtres de la paroisse sont en grande partie des petits-fils et petites-filles d'immigrants irlandais. Je me sens perdue, car je suis la seule immigrante de langue française à l'école. La communication est difficile : avec les religieuses je communique par geste, car elles sont toutes unilingues anglophones. Avec les élèves, celles qui sont d'origine portoricaine, j'arrive à me faire comprendre à l'aide de quelques mots. Sans aucune malice, les enfants me surnomment *frenchie*. Cela m'affecte beaucoup, j'ai conscience d'être différente des autres, ce qui va me porter à m'isoler. Je refuse de participer aux activités parascolaires. Malgré tout, j'arriverai à me lier d'amitié avec une Noire

américaine et une Portoricaine. Même après avoir quitté cette école, nous resterons amies.



Ma sœur Marlène Philoctète

Par contre, sur Forest Avenue, là où j'habite, les choses se passent autrement. Très vite, les enfants du quartier viennent me parler. Désœuvrés, ils ont décidé de m'apprendre l'anglais. C'est ainsi que je me ferai quelques amis dans cette rue. Ce n'est pas le genre de fréquentation que ma mère approuve, mais moi je les trouve amusants et vivants. Il faut dire que la drogue n'a pas encore pris possession du quartier. Le soir, ils se mettaient en groupe pour chanter. C'est l'époque de **Frankie Lymon**³, **Little Richard**⁴, **The Platters**⁵ et bien d'autres. Certains d'entre eux jouaient des instruments de musique en avant de leur immeuble délabré. On parlait très peu de musiciens blancs tels que Pat Boone et Presley. Ces amitiés seront éphémères car ma mère avait d'autres projets. Entre-temps, mon frère rejoindra l'aviation américaine afin de poursuivre ses études. Ma sœur Marlène, pour sa part, continuera ses études secondaires

dans une école publique du Bronx, située dans un quartier d'ouvriers spécialisés où le niveau de vie est beaucoup plus élevé.

Quelques mois après notre arrivée, nous laissons déjà Forest Avenue pour aller dans un autre quartier du Bronx, **Carter Avenue**. Les résidents sont surtout de descendance irlandaise ou écossaise. C'est un autre monde. On ne voit pas de jeunes se balader dans le quartier à toute heure et finies les chansons et la musique sur le perron des immeubles le soir. Dans notre nouvelle rue, nous sommes la seule famille haïtienne et immigrante. Il faut dire qu'à l'époque, les Haïtiens n'étaient pas très nombreux aux États-Unis : Duvalier venait à peine de prendre le pouvoir.



Mon amie d'enfance Ellen

Dans cet endroit qui me semblait plutôt morne, je finis par me faire une amie, Ellen. Malgré son jeune âge, elle ne semblait pas être influencée par les préjugés du quartier, car quelques semaines après notre emménagement, elle m'avait abordée sans aucune gêne pour me demander si je voulais jouer avec elle. C'est ainsi qu'une fois par semaine on se rencontrait pour une partie d'échecs chinois ou pour aller jouer dans un parc voisin. La curiosité de cette jeune Américaine me surprenait. C'est ainsi qu'une fois, tout de go, elle me dit : Danses-tu le Hula? Je n'étais pas certaine de ce que c'était le Hula, mais j'étais sûre que nous ne le dansions pas chez nous. C'est alors que j'ai compris que ma nouvelle amie situait Haïti dans le Pacifique et non dans les Antilles.

³ *Why do fools fall in love* - Frankie Lymon and the Teenagers

⁴ *Whole Lotta Shakin' Going on* - Little Richard

⁵ *The Great Pretender* - The Platters

Quelques mois après notre arrivée dans le quartier, l'attitude des gens à notre égard s'était améliorée : ils ne nous fréquentaient pas mais étaient fort courtois avec nous lorsqu'ils nous rencontraient sur la rue. Avec le temps, nous avons compris que l'amitié entre Ellen et moi avait indirectement contribué à ce changement d'attitude. Je crois qu'elle contait à ses parents tout ce qu'elle découvrait dans notre famille. Il faut dire que j'en faisais autant. Avec le temps, nous nous sommes perdues de vue, mais je crois avoir appris une grande leçon de vie de ces jeunes de Forest Avenue ainsi que d'Ellen : ne pas laisser la peur du rejet nous empêcher d'aller vers les autres. Une autre de mes sœurs, Gerda, viendra nous rejoindre à New York.

Séjour à Montréal avec ma mère

À cette même époque, après notre installation à Carter Avenue, ma mère décide de m'amener en voyage au Canada. Je suis contente de partir avec elle. Bien qu'elle ne se l'avoue pas ouvertement, je sens souvent qu'elle est triste. Son ancien poste de directrice de la Bibliothèque publique de Jérémie, notre ville natale, lui manque. Ce n'est pas l'absence de mon père qui fait défaut, car mes parents vivent séparément ensemble depuis ma naissance. Le rôle de mère monoparentale est lourd pour elle.

En fait, ce voyage au Canada est pour nous deux un baume sur notre quotidien. C'est ainsi qu'à l'été 1957 on se retrouve pour quelques jours de vacances à **Montréal**. Je suis impressionnée par le côté chaleureux des Montréalais, la sobriété de l'architecture et l'impression de sécurité qui se dégage de cette Ville. C'est le coup de foudre! À notre départ, je me promets qu'un jour j'habiterai Montréal.

Ce plaisir est de courte durée, car à mon retour à New York, j'apprends que dès l'automne je serai envoyée en pension, dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, à 500 miles de New York. Mon chagrin est immense, car j'ai l'impression qu'on m'abandonne. Pour m'encourager, ma mère et ses amis n'arrêtent pas de me répéter que j'ai une chance inouïe de pouvoir aller à ce pensionnat fréquenté majoritairement par des rejetons de professionnels américains. En fait, sans l'appui des Pères de Saint-Antoine, je crois que la possibilité de faire des études à cet endroit aurait été pratiquement nulle.



Une carte postale du pensionnat Academy of Our Lady of Grace



Mes compagnes et moi au pensionnat

C'est ainsi qu'un beau matin de septembre, accompagnée de ma mère, nous nous présentions au pensionnat Academy of Our Lady of Grace, dans la minuscule ville de **Colebrook** (ville d'environ 2 300 habitants), située à proximité des *White Mountains* (Montagnes Blanches). L'école de Colebrook, ainsi qu'une autre située à Newport au Vermont, sont les propriétés des religieuses de l'Ordre du Sacré-Cœur, dont la Maison mère est en France. L'école est bilingue : les cours se donnent en anglais, mais en dehors des heures de cours tout se passe en français.

Lorsque ma mère me fait ses adieux, j'ai alors l'impression que tout s'écroule. Je fais un effort surhumain pour retenir mes larmes. Cependant, vite, je vais m'habituer à cette nouvelle vie. Tout est fait pour

rendre l'environnement agréable aux pensionnaires : le site est superbe, pas de dortoir mais des chambres spacieuses pour deux personnes avec salle de bain attenante. L'école possède une patinoire, un terrain de volleyball et une grande salle de jeux. L'hiver, celles qui le désirent peuvent pratiquer des sports de la saison. Nous sommes issues de cinq minorités visibles dans toute l'école : deux Noires américaines, deux Dominicaines et moi-même. Bien que les élèves viennent de milieux beaucoup plus aisés que les deux Dominicaines et moi, nous ne remarquons aucun snobisme ou aucun signe de racisme. Les deux Noires américaines, filles de médecins américains, sont très bien vues à l'école et je dirais que tout le monde recherche leur compagnie. Pourtant, le racisme bat son plein dans le Sud des États-Unis.

À la fin de cette première année, je recevrai mon certificat d'études primaires et c'est avec enthousiasme que je commencerai l'année suivante mon secondaire au même pensionnat.

Entre-temps, les nouvelles d'Haïti sont loin d'être bonnes. À Jérémie, une partie de la population se sent de moins en moins en sécurité, car l'hostilité règne entre ceux qui ont voté pour le gouvernement en place, celui de François Duvalier, et ceux qui ont voté pour un autre candidat. Mon père et ma sœur se retrouvent dans le camp de ceux qui ont voté



*Certificat d'études primaires
Colebrook, NH, USA*

contre. D'ailleurs, dans cette petite ville grande comme un mouchoir de poche, on est vite repéré lorsqu'on est anti-duvalériste.



Ma sœur Dilia Philoctète

Un après-midi, un groupe de personnes armées a voulu s'attaquer à ma sœur et celle-ci a pu y échapper au pire grâce à l'intervention d'une dame qui connaissait mon père.

Rester en Haïti était devenu dangereux ; c'est ainsi que mon père, un insulaire dans l'âme qui n'avait jamais quitté son pays, se retrouve à New York. Ma sœur Dilia nous rejoint également, persuadée que son séjour à l'étranger sera de courte durée. Voilà que la famille est réunie au complet.

Nous quitterons alors Carter Avenue pour nous établir dans une jolie petite rue du Bronx, **Oakland Place**, pas trop loin du Jardin zoologique. Italiens, Juifs, Noirs américains et Portoricains partagent le quartier. On constate une certaine convivialité entre ces différents groupes, ce qui n'est pas toujours le cas dans le New York des débuts 60.

J'habiterai à cet endroit jusqu'à mon émigration au Canada. Après mon départ, mes parents s'achèteront une maison dans l'arrondissement de Queens et quitteront le Bronx pour de bon.

Travail à Mohegan Garden

À l'été 1960, j'irai travailler comme gardienne d'enfants à Mohegan Garden (un terrain immense tout près de **Peekskill**, ville des États-Unis située dans le comté de Westchester dans l'État de New York à 45 minutes de Manhattan). L'endroit est un lieu de villégiature doté d'une grande piscine, d'un genre de *country club* réservé aux activités sociales et d'à peu près une trentaine de bungalows dont la majorité appartient à un homme qui est communiste. D'ailleurs, il est le seul qui adhère à cette idéologie, car le reste des habitants sont plutôt de l'autre côté de la clôture.

En fait, le milieu est fort homogène et typique de ce temps- là quant au rôle des femmes: les hommes généralement sont dans les affaires et la majorité des femmes sont au foyer. À cette époque, nous ne sommes que trois non juives, gardiennes d'enfants, dans ce petit coin de Westchester.

L'une de mes distractions, c'est d'observer ce vieux communiste lorsqu'il fait le tour de ses propriétés. En fait, il me fascine. Bien que respecté par les vacanciers, il a un caractère bourru et pas du tout chaleureux. L'envie souvent me prenait d'aller vers lui et de lui poser une question qui me trottait dans la tête : est-ce qu'on peut être possédant et communiste à la fois? Et qu'est-ce qui l'avait amené à

devenir communiste dans un pays comme les États-Unis? À mon avis, cela prenait du cran et j'avais peur de sa réaction. Alors j'ai préféré mettre de côté ma curiosité et lire plutôt sur le Maccartisme. Peu à peu, je commençais à connaître cette communauté. Dans mes moments de liberté, je passais mon temps à lire tout ce que je pouvais sur les Juifs. Ce qui m'amusait, c'était les relations entre mon employeur et sa belle-mère. Cette dernière s'était convertie au christianisme, témoin de Jéhovah. Alors, dès qu'elle venait passer le week-end, le mari tombait dans une humeur massacrant. Regarder la dynamique entre les deux me faisait bien rigoler. Afin de rassurer nos parents, tous les dimanches, quelqu'un de la communauté se faisait le devoir d'amener les trois non juives à l'église.

Je dois dire que je garde un très beau souvenir de cet endroit et des personnes que j'y ai côtoyées, car je m'étais non seulement attachée aux deux jeunes enfants dont je m'occupais, mais également j'avais découvert un groupe de gens dont je connaissais très peu de choses à part ce que j'avais appris dans mes leçons d'Histoire sainte. De plus, cette expérience va m'amener, très jeune, à comprendre qu'on ne se définit pas par rapport à une religion mais plutôt par des valeurs humaines communes.



Carte des lieux du Chapitre 1

CHAPITRE 2

1961 à 1970 – Prise de conscience et années d’engagement



John F. Kennedy

(Source : <http://bit.ly/2FiPnpL>)

Nous sommes à l’aube des années 60. Le 20 janvier 1961, c’est l’investiture du Président Kennedy où il prononce son fameux discours “*Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous mais plutôt ce que vous pouvez faire pour votre pays*”. Je crois qu’en prononçant ce beau discours, le président ne pensait pas aux milliers de Noirs victimes du racisme dans le Sud des États-Unis et même dans certains États de l’Ouest et du Nord. Il avait vite oublié que ces personnes-là avaient donné beaucoup de leur force de travail au pays, en ne recevant que très peu en retour, même pas en reconnaissance de la construction de la Maison Blanche par leurs ancêtres.

Les années 60, c’est également la continuation des décolonisations, la crise des missiles, les *sittings* des Noirs américains, le début des protestations contre la guerre du Vietnam et la résurgence du mouvement féministe aux États-Unis, Mai 68 en France, le règne des colonels en Grèce. Le monde est en ébullition pour le meilleur et le pour le pire.

C’est à cette époque que je termine mes études secondaires (*High School*). Il va falloir penser à l’avenir. Mon but est de poursuivre des études universitaires dans le domaine des sciences sociales, mais ce désir n’est pas prioritaire. Après ma sortie de pension, j’ai surtout envie d’aller vers les autres, de faire des lectures qui m’intéressent sans qu’on me les impose, de réfléchir à ma place en tant que membre d’une minorité aux États-Unis. Je veux parvenir à faire tout cela avant de m’engager sérieusement dans un nouveau cycle d’études.

Je constate que les exilés haïtiens se font de plus en plus nombreux aux États-Unis. En peu de temps, un grand nombre d’Haïtiens affluent dans les cinq arrondissements de New York soit : Manhattan, Brooklyn, Queens, Bronx et Staten Island.



Fin du secondaire

Comme toute première génération d’immigrants, ils ont tendance à se tenir entre eux. Très vite, ces nouveaux arrivants reforment une société microscopique à l’image de celle dont ils ont fait partie au pays où les divisions sociales sont présentes ainsi que les vieux préjugés d’antan.

Certains de ces exilés sont des amis de ma famille. C’est ainsi que souvent le dimanche, il y aura une ou deux personnes à dîner chez nous, parfois plus. Pendant des heures, je les écouterai discuter des



Mon père et moi

horreurs qui se passent au pays, mais également parler de leur grand espoir de retourner vivre sur leur île. Ils sont persuadés que Papa Doc va vite décamper avec l'arrivée de Kennedy. Je me rappelle que l'un de ces messieurs se voyait déjà président d'Haïti. En fait, on voulait retourner au bon vieux temps.

Ces discussions me donnaient à réfléchir, je me demandais comment aider Haïti. Bien qu'intéressée par les mouvements noirs américains, par la guerre du Vietnam et par la lente montée du féminisme, je sentais qu'il fallait d'abord participer à la lutte contre ce tyran dans mon pays d'origine.

Mon père ne participait pas à ces discussions, il détestait la politique. Par contre, à deux reprises je le surpris dans sa chambre en train de pleurer. Il n'arrivait pas à s'adapter à la vie américaine. Il regrettait ses soirées à la Place Dumas de Jérémie où il rejoignait tous les soirs ses copains et qui sait, peut-être une petite amie. Sans tomber dans les clichés, je

dirai que c'est dur de voir pleurer son père et surtout d'être impuissante face à son chagrin.

Adhésion à Jeune Haïti

C'est durant cette période que j'ai rencontré quatre membres d'un groupuscule qui avait pour nom **Mouvement Révolutionnaire haïtien**. Ce regroupement ne fera pas long feu, car deux des membres quitteront pour aider à la fondation du mouvement révolutionnaire **JEUNE HAÏTI**.

Peu de temps après, je me joins au groupe révolutionnaire Jeune Haïti en tant que membre de la section féminine. Je serai plutôt en pays de connaissance, car quelques-uns des membres ont été des amis de mon frère aîné ou ont connu ma famille. L'objectif est de débarquer en Haïti et de se défaire du gouvernement de Duvalier. Le bureau est au TAFT Hôtel de New York, aujourd'hui nommé **Le Michelangelo** (4 étoiles) situé sur la 51e rue Ouest. Faire partie du groupe me donne un sens d'identité, mais aussi l'impression de faire quelque chose pour mon pays natal. À l'époque, il me semble qu'on était à peine une douzaine de femmes. D'autres se joindront au groupe plus tard. À un moment donné, je n'allais presque plus à l'Hôtel Taft, car j'avais trouvé un emploi au New York Téléphone et j'avais moins de disponibilité. J'y allais seulement lorsqu'on m'appelait pour



Un membre de Jeune Haïti et moi sur la 72e rue, intersection Broadway

une tâche précise. Après la fin de Jeune Haïti, je n'ai plus revu la plupart des femmes que j'y avais connues, à part notre chef de la section féminine qui habite aujourd'hui Montréal et une amie, Marie-Louise Roumer, avec laquelle j'ai gardé des contacts fort longtemps. Elle est décédée depuis.

Mort de John F. Kennedy et fin de Jeune Haïti

À cette même période, un midi de novembre 1963, en revenant de dîner avec deux collègues, nous retrouvons notre superviseure livide, assise à côté du poste de radio du département des annuaires : elle venait d'apprendre l'assassinat du Président. Nous nous sommes mises toutes à côté de l'appareil pour écouter les nouvelles. Pas une fois cette dame ne pensera à nous dire de reprendre le travail, attitude qu'en tant qu'employés nous avons beaucoup appréciée. Dans le métro qui me ramenait à la maison ce soir-là, les New Yorkais avaient l'air terrassés par cette horrible nouvelle. Arrivée à la maison, ce n'était guère mieux : mon père, ma mère et deux de mes sœurs étaient sous le choc. Tout le week-end se passera devant le petit écran.



Exécution de deux membres de Jeune Haïti à Port-au-Prince

La mort du président tant aimé et admiré va être un coup dur pour les membres de Jeune Haïti mais une chance inouïe pour François Duvalier. Le président Johnson, remplaçant de Kennedy, ne voudra plus financer le groupe, donc plus question de garder un bureau à l'Hôtel Taft. Organiser un débarquement en Haïti sans l'aide américaine est forcément suicidaire. Malgré tout, en 1964, 13 membres du groupe envahiront la côte Sud d'Haïti par leurs propres moyens. **Ils seront tous tués par les troupes de Duvalier⁶** et, en guise de représailles, les familles de ceux d'entre eux qui étaient originaires de Jérémie seront torturées et massacrées.

La dernière fois que je verrai trois des quatre Jérémienais qui ont fait partie du groupe, ce sera une semaine avant leur départ pour Haïti. L'un d'entre eux viendra même au mariage de ma sœur Dilia, la veille du grand départ. On était loin de penser qu'il connaîtrait une fin aussi horrible en Haïti.

La mort de ces 13 me laissera dans un état de choc terrible. Je n'avais jamais vu mourir des gens aussi jeunes autour de moi et dans de telles conditions. Pendant longtemps ces images d'horreur me poursuivront.

Vie familiale à New York dans les années 60

À cette même époque, il y aura des changements dans le cadre familial. Mes trois sœurs aînées se marient : deux s'établiront au Québec et une dans le New-Jersey. Mon frère qui se trouvait à une

⁶ Dey – Toto Bissainthe



La famille au mariage de Dilia Philoctète et de Konrad Kaufmann

reste dans son lit à lire le *Reader's Digest* (Je ne l'ai jamais vu lire autre chose) ou à réciter son chapelet. Généralement, le dimanche, son ami Maurice, qu'il surnomme Moy, vient dîner avec lui. Ils passent leur après-midi à se remémorer un passé qui, comme l'eau de la rivière de la Grande-Anse (rivière de Jérémie) ne reviendra plus.

Quant à ma mère, après le départ de mes sœurs, elle décide de mettre mon père et moi au régime. C'est simple, elle ne sait pas cuisiner et n'est pas non plus une adepte de l'art culinaire. Si on a pu bien manger avant le mariage de mes sœurs c'est grâce à ma sœur aînée qui avait appris à faire la cuisine à son arrivée à New York. Depuis leur départ, nous ne mangeons que des omelettes espagnoles, du steak accompagné de banane plantain, des sandwiches constitués de baguettes garnies de fromage ou de viandes froides. Le dimanche, toujours du poulet et du riz aux fèves rouges. Quant à moi, lorsqu'on me demande de cuisiner, je ne sais que faire bouillir des spaghettis que j'arrose de ketchup. Mon père, pour me faire plaisir, me dit qu'il trouve cela délicieux. Ma mère prétend que j'ai de l'imagination et moi, je me contente de me bourrer de cette horreur et de me persuader que c'est bon.



Ma mère Flavie Rey Philoctète sert le souper

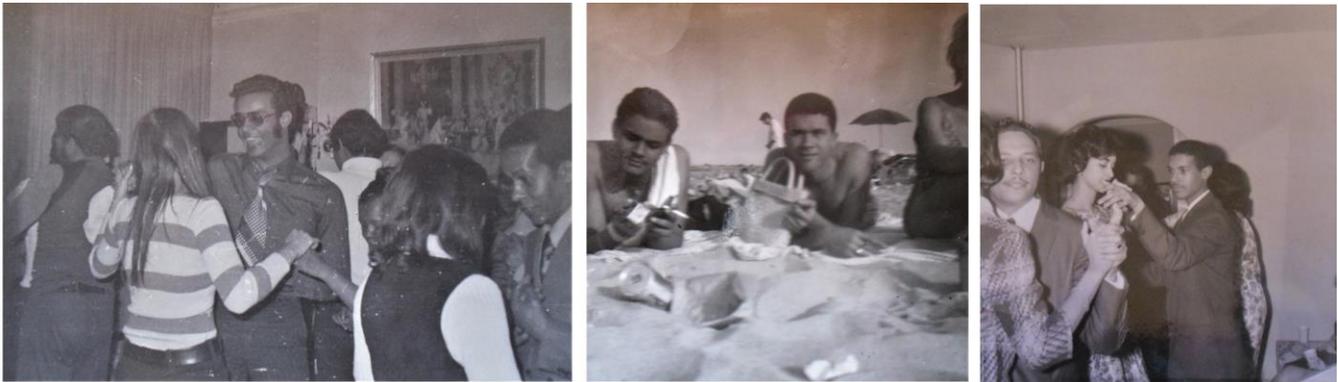
Par ailleurs, j'ai rarement vu quelqu'un s'adapter aussi bien à l'étranger comme ma mère. Elle adore l'*American Way of Life*. C'est ainsi que tous les jeudis soirs, elle arrive vers 10 heures en traînant plusieurs sacs, car elle a été faire du magasinage et courir les *sale*. Lorsqu'elle est en congé, elle passe

base militaire de l'aviation américaine, à quelques kilomètres de New York, est transféré en Alaska. Ces séparations, créent un grand vide en moi, car étant la benjamine de la famille j'étais très attachée à mes trois sœurs et à mon frère.

Me retrouver seule à la maison avec mes parents demande une nouvelle adaptation. Mon père que j'ai toujours connu comme un gai luron est de plus en plus morose. Lorsqu'il ne travaille pas, il va faire de longues marches solitaires ou s'assoit près d'une fenêtre et fume sa pipe sans dire un mot. Sinon, il

son temps à écouter les nouvelles à la télé ou à lire. Tout ce qui touche la politique américaine, haïtienne ou internationale l'intéresse. Inutile de discuter de ces sujets avec elle, car elle a une façon manichéenne de voir les choses, ce qui empêche toute discussion. D'ailleurs, elle est convaincue qu'elle est l'autorité absolue du foyer.

Pour me changer les idées, il m'arrive le samedi soir d'aller danser avec un groupe de jeunes Haïtiens dans les clubs latinos, car **le rythme des Antilles espagnoles et de l'Amérique centrale**⁷ semblent toucher une corde sensible chez eux, ce que la musique américaine n'arrive pas à faire.



Les amis de New York dans les années 1965

Petit à petit, je vais délaisser ces soirées de danse pour la musique de **Dylan**⁸, de **Peter, Paul & Mary**⁹ de **Joan Baez**¹⁰, de **Johnny Mathis**¹¹, du jazz et bien d'autres, car elle commence à faire vibrer quelque chose en moi qui est nettement le résultat de mes lectures et de mon désir profond de découvrir un autre monde.

En général, je me tiens plutôt avec trois de mes collègues de travail. Nous allons entendre les chanteurs à **Greenwich Village** et nous nous passionnons pour tout ce qui est révolutionnaire. C'est à cette époque que je découvrirai également les écrits de Baldwin en dévorant son livre *Another Country* et plus tard, *The Fire Next Time*.

Durant cette période, **toutes les marches pour l'égalité des Noirs**¹² m'interpellent. Je commence à devenir plus attentive aux discours de King, de Malcolm X, des *Black Panthers* (fondé en 1966). Je développe un grand intérêt pour toute la littérature de l'époque.

⁷ *El Manisero* – Perez Prado

⁸ *The Times They Are a Changin'* – Bob Dylan

⁹ *Blowing in the Wind* – Peter, Paul & Mary

¹⁰ *The Night They Drove Old Dixie Down* – Joan Baez

¹¹ *Chances Are* – Johnny Mathis

¹² *We Shall Overcome* – Peter Seeger



Martin Luther King Jr. (Source: <http://bit.ly/29VbIKy>)

La communauté haïtienne, bien que sympathique à la cause des Noirs américains, ne s'implique pas vraiment, elle ne fait qu'observer ce qui se passe. Plusieurs raisons expliquent ce comportement :

- 1) les atrocités en Haïti continuent de plus belle et vont en empirant. Trop préoccupés par ce qui se passe dans leur pays natal, ils n'ont ni le temps, ni l'énergie de se pencher sur la situation des Noirs américains. Il faut dire que cela est aussi vrai pour ceux-ci qui doivent mener une lutte de tous les instants chez eux pour atteindre l'égalité. Ils ne se préoccupent donc pas du tout de ce qui se passe sur notre petite île. D'ailleurs, à l'époque, bon nombre d'entre eux ignorent même où se trouve la perle des Antilles.
- 2) le maccartisme bien que soi-disant enrayé aux États-Unis, est encore bel et bien présent. Toute implication dans des groupes progressistes ou de gauche peut être mal vue par la FBI, surtout lorsqu'on est immigrant. Aucun Haïtien n'est intéressé à se faire déporter en Haïti pour finir dans les prisons de Duvalier ou se retrouver dans les jungles du Vietnam.
- 3) Bon nombre d'Haïtiens ne sont pas prêts à s'engager, car ils ont des parents et enfants en Haïti qu'ils veulent faire entrer aux États-Unis. Ils n'ont aucune envie d'avoir un dossier judiciaire, ce qui annulerait toute possibilité de revoir leurs enfants.

À cette époque, avec trois copines, je fréquente Greenwich Village et nous décidons de faire un voyage à Washington, afin de connaître la capitale de l'empire américain. En route, on s'arrête à Baltimore, je ne me sens pas tout à fait à mon aise. Bien que la ségrégation raciale soit illégale dans ce coin du Maryland, le racisme est palpable et bien vivant dans cette ville. Mes amies et moi nous nous empressons de quitter les lieux et de mettre le cap vers la capitale.



Séjour à Washington

Séjour à Washington

Que dire de **Washington** ! Une ville impressionnante. Je suis vite frappée par la diversité de son architecture, dominée en grande partie par divers styles (ancienne Égypte, la Grèce classique, Rome antique, l'Europe médiévale et la France du XIXe).

Lors de mon séjour dans les années 60, les Noirs

représentent 50,1 % de la population. Ce qui surprend, c'est la quantité de *slums* (quartiers défavorisés) qui existent dans la capitale du pays le plus puissant du monde.

Autre réalité, les rues de la capitale n'offrent aucune sécurité la nuit, car le taux de criminalité est parmi les plus élevés aux États-Unis. Nous évitons donc de sortir le soir et profitons plutôt de la journée pour découvrir la ville. Visites qui valaient la peine car la Ville de Washington est superbe bien que très humide.

Décision d'immigrer au Canada

Après ce voyage, mon avenir me préoccupe sérieusement. Malgré mon attachement pour ce pays de tous les possibles, où le meilleur côtoie le pire, j'arrive à la conclusion que l'égalité entre Noirs et Blancs ne sera pas pour demain. J'ai l'impression que tout est toujours à recommencer.

Je ne suis pas sans savoir que bien des gens s'aliènent aux États-Unis et pratiquent encore le *passing*, afin de se faire accepter. Ce n'est pas un fait strictement américain, car on le retrouve également dans bien des pays des Caraïbes, du Brésil et de l'Amérique centrale (Le *passing* c'est l'exemple du Noir à peau claire qui se fait passer pour Blanc. Ce n'est pas étranger aux Indiens d'Amérique qui, dans certaines situations, se sont fait passer pour Noirs. Plus récemment, on a vu le cas de Rachel Dolezal, militante antiraciste blanche qui s'est longtemps fait passer pour Noire.)

Par ailleurs, cette insécurité toujours présente dans les grandes villes américaines ne m'incite pas à continuer d'y vivre.

De plus, mon vieux rêve d'aller habiter le Canada refera surface.

À la suite de ces réflexions, je décide de quitter les États-Unis et d'aller vivre à Montréal. Il va sans dire que je suis consciente que New York me manquera énormément. D'ailleurs, l'une des grandes qualités que le pays de Lincoln me permettra de développer, ce sera la débrouillardise.

Quelques mois avant mon départ, ce sera le temps des découvertes, c'est ainsi que des fois j'irai travailler chez un éditeur américain, un intellectuel fort connu. J'étais préposée à l'accueil et devait prendre les manteaux à l'arrivée des invités. Bien des fois, mon travail terminé, cet employeur me permettait de participer à la réception. À l'époque, j'étais tellement timide que j'écoutais les discussions sans jamais dire un mot. Il faut dire que je n'avais pas assez de lecture pour intervenir dans les discussions, mais j'apprenais énormément dans ce milieu. C'est justement dans ce cercle que ma mère fera la connaissance de Marguerite Duras. Cette dernière, en repartant en France, lui offrira en cadeau son sac de voyage, sac que j'ai précieusement gardé jusqu'à présent.

1967 – Déménagement à Montréal

Quelques semaines après avoir fait ma demande auprès d'Immigration Canada, je reçois une première réponse plutôt positive. Je n'ai aucun doute que ma demande sera acceptée, car en tant qu'Américaine c'est facile d'immigrer au Canada. De plus, je n'arrive pas comme immigrante économique, car mes sœurs ont versé à mon compte en banque un montant substantiel qui me permettra de bien vivre. C'est ainsi que pas longtemps après avoir fait ma demande, je suis reçue comme immigrante au poste-frontière de Lacolle.

Ma joie de retrouver deux de mes sœurs est immense. Les deux ont acheté, chacune, un immeuble de trois étages à Outremont. Je demeurerai chez l'une d'elles, sur **la rue Champagneur**.

Une ombre vient ternir ma joie : l'exécution en Haïti, du Capitaine Joseph Laroche, mari d'une cousine germaine, Roselyne Laroche, qui faisaient parti des 19 officiers considérés comme opposants au régime de Duvalier père.



Vue de Montréal au Parc du Mont-Royal



Arrivée à Montréal en 1967

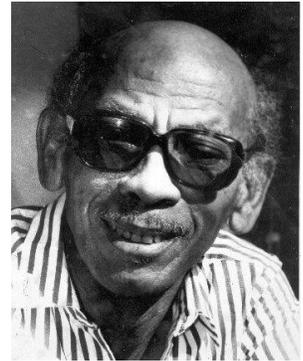
Être à Montréal me donne une sensation de légèreté que j'avais perdue depuis des années.

Trois jours après mon arrivée, je trouve un emploi. Dans les années 60, le fait de parler l'anglais représentait un atout majeur au sein de certaines compagnies. Je travaillerai comme secrétaire et mannequin dans une entreprise de vêtements sur **le Plateau** (Centre de la ville, au pied de la montagne). C'est ainsi que lorsque les acheteurs-acheteuses de grands magasins comme Eaton,

Morgan, Betsy, etc. venaient choisir des vêtements, je présentais la nouvelle collection. J'avais déjà pratiqué ce métier pour les chapeaux durant une brève période à New York dans le *Lower Manhattan*.

Quelques mois plus tard, je laisserai cet emploi pour une compagnie américaine qui construisait des motels en prévision de l'Exposition internationale intitulée Terre des Hommes. Ma tâche était de m'occuper de la comptabilité et d'accompagner les touristes sur le site de l'Expo.

À cette même époque grâce au passage à Montréal, du poète, René Philoctète, homme de lettres et de théâtre, mon cousin, je ferai la connaissance d'une personne qui deviendra une grande amie. À ma première visite chez elle, je m'étais rendu compte que la situation n'était pas rose pour le couple au cours de cette première année d'exil. Après les emprisonnements et assassinats de membres de leur famille et fuyant la dictature de Duvalier père, ils avaient tout laissé derrière eux. Malgré les difficultés inhérentes au renoncement, à l'adaptation à l'hiver et à une nouvelle culture, l'atmosphère était plaisante et les discussions animées. Bien des années plus tard, nous nous retrouverons à des manifs et dans le cadre d'actions communautaires. L'occasion m'a été donnée durant ces années-là de rencontrer des intellectuels dont certains étaient de gauche.



René Philoctète

(Source : <http://bit.ly/2FjRNjE>)

Plus tard, j'irai travailler pour une multinationale canadienne où je resterai jusqu'à mon déménagement à Québec.

L'Exposition universelle

L'année de l'Expo¹³, c'est la frénésie à Montréal. Lorsque je prends le métro (vieux seulement d'une année) pour aller à **TERRE DES HOMMES**, c'est avec beaucoup d'admiration que j'observe la mine des Québécois. Ce n'est pas seulement la joie qui les habite, c'est surtout la fierté qui se reflète sur leur visage. Enfin, ils existent. Montréal est sur la carte du monde ! Comme dira plus tard une chanson, un nouveau jour se lève pour eux. Tout cela, c'est sans oublier ces milliers de visiteurs étrangers qui envahissent la ville et le terrain de l'exposition. Ils viennent de découvrir un peuple courageux et attachant qu'ils ne connaissaient vraiment pas.

Moi, en tant que nouvelle immigrante, je me laisse porter par cette vague de plaisirs qu'amène l'Expo. Lors de mes journées de congé, je m'empresse de me rendre sur le site, afin de visiter le maximum de pavillons. Chacune de ces constructions est un émerveillement pour moi. Voir l'Expo de Montréal restera un moment privilégié dans ma mémoire.

Ainsi va la vie !

Entre 1968 et 1970, je passais mon temps à faire la navette entre Montréal et New York. Je me rendais compte que je n'arrivais pas totalement à m'en décrocher. En fait, j'étais dépaysée un peu lors de ces

¹³ *Un Jour, Un Jour – Donald Lautrec*

visites dans *l'Empire State*, car mes parents avaient acheté une maison à Queens, un arrondissement qui m'était peu familier. De plus, ces voyages éclairs commençaient à me fatiguer. J'ai alors réalisé que depuis mon arrivée à Montréal, à part mes collègues de bureau, je ne connaissais pas de Québécois, d'où ce besoin de retour dans un milieu familier.

Nous voilà en janvier 1970, c'est la fin de cette horrible guerre du Biafra qui a fait deux millions de morts en moins de trois ans. Ce conflit, même si géographiquement il est loin de moi, m'affecte énormément. De voir des milliers d'enfants crever de faim et mourir, c'est dur. Cela m'amène à penser à mon propre pays.

Un jour, en feuilletant les journaux, je découvre que les étudiants en Droit de **l'Université de Montréal** ont une association et que même les non étudiants peuvent participer aux activités. Je décide un soir d'aller à l'une de leur conférence sur la présence du pian chez les populations pauvres d'Haïti (Le pian est une maladie tropicale causée par une bactérie, le tréponème) et c'est là que je ferai la connaissance de quelques Québécois. Petit à petit, mon cercle d'amis s'agrandira, car je deviendrai également membre active de l'organisme : Carrefour international. Là je nouerai des amitiés solides qui durent encore aujourd'hui. D'ailleurs, c'est dans ce cadre que je découvrirai l'auteur Michel Tremblay venu y donner une conférence. Il était peu connu à l'époque. Depuis, l'occasion m'a été donnée de lire quelques-uns de ses ouvrages. Les écrits de Tremblay n'ont jamais cessé de me plaire.

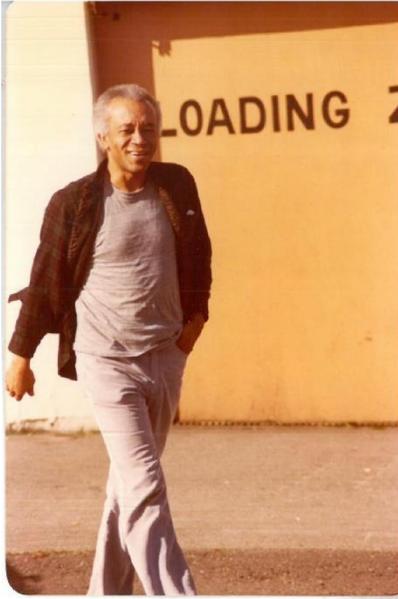
Pour moi, il est difficile de parler ou de porter un jugement sur un peuple sans connaître son histoire. Cette curiosité chez moi va me porter à aller écouter des conférences sur le Québec et à lire les écrits de certains indépendantistes québécois tels que : Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique* (1968), Léandre Bergeron (Franco manitobain), *Petit manuel de l'histoire du Québec* (1970) et quelques articles de Pierre Bourgault. Mes lectures m'ont amenée à saisir en partie la situation du Québec. Cependant, je dirai que cela me prendra plusieurs années avant de bien comprendre la question québécoise.

Je lisais et écoutais CBC et tout ce qui passait également au niveau fédéral. De temps à autre, j'écoutais Pierre Berton, historien et journaliste anglophone.

Une des nouvelles extraordinaires de l'époque que certains appelleront *Le coup d'éclat de la diplomatie canadienne* est la reconnaissance de la Chine (1970) par le Canada, sous le gouvernement de Pierre Elliott Trudeau.

Malheureusement, la Crise d'Octobre de 1970 va laisser un mauvais souvenir chez bon nombre de Québécois et dans le cœur de pas mal de Canadiens.

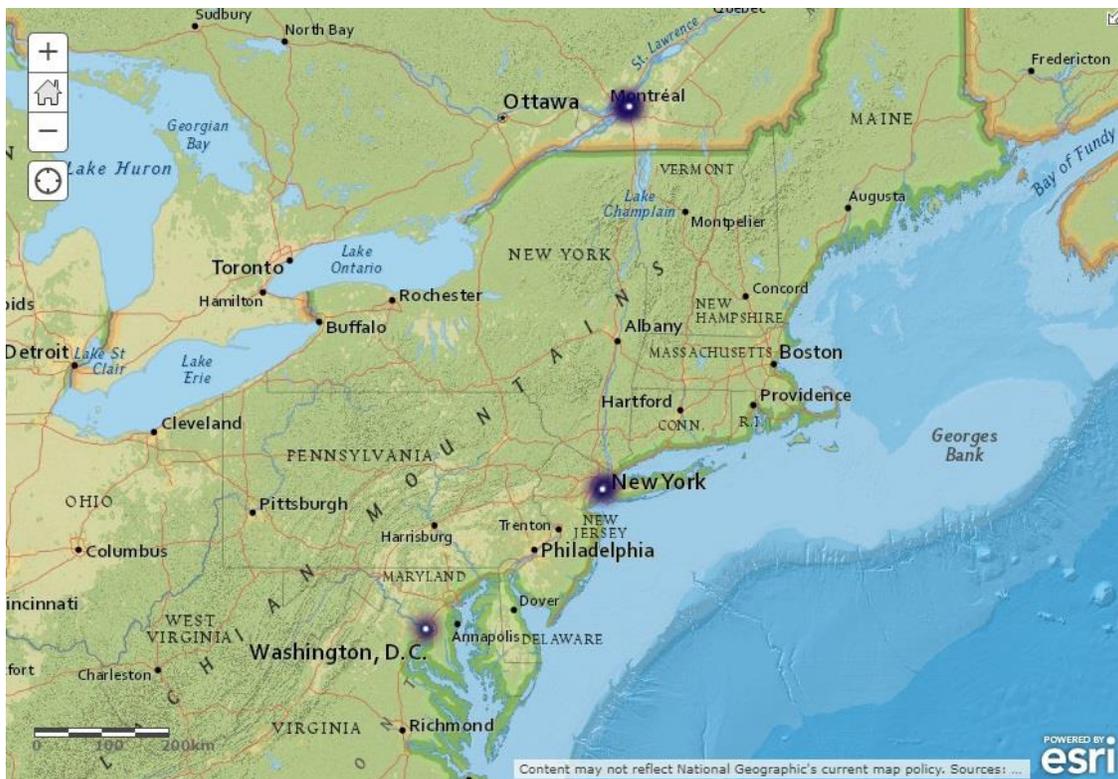
En décembre 70, ma nouvelle amie québécoise, l'avocate Micheline Corbeil Laramée (première femme à devenir juge à la Cour Municipale de Montréal de 1982 à 1992 pour ensuite devenir juge à la Cour du



Mon frère Pierre-Claude Philoctète

Québec jusqu'en 2008) me fera connaître la féministe Germaine Greer en m'offrant *La Femme eunuque*. Inutile de dire que je me sens secouée par cet ouvrage. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec les points de vue de Mme Greer, mais au fond de moi-même, je sens qu'elle dit vrai. Alors pour me justifier, je me dis que chez nous, c'est ma mère qui décidait de tout et non mon père. Micheline Corbeil Laramée demeurera une amie fidèle jusqu'à sa mort en 2017.

En matière d'éducation, mon père et ma mère ont toujours donné à leurs filles les mêmes possibilités que mon frère et je leur en suis très reconnaissante. Cela explique que dans les années 60, je ne saisisais pas tout à fait tous les aspects du féminisme, car je n'avais jamais souffert d'inégalité à la maison. Si je me rappelle bien, mon frère souvent trouvait même qu'on traitait ses sœurs mieux que lui. Pourtant, ce même frère, malgré notre différence d'âge, acceptait de m'apprendre bien des choses. Très tôt il a commencé à s'intéresser à l'astronomie et il partagera une partie de ses connaissances avec moi. Le soir en Haïti, nous allions regarder les étoiles. D'ailleurs, c'est aussi lui qui va me montrer comment faire monter un cerf-volant. Adulte, je deviendrai sa confidente. Au lieu de m'occuper de féminisme, je me disais que ma priorité était plutôt de m'intéresser aux gens qui étaient torturés dans le monde.



Carte des lieux du Chapitre 2

CHAPITRE 3

1971 à 1975 – Voyages, résolutions et décisions

Un fait grave qui va m'interpeler au plus haut point a été l'emprisonnement d'Angela Davis (Professeur de philosophie en Californie et communiste) en 1971. Cette année-là, lors d'une soirée de cueillette de Fonds pour Angela Davis, présidée par sa sœur, Fania Davis à l'Université de Montréal je serai présentée à cette dernière. Inutile de dire que j'étais fière.

Entre-temps, ma mère et mon père s'inquiétaient à mon sujet. Ils auraient aimé que je leur parle de mariage en perspective. Je me sentais encore jeune et de plus le mariage ne me semblait pas une priorité. Au fond de moi-même, je savais exactement le genre d'homme que je voulais. J'étais certaine que le jour qu'il frapperait à la porte, je le saurais, mais en attendant, je voulais faire des choses qui m'intéressaient. De plus, je comprenais difficilement les contradictions parentales. Ma mère me disait : tu « n'as qu'un mari dans la vie, c'est ton travail. » Mon père aimant les solutions faciles disait : « si elle décide de rester une vieille fille au moins elle aura la paix. »

Séjour en Europe

C'est ainsi qu'au début de l'été 71, je prends la décision de visiter l'Europe. Mes parents semblent trouver l'idée brillante et ils m'offrent de m'aider. Ma mère dira de moi : *Alexandra ne demande jamais rien. Dès l'adolescence, elle allait travailler l'été pour gagner son argent de poche.* Effectivement, cela me gênait de leur demander des choses, car je connaissais l'ampleur du sacrifice qu'ils avaient fait en laissant leur pays natal pour s'établir aux États-Unis. Surtout pour ma mère, une femme très admirée dans son cercle d'amis. Elle possédait un peu de tout : jolie, cultivée, gracieuse et distinguée, avec en plus un prénom qui lui allait bien, Flavie.



Ma mère Flavie Rey Philoctète

Bref, pour en revenir à mon voyage, je vais à l'agence, et règle tout. Ce qui me reste à faire c'est d'aller au consulat américain pour la demande de passeport. Je ne m'inquiète pas, car je sais que je n'ai rien à me reprocher. D'ailleurs, à part quelques manifs, je n'avais jamais participé à des démonstrations contre le gouvernement américain.

Voilà que j'arrive au consulat américain, je donne mon nom, mon certificat de citoyenneté, on me dit d'attendre quelques minutes, que le consul veut me voir. Je trouve cela pour le moins bizarre. Là, je suis perplexe mais je me dis qu'il veut simplement savoir comment je trouve le Canada par rapport aux États-Unis.

Finalement ce monsieur arrive et me demande depuis combien de temps que je suis au Canada ? Deuxième question : pourquoi avez-vous laissé un si beau pays comme les U.S.A. pour vous établir ici ? Je ne me souviens pas de ma réponse mais de la peur qui me gagnait. Je ne comprenais plus rien.

Monsieur le consul me regarde droit dans les yeux et me dit : vous n'aurez pas de passeport, car nous devons prendre des renseignements à votre sujet au Département d'État. Je dis : « Monsieur, pourquoi ? De plus, mon voyage est dans une dizaine de jours ». La réponse est laconique : seulement avec une réponse du Département d'État. J'insiste, Monsieur, que me reprochez-vous ? Je répète : mon voyage est dans une dizaine de jours. La réponse est la même : seulement avec une réponse du Département d'État d'abord. Je pars de là décontenancée. J'appelle souvent pour savoir si le consulat a reçu un mot du Département d'État. Aucune nouvelle ! Et je suis à deux jours de mon départ, je n'ose pas annuler. La veille, le consulat m'appelle pour me dire qu'on me donnera un passeport valide pour trois mois, c'est tout. En fait, le plus frustrant de tout cela, c'est que je n'ai jamais su de quoi on m'accusait. Je doute fort que ce soit de ma participation à Jeune Haïti, car le groupe n'était pas de gauche.



À Venise, sur la Place Saint-Marc

Enfin, après toutes ces péripéties me voilà enfin sur le vieux continent. Ce voyage est un enchantement. Certaines villes vont me plaire plus que d'autres. Un endroit que je n'oublierai jamais est **Heidelberg** en Allemagne. Une ville universitaire, dotée d'un paysage de conte de fées. Il y a aussi **Florence** où ce qui m'intéresse c'est **la maison des Médicis**. À **Venise**, le soir de mon arrivée, je séjournerai dans un hôtel sur **le Lido**. Le lendemain, surexcitée, je prends le vaporetto pour aller voir **la Place Saint-Marc**. Là, je suis entourée de pigeons et je me mets à pleurer. Je pleure parce que je suis émue et **je sens ma solitude**¹⁴. Décidément, Venise n'est pas pour les célibataires. À **Paris**, je retrouverai des amis, Suzy et Georges qui me feront visiter la ville.

J'aurai l'occasion également de faire la connaissance d'une Québécoise qui étudie à la Sorbonne. Celle-ci et son conjoint m'inviteront spontanément à souper chez eux, et depuis, nous avons gardé de bons contacts. Il y a quelques années, elle est devenue la première juge noire nommée au Québec, aujourd'hui retraitée.

Ce voyage que j'ai adoré et qui me semble quelque chose d'irréel tire à sa fin. Je me rends compte que j'ai hâte de revoir Montréal. Là je découvre que cette île est devenue ma terre de prédilection, presque d'adoption.

De retour d'Europe, je retourne à ma résidence, chez l'une de mes sœurs, sur la rue Champagneur à Outremont. Je retrouve chez elle, ma mère qui est de passage à Montréal. C'est avec tristesse qu'elle

¹⁴ *Ma Solitude* – Georges Moustaki

m'apprend que mon père voyant sa santé décliner a tiré sa révérence et est retourné vivre chez l'une de ses nièces à Jérémie. Son retour en Haïti ne me surprend pas, car dès la mort de Duvalier en avril 71, je savais qu'il retournerait au pays. Toutefois, j'aurais aimé le saluer avant son départ, car j'avais l'impression que je ne le reverrais plus.

1972 – Autonomie

Ce retour du Vieux continent est aussi l'heure des résolutions pour moi. Je savais que certaines de mes décisions risqueraient d'apporter des brouilles entre ma famille et moi. Premièrement, j'avais décidé de quitter chez ma sœur et d'aller vivre seule. Je savais qu'une telle initiative lui ferait beaucoup de peine, car en tant qu'aînée de la famille elle m'avait toujours traitée comme sa fille. Mais j'estimais que le temps était venu de voler de mes propres ailes. Pour ce qui était de ma mère, j'avais l'impression qu'au fond, elle trouvait l'idée bonne en soi, mais elle se souciait quand même du *qu'en dira t-on* !

Elle avait raison, car bon nombre de bien-pensants dans ma communauté n'acceptaient pas qu'une femme vive seule à moins d'être veuve ou divorcée. Je me rappelle que l'un de mes cousins avait été si choqué par mon geste qu'il ne s'était pas gêné pour dire que j'étais un mauvais exemple pour ses enfants. Il faut dire que dans ces années-là, on trouvait très peu de femmes haïtiennes vivant seules. Je crois que, dans ma communauté, j'étais l'une des rares à le faire ici.

Inutile de dire que les commérages m'affectaient, mais j'avais décidé de me prendre en mains et rien d'autre ne comptait pour moi. Pendant un certain temps un froid s'était installé entre ma famille et moi, mais je savais qu'après deux à trois mois je n'entendrais plus parler de cela.

Autre décision que je vais prendre: suivre une thérapie. Pour ma mère, c'est grave, c'est un peu remettre en cause l'éducation qu'elle m'a donnée. C'est une insulte à ses valeurs. Lire sur la psychologie c'est agréable, mais de voir sa fille faire appel à un psychiatre, c'est autre chose.

Je sens que j'ai besoin de parler à quelqu'un, car il y a bien des histoires et souvenirs d'enfance qui remontent en surface et que j'ai besoin de liquider. Je sais que j'ai eu un traumatisme par rapport aux prisonniers de droit commun en Haïti. À quelques reprises j'avais vu des prisonniers de droit commun tombés d'inanition pendant qu'ils sarclaient le terrain de la Bibliothèque de Jérémie. Là où nous habitions également. J'ai même vu deux d'entre eux succomber pendant qu'ils travaillaient nu-tête sous un soleil de plomb. Le nom de l'un d'entre eux m'est toujours resté, Ti Rouge.

Ma mère qui dirigeait la bibliothèque envoyait souvent la ménagère leur apporter de l'eau ou un peu de nourriture, mais cela ne pouvait compenser pour la sous-alimentation quotidienne. Aujourd'hui, quand j'y repense, je crois que même le gendarme qui les surveillait devait également avoir faim, mais au moins il avait son fusil et probablement cela lui donnait droit à certains privilèges, en tout cas une sorte

d'assurance. Je me rappelle, que dès son arrivée, quelqu'un allait lui apporter une chaise et une tasse de café. Quant aux prisonniers, ils étaient maigrichons, très jeunes, mais ils arrivaient à rire entre eux. Leur espérance de vie ne pouvait dépasser la trentaine.

Souvent, lorsqu'un prisonnier mourrait, la personne qui s'occupait de moi m'amenait assister à son enterrement. Notre maison était à peu de distance du cimetière. C'était une pratique à répétition. Elle avait un visage contrit lorsqu'elle voyait mettre le prisonnier dans la fosse, mais je ne sentais aucune peine chez elle. J'avais même l'impression qu'assister à un tableau si lugubre et triste devait lui apporter un certain plaisir. Généralement, le mort n'avait pour sépulture qu'une caisse en bois. Aucun prêtre ne célébrait ces enterrements. Pourtant, ces pauvres hommes n'étaient en prison que pour des larcins. À l'époque, il était rare de trouver des criminels parmi eux. Lorsque je posais des questions à ma « gardienne », elle me disait ce n'était rien que des voleurs et surtout « tu ne dis pas un mot de tout cela à tes parents ». J'ignorais à l'époque qu'un jour ces tableaux viendraient hanter mes nuits.

C'est à partir de ces souvenirs d'enfance que je commencerai une thérapie avec un jeune psychiatre recommandé par une connaissance de Montréal. Ne pouvant pas me payer un psychologue, j'étais très contente de voir un psychiatre. Ce médecin, pendant les deux années que va durer ma thérapie, ne me prescrira pas une fois un médicament. La fin de la thérapie sera comme une renaissance pour moi. En fait, j'étais tellement contente de cette expérience que j'encourageais les gens à consulter. Depuis, les prisonniers haïtiens de droit commun ont disparu de mes cauchemars de même que la morbidité de ma gardienne.

1973 – 1974 – Rencontre avec Léa Roback et études à [Concordia](#)

En 1973, je ferai la connaissance de Léa Roback. J'ai été vraiment impressionnée par cette dame : féministe, activiste et pacifiste, elle incarnait ces trois formes d'engagement. À quelques reprises, je l'accompagnerai quelquefois à l'Église Unitarian sur la rue Simpson où l'on rencontrait des gens de toutes croyances confondues, qui avaient toutefois un point commun, l'humanitarisme. Une fois installée à Québec, nos contacts ont continué pendant un certain temps. De retour à Montréal dans les années 88, j'ai revu Léa à une rencontre du groupe VOIX DES FEMMES. Elle était demeurée une battante et une femme fière. Son souvenir demeure vivant en moi.

Enfin, je m'inscris à l'université. J'aurais aimé avoir un encouragement de ma famille à cet égard, mais c'est l'indifférence totale. Ils m'auraient approuvée si j'avais décidé d'aller en médecine ou en droit. Mais les sciences sociales ne permettaient pas de bien gagner sa vie. C'est ainsi que je ferai toutes mes études universitaires sans jamais avoir d'échanges avec ma famille à ce sujet. Même lorsque j'obtiendrai mon bac, je ne leur en parlerai même pas. Je ne leur en veux pas car cette façon de voir est liée au fait que l'immigrant généralement doit penser surtout au côté pratique de l'existence, car sa survie en dépend.

Le 11 septembre 1973, c'est avec une vive émotion que j'apprends la mort du président Salvador Allende. Le même jour on m'annonce également le décès de mon père en Haïti. Une grande tristesse s'empare de moi. On ne pourra attendre l'arrivée de la famille pour l'enterrer, car à Jérémie il n'y a pas de salon mortuaire. Une sensation de vide m'habite. Je suis certaine que mon père est mort de chagrin, car arrivé à Jérémie la Ville d'Alexandre Dumas n'était plus ce qu'elle avait déjà été : plusieurs de ses amis étaient morts, d'autres avaient quitté la ville après le massacre perpétré par les sbires de Papa Doc. Quelques-uns avaient pris le chemin de l'exil. Finis les beaux jours où il pouvait aller sur la Place publique rencontrer ses amis et rire à gorge déployée comme il le faisait avant l'arrivée du dictateur. Il n'avait que 67 ans.

1975 – Citoyenneté canadienne

Au début de l'hiver 75 je reçois mon certificat de citoyenneté canadienne. Un couple d'amis québécois, d'allégeance péquiste, décide de me fêter. Cependant, il y a une condition qui s'attache à cette invitation : sa femme et lui veulent absolument que son directeur de thèse soit présent à cette soirée.



Mon conjoint Jean-Claude Dubé

Pour avoir déjà rencontré ce monsieur à deux ou trois reprises chez eux, je n'étais pas sans savoir qu'il s'intéressait à moi. Cependant, j'avais quelques réserves. Finalement, j'accepterai leur proposition. C'est ainsi que les quatre on passera une soirée mémorable à discuter de politique internationale. Le lendemain de cette soirée, je reçois un superbe bouquet de fleurs de ce monsieur. Par la suite on se verra fort souvent. Après quelques mois de fréquentation, il me demandera d'aller vivre avec lui à Québec (il quittait son poste de professeur à Montréal pour aller travailler pour le gouvernement provincial). Je suis

hésitante, car je sais que je vais choquer ma famille encore une fois. Je ne connais que trop bien ma mère. Je sais que même si c'est une progressiste dans l'âme, il y a certaines convenances qu'on doit respecter.

Déménagement à Québec

Lorsque je parlai à mes amis haïtiens de la proposition de ce monsieur d'aller vivre avec lui à Québec, ils ont trouvé cela fort excitant. Cela représentait un changement de mentalité chez les jeunes de ma génération. C'est ainsi que le matin de mon départ pour Québec, ils étaient tous présents à m'aider à mettre mes objets dans le camion. J'avais le cœur gros, car Québec pour moi c'était l'inconnu.

Un samedi midi j'arrive dans une petite banlieue de **Québec**. En fait, cela va être mon chez moi, car la maison est à nous deux. Ma mère, malgré ses réticences, avait accepté de financer une partie de l'achat en mon nom. Elle voulait s'assurer que je sois protégée et que je ne dépende pas totalement d'un homme. La maison est grande, le terrain immense. Ma petite chienne Trippie, qu'une dame de la tribu de la Réserve autochtone de Kahnawake m'avait donnée, est avec moi. Quant à mon conjoint, il a son berger allemand. Je suis un peu perdue, je n'ai même pas le temps d'explorer les lieux avec lui car il devra partir le surlendemain.



Notre première maison à Québec

Dès le lundi je commence mon nouvel emploi à **l'Université Laval** au bureau du registraire, je me sens comme égarée, car c'est la première fois que je travaillerai dans un milieu strictement francophone. Deux semaines après mon arrivée, les profs de l'Université Laval se mettent en grève. Je me retrouve en chômage et la grève risque d'être longue.

Me voici seule avec ma petite chienne. Trippie comprend ma tristesse et ne cesse de me suivre partout. Je me rends compte que Montréal me manque énormément, je commence à me demander si venir ici n'était pas une erreur. J'ai l'impression d'être la seule personne du coin d'origine étrangère à part une



Ma belle-fille, nos chiens et moi

Européenne qui semble s'ennuyer royalement. Puis, un après-midi j'entends frapper à ma porte, je vois une femme noire avec un beau petit garçon, peut-être de trois ans. Elle m'explique qu'elle a entendu dire qu'il y a une Haïtienne qui vient d'emménager à cet endroit et elle voulait me souhaiter la bienvenue. Elle deviendra une bonne amie.

Dans cette banlieue nous n'arrivons pas à nous faire des relations. Nous avons des voisins avec lesquels nous échangeons des mots d'usage et deux profs de l'Université du Québec à Chicoutimi qui de tant en tant venaient passer quelques jours à Québec et avec qui on avait créé des liens.

La grève des professeurs prend fin et nous devenons très

proches d'un professeur de l'Université Laval et de sa femme, qui sont Français. Cette relation va briser un peu la monotonie, car de temps à autre nous passons nos samedis soir avec eux.

Expérience traumatisante

Un soir à notre retour du travail, nous remarquons que des jeunes qui fréquentaient une salle de billard à côté de notre maison, nous regardaient avec hostilité, traversaient sur notre terrain et urinaient dans notre cour. C'était de la provocation. Mon conjoint m'avait dit de les ignorer. Prise de rage, ne l'écoutant pas, je suis sortie pour leur parler et leur ai dit : si vous vous sentez assez braves pour sortir votre pénis pour faire pipi dans ma cour, vous devez être assez braves pour faire face à une femme. Mal à l'aise ils se sont excusés. Mais vers 21 heures, des motocyclistes sont arrivés et se sont mis à lancer des bouteilles de coke et des canettes de bière chez nous. Notre maison est attaquée de l'extérieur. Je regarde par les fenêtres, aucune lumière d'allumée chez les voisins. Il me semblait que généralement ils ne se couchaient pas si tôt. Mon conjoint et moi sommes conscients de notre situation de faiblesse par rapport à ces *durs* qui attaquent notre maison. Notre berger allemand, Haddock, se rend compte qu'il y a danger, il n'arrête pas d'aboyer. Il est dans la maison avec nous, le laisser dehors pourrait empirer la situation.



Mon conjoint, notre chien Haddock et moi

Finalement, nous appelons la police, ils nous disent qu'ils vont se mettre en route et de ne pas sortir. Ce n'est que 20 minutes plus tard qu'ils arrivent. Mon conjoint sort malgré l'avertissement de la police. On nous demande de porter des accusations, mon conjoint accuse le chef du groupe. Moi, je m'empresse d'ajouter qu'on ne peut accuser le type en question parce qu'il faisait noir à l'extérieur et qu'on n'a pas pu identifier les gens. Je trouvais mon conjoint imprudent, car il devait partir deux jours plus tard et je restais seule. À partir de ce soir-là, je serai harcelée continuellement par ces gens. Ils savaient que j'étais seule, parfois avec ma belle-fille qui avait sept ans à l'époque. Mon conjoint se faisait appeler le *Maudit français* et moi la *Maudite étrangère*. Pourtant mon compagnon était Québécois. À part ma copine haïtienne et son mari (un Français) et trois collègues québécois de mon mari, nous n'avions aucun soutien. La Police disait surveiller la maison, mais c'est bizarre je ne les voyais que rarement. D'ailleurs, jamais un membre de la police n'est venu chez nous pour nous questionner. Selon les rumeurs, certains élus disaient que nous étions des séparatistes et que, pour cette raison, ils ne pouvaient pas nous aider. D'après les mauvaises langues, c'était parce que nous ne fréquentions pas l'église de la paroisse que le curé n'intervenait pas. Certaines bonnes personnes du coin disaient que nous étions avant tout des étrangers.

Toute cette histoire était bien ironique. Voilà que j'avais laissé New York où je ne me sentais pas toujours en sécurité et que je me retrouvais dans une petite ville de la province où j'aspirais au calme et à la tranquillité et c'est là que je me faisais attaquer. Une véritable histoire d'horreur.



Carte des lieux du chapitre 3

CHAPITRE 4

1976 à 1988 - Ma vie à Québec

Élection du Parti québécois

Même dans les pires moments de la vie, il y a toujours une période de grâce. En novembre 1976, la victoire du Parti Québécois va créer une grande joie chez les membres et les sympathisants du parti. Pour mon conjoint qui a été un péquiste de la première heure, c'est un peu le couronnement d'un vieux rêve. Personnellement, mon plaisir était surtout de voir un parti qui prônait la sociale démocratie prendre le pouvoir. Ce soir-là, vite nous avons oublié nos ennuis avec nos insupportables voisins pour nous rendre au **Colisée de Québec**, afin de fêter avec la population. Les gens étaient euphoriques. De ma vie, je n'avais jamais participé à une telle manifestation. Ce soir-là, nous revenons chez nous sans trop penser à nos agresseurs.

Après un certain temps, sans raison apparente, cet enfer a pris fin. C'est par un voisin que nous avons appris que notre maison avait été la cible de ces malfaiteurs parce que quelqu'un du quartier les avait dénoncés à la police: pour commerce illicite. Eux ont décidé que les dénonciateurs ne pouvaient être personne d'autre que ces maudits voisins étrangers.

Voyage à Cuba

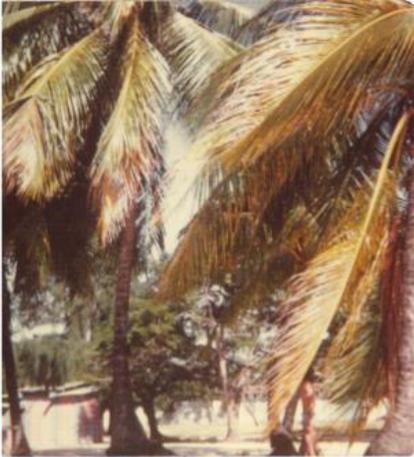
Afin de se remettre de cette malheureuse histoire, on décide de partir pour **Cuba** durant toute la période des Fêtes de fin d'année. J'étais très contente de faire ce voyage, pour plusieurs raisons : 1) Haïti et Cuba avaient une longue histoire d'amitié ; 2) Bon nombre de Cubains, surtout du côté de Santiago sont de descendance haïtienne ; 3) La force de ce petit peuple caribéen et sa résilience soulevaient mon admiration.

Bref, nous arrivons à la **Havane**, je ne me sens pas tout à fait une étrangère, j'ai l'impression d'être en pays de connaissance. Comme un peu partout dans les Antilles, les gens sont chaleureux mais ce qui me frappe surtout chez les Cubains, plus particulièrement chez les enfants, c'est cet air de santé qui se dégage d'eux. Une pensée triste me vient en tête, est-ce qu'un jour Haïti arrivera à nourrir son peuple comme Cuba a pu le faire ?



Une maison dans la campagne cubaine

Ce séjour au pays de José Martí Pérez me revigore. C'est dans cet état d'esprit que je retourne à Québec avec l'idée de quitter cette banlieue, décidée de vendre notre maison. Inutile de dire que les acheteurs



Une plage à Cuba

ne sont pas nombreux, Une semaine après la mise en vente de celle-ci, nous dénichons une jolie maison centenaire dans le quartier **Sillery** à Québec. C'est le coup de foudre. Elle est bien située, les fenêtres du deuxième étage donnent sur le fleuve et nous n'avons qu'à traverser la rue pour nous retrouver sur les bords du Saint-Laurent. De plus, nous sommes à cinq minutes de voiture de l'Université Laval où je travaille et poursuis mes études. Décorer chaque pièce de cette maison devient un plaisir immense. À côté de nous, se trouve une maison centenaire comme la nôtre. Elle est habitée par une famille originaire de la Beauce. Quelques jours après notre arrivée, elle prendra contact avec nous.

La Ville de Québec est parmi les plus belles du Canada. Lorsqu'on la visite, on comprend fort bien la fierté de ses habitants pour la Vieille Capitale. Georges Dor n'aurait pu évoquer Québec comme il le fait pour Montréal dans sa chanson, **LA MANIC**¹⁵:

*« Dis-moi c' qui s' passe à Montréal,
Dans les rues sales et transversales
Où tu es toujours la plus belle,
Car la laideur ne t'atteint pas... »*

Peu habituée de vivre dans un milieu homogène, je n'ai pas d'autre choix que de m'adapter. En fait, dans les années 70, il est rare de rencontrer sur la rue des étrangers, à part les étudiants de l'Université Laval, quelques représentants de petites communautés immigrantes qui commencent peu à peu à prendre racine dans la vieille capitale et l'été, la ville regorge de touristes durant toute la saison chaude.



Notre maison à Sillery, Québec

Mon conjoint et moi, par l'intermédiaire d'un copain haïtien et de sa femme, sommes présentés aux gens de la diaspora haïtienne de Québec. Un groupe fort restreint composé en grande partie de professionnels.

Selon les opinions recueillies à l'époque : il n'était pas facile de créer des liens d'amitié à Québec. J'allais vite le découvrir moi-même. Durant les douze années passées dans cette ville, je n'ai eu des rapports amicaux qu'avec deux Québécois de Québec. J'ignore si les choses ont changé, mais dans les années 70, les préjugés envers les étrangers étaient choses courantes. Bien des fois j'ai eu à entendre des propos

¹⁵ *La Manic* – Georges Dor

fort déplaisants à cet égard.

Malgré tout, je vais me créer un cercle d'amis parmi des Québécois en provenance d'autres régions et parmi des étrangers vivant à Québec. C'est ainsi que notre maison deviendra un lieu de rencontre pour bon nombre d'étudiants et d'intellectuels. Fort souvent, le samedi soir, nous nous rencontrons autour d'un succulent repas accompagné de bons vins, discutant de politique internationale, d'un bon ouvrage ou d'un article qu'on avait lu. Il nous arrivait aussi parfois de danser. Sinon, lorsqu'on n'était pas nombreux, nous passions la soirée à jouer au Scrabble ou au Boggle. Ces soirées resteront profondément dans ma mémoire. D'ailleurs, de grandes amitiés qui durent encore jusqu'à aujourd'hui sont nées de ces rencontres.



Les amis à Québec

Ces années passées à Québec vont être d'une importance capitale pour moi : elles vont m'enrichir intellectuellement et m'apprendre à rationaliser. Ceci, c'est grâce à mes études en sciences sociales et à mon compagnon, homme cultivé et aimant les échanges intellectuels. En fait, j'ai rarement connu un moment d'ennui en partageant sa vie. Pour lui c'était réciproque, car il admirait ma facilité à me faire des amis, mon besoin de vouloir toujours initier de nouveaux projets et ma joie de vivre.

C'est ainsi qu'un beau jour, nous avons décidé de nous marier. Le 26 août, jour du mariage, il pleut à verse et le vent se met de la partie. Nous arrivons à **l'Hôtel de Ville**, je trouve l'atmosphère froide et impersonnelle. Le protonotaire commence la cérémonie et j'ai l'impression d'assister au mariage de quelqu'un d'autre. Je crois que j'ai peur.

D'un commun accord, nous avons opté pour un mariage bien simple avec nos deux témoins, nos deux mères et quelques amis intimes pour déjeuner à la maison après la cérémonie. Afin de faire plaisir à ma famille, nous avons accepté qu'une deuxième réception se tienne par la suite à Montréal.

On arrive à la maison, une quinzaine d'amis nous attendent. Notre mariage ressemble beaucoup à nos soirées : le lunch est succulent, le vin coule à flot et nous sommes, comme à l'accoutumée, en train de discuter mais ce jour-là, nous ne nous prenons pas trop au sérieux. Quant à nos deux mères, j'ai l'impression qu'elles sont un peu dépassées.



Notre mariage à l'Hôtel de Ville de Québec



Ma sœur Gerda, ma mère et moi - le jour de mon mariage

À 14 heures, tous les invités sont partis. Les témoins et ma mère reprennent la route de Montréal. Une fois seuls, nous allons dans la salle qui nous sert de bibliothèque, nous mettons de la musique classique et passons un après-midi relaxant sans penser où nous mènera cette nouvelle route.

1980 - Le mouvement des femmes

À Québec, bien que la population soit moins nombreuse que celle de Montréal, **le mouvement féministe**¹⁶ commence à prendre de l'ampleur, plus particulièrement dans les milieux universitaire et communautaire. C'est ainsi que bon nombre de femmes participeront à la Marche des femmes en 1980, (marche en réaction à la question des Yvettes) à partir de Québec. Ne voulant pas manquer un tel événement, j'y participerai avec une amie et mon mari (l'un des rares hommes présents).

Malgré l'importance que j'accorde à l'égalité des sexes, je ne crois pas que ce mouvement représente la réalité de toutes les femmes. Elle ne saurait être un bloc monolithique puisque nous ne sommes pas toutes de même culture. En ce qui me concerne, je suis contre le sectarisme. Je m'explique : je crois que nous devons femmes et hommes travailler ensemble, afin d'arriver à l'égalité. Avec évidemment ceux qui sont prêts à le faire. Cependant, voir l'homme comme « l'ennemi » ne fait pas partie de ce que je considère comme une attitude humaniste.

Par ailleurs, il serait illusoire de s'attendre à ce que toutes les femmes sur la planète suivent le

¹⁶ *Une Sorcière Comme Les Autres* – Pauline Julien

même cheminement que la femme blanche occidentale pour arriver à l'égalité. On ne saurait perdre de vue que les réalités ne sont pas les mêmes. La femme caucasienne a acquis des droits que la femme membre d'un groupe visible, même vivant en Occident, a encore à lutter pour les acquérir. C'est là que la solidarité interracial doit se prouver : Esmeralda Thornhill, avocate, membre du *Congrès des femmes noires du Canada*, dit ceci en 1992 : « Le féminisme québécois ne peut plus se voir comme monolithique. Il doit intégrer l'aspect des différences raciales, changer son discours et surtout affronter le racisme qui colore encore ses pratiques. » À cela, Françoise David réplique « Et les femmes pauvres ? On les oublie ici. La solidarité doit se développer entre races, mais aussi entre classes. »

En attendant, voulant bien saisir tous les aspects du mouvement, je lis tous ce que je peux trouver comme littérature sur le féminisme et je continue à aller aux conférences que donnent les femmes de l'Université Laval.

Le Référendum de 1980

La question posée est la suivante : « *Le gouvernement du Québec a fait connaître sa proposition d'en arriver, avec le reste du Canada, à une nouvelle entente fondée sur le principe de l'égalité des peuples : cette entente permettrait au Québec d'acquérir le pouvoir exclusif de faire ses lois, de percevoir ses impôts et d'établir ses relations extérieures, ce qui est la souveraineté et, en même temps, de maintenir avec le Canada une association économique comportant l'utilisation de la même monnaie; aucun changement de statut politique résultant de ces négociations ne sera réalisé sans l'accord de la population lors d'un autre référendum; en conséquence, accordez-vous au gouvernement du Québec le mandat de négocier l'entente proposée entre le Québec et le Canada ?* »



*Campagne référendaire 1980
(Source : <http://bit.ly/2D5D8GS>)*

Le référendum du 20 mai 1980 est annoncé. Malgré le côté paisible de la Vieille Capitale, on sent une certaine tension dans l'air. Sans que les gens le disent, on peut facilement repérer les adeptes du OUI et ceux du NON. Le milieu restreint des Québécois d'origine étrangère de Québec est partagé : on retrouve certains sympathisants du PQ et d'autres qui sont acquis au fédéralisme canadien. Bon nombre d'entre eux se sentent pris entre deux feux : ils aiment le Québec, mais ils sentent également qu'ils ont une dette envers le Canada qui les a accueillis et dont ils sont détenteurs du passeport. S'ils s'affichent ouvertement pour le OUI, certains les percevront comme traîtres au Canada. S'ils se montrent publiquement pour le NON, d'autres les considéreront comme traîtres à la cause québécoise. Une expression anglaise résume bien un tel

état d'esprit : *damned if you do, damned if you don't*. En d'autres mots, quelle que soit la voie qu'on choisit de prendre, on sera condamné ou critiqué.

Soulignons que quelques fanatiques de part et d'autre considéraient qu'on devrait enlever le droit de vote aux Canadiens d'origine étrangère, et ça je l'ai bien entendu chez des gens qui savaient que je venais d'ailleurs et avec lesquels j'avais l'habitude de discuter. J'ai également entendu des gens dire que les étrangers ne devraient pas se mêler de cette histoire, et qu'il s'agissait d'une affaire strictement de gens « de souche ». C'est donc dans une telle ambiance qu'on est dans l'attente de la journée du référendum.

Enfin, le 20 mai arrive et le NON l'emporte à 59,56 %. Mon mari est dans un état de prostration. Je le regarde et j'ai mal pour lui. J'aurais aimé qu'il s'exprime, qu'il se mette en colère, qu'il pleure, rien de tout cela. J'essaie de trouver les mots justes qui pourraient apaiser cette douleur profonde, mais rien n'y fait. Il est dévasté. Les amis viennent le voir et font tout pour le revigorer, mais c'est peine perdue, car dès qu'ils partent, il retombe dans sa tristesse. Finalement, il s'accrochera à la première phrase du discours référendaire prononcé par René Lévesque le soir du référendum : « *Si j'ai bien compris, mes chers amis, si je vous ai bien compris, vous êtes en train de dire à la prochaine fois.* » Par contre, malgré son profond désir de voir se réaliser l'indépendance du Québec, mon compagnon n'acceptera pas l'attitude xénophobe exprimée par certains lors de la campagne référendaire.

Les lendemains du Référendum de 1980

Le référendum est déjà derrière nous, la vie reprend son cours. Je me joins à Amnistie internationale (la branche de Québec) ; je lis de plus en plus sur la social-démocratie et cela m'amènera à devenir membre du NPD, puis vice-présidente (région de Québec). Voulant garder le contact avec ma communauté d'origine, je joindrai également l'Association des Haïtiens de Québec. J'ai l'impression de m'étourdir. J'ai besoin de m'engager mais est-ce que je fais quelque chose en même temps ?

Entre-temps, une amie et collègue de travail, afin de pouvoir aller de l'avant avec ses études universitaires, viendra vivre chez nous. Inutile de dire que nous sommes contents de l'avoir puisque que mon conjoint et moi l'apprécions. De plus, nous habitons une maison qui est bien trop grande pour deux personnes. D'ailleurs, avec le temps, cette amie deviendra comme une petite sœur pour moi. Aujourd'hui, elle, son conjoint et sa fille font d'emblée partie de ma famille.

Ces années 80 ne nous laissent pas le temps de respirer. Voilà qu'en 1981 éclate la grève de la faim des prisonniers républicains irlandais. Quelques personnes de Québec, des amis et moi prendront l'autobus de la Vieille Capitale pour nous rendre à une manifestation à Ottawa afin d'exprimer notre solidarité avec les grévistes. Margaret Thatcher, première ministre de l'Angleterre ne cédera pas aux demandes de ces derniers. C'est ainsi que 10 prisonniers mourront de faim parmi lesquels Bobby Seals (élu député durant la grève) après 66 jours de grève. Après cette triste histoire, j'irai de moins en moins dans les manifs.

Heureusement que j'ai bouclé mes derniers travaux universitaires, car la fatigue me gagne de plus en plus, je mets cela sur le compte de mes activités. Mais un 26 décembre, prise d'une douleur atroce au

colon, on m'amène d'urgence à l'hôpital et je n'en sortirai qu'à la fin de janvier, après une chirurgie majeure. Lorsque je regagne la maison, je suis méconnaissable, je pèse à peine 88 livres. Un an plus tôt, j'avais subi une hystérectomie et me revoilà malade. Je suis révoltée, mais décidée à regagner ma santé à tout prix.

Quelque temps après, à mon retour au travail, un matin, un collègue, avec un regard futé, me remet une grande enveloppe en provenance du rectorat. Je m'empresse de l'ouvrir. À ma grande surprise, c'est mon diplôme de 1^{er} cycle, mon Baccalauréat ès Arts. Je suis émue. J'ai un désir fou de pleurer : pleurer en repensant à toutes les nuits blanches où je passais des heures à préparer mes travaux tout en devant me présenter au travail le lendemain matin, pleurer d'avoir tenu le coup et de n'avoir pas abandonné. Des milliers de gens comme moi l'ont fait, mais je crois qu'ils doivent tous ressentir ce que je ressens, la satisfaction d'avoir été jusqu'au bout, malgré les difficultés.

Le temps passe et je constate que depuis mon arrivée à Québec, j'apprends chaque année l'arrivée de l'hiver, habituellement plus long, plus froid et plus enneigé qu'à Montréal. Malgré cette appréhension, c'est toujours avec beaucoup de joie que j'assiste à la tombée des premières neiges, spectacle plutôt féérique, surtout dans une ville qui s'y prête à merveille.

Au début, voulant faire plaisir à mon conjoint qui apprécie les sports d'hiver, il m'arrivait certains dimanches d'aller faire du ski de fond avec lui. N'étant pas une sportive dans l'âme, je me lasse de ces randonnées hivernales. Par contre, c'était un plaisir l'été de l'accompagner dans ses randonnées pédestres. Je garde un bon souvenir d'une ballade avec mon mari et un groupe d'amis, un dimanche d'été, dans **le parc de la Vallée Jacques-Cartier**. J'avais été éblouie par l'immensité et la beauté des lieux. C'est l'un des avantages de la Vieille capitale : la proximité entre la Ville et les grands espaces. Fort heureusement, ces sites semblent être toujours à l'abri de promoteurs immobiliers.

Malgré la beauté des lieux et une vie sociale fort remplie, il m'arrive de plus en plus de ressentir un malaise qui m'opresse. Peu à peu, je constate que malgré l'immense plaisir que je prends dans mes échanges intellectuels avec mon conjoint, dès qu'il s'agit de discuter du quotidien, de notre vie en tant que couple, la communication n'y est pas car le courant ne passe pas : tout est toujours remis à plus tard. Un plus tard qui finira par se transformer en un jamais. Alors que tous ceux qui fréquentent notre maison nous voient comme le couple exemplaire, moi je sens qu'il va plutôt à la dérive.

En route pour Rimouski

Plus tard, à l'invitation d'amis qui enseignent à **l'Université du Québec à Rimouski** et habitent **le Bic** (Parc national annexé à la ville de Rimouski en 2009), nous décidons de faire un séjour dans cette partie du pays : c'est l'émerveillement. Et le fait que l'autoroute longe le fleuve m'épate. J'ai toujours été

fascinée par l'eau et je suis comme hypnotisée par ce paysage que je ne quitte pas des yeux. Paysage nettement différent de celui de la Côte-Nord que j'avais visitée quelques années auparavant. Il me semble que pour bien connaître le Québec, il faut découvrir ses régions et ne pas se limiter à visiter strictement ses villes importantes. Au retour de cette randonnée, nous nous arrêtons aux Jardins de Métis (désignés lieu historique du Canada en 1995). Un endroit où la beauté des lieux, l'art et le bon goût se côtoient. C'est le genre d'images qui nous réconcilie avec la vie et nous permet de mieux accepter ses vicissitudes.



l'Université du Québec à Rimouski



Les Jardins de Métis (Source : <http://bit.ly/216JtWg>)

Le cap vers le Maroc

La vie reprend son cours, nous voilà de retour à Québec. Bientôt ce sera l'arrivée de l'hiver avec toute sa férocité. Je commence un nouveau cycle d'études. Durant cette même période, je suis invitée à plusieurs reprises à participer à des émissions de Radio Canada (CBC le réseau anglais) à Québec. Ces visites à CBC vont me permettre de découvrir mon attirance pour les communications en général et plus particulièrement pour les relations publiques.



Cartes postales du Maroc

Pour fuir les inconvénients de l'hiver et voulant donner un nouvel élan à notre couple, nous partons faire un séjour au **Maroc**. À vrai dire, arrivée sur les lieux, je ne me suis pas sentie dépaysée, mais plutôt émerveillée par la richesse et la diversité de l'architecture. Au niveau humain, j'ai été impressionnée par la variété des types physiques, la chaleur de ce peuple et sa générosité. Quant aux parents des étudiants et des amis marocains que nous côtoyions à Québec, ils ne savaient plus quoi faire pour rendre notre séjour agréable. Et, ce qui reste pour moi un souvenir inoubliable, c'est notre randonnée dans le désert. Là, je me suis sentie totalement dépaysée en traversant ces kilomètres de sable pour avoir enfin la surprise d'aboutir à une oasis. Difficile de décrire la sensation de ravissement ressentie. J'avais l'impression d'être en plein dans l'irréel, dans un film, un rêve...



Excursion dans le désert

Ce qui a mis une ombre aux nombreux souvenirs qui me restent de ce voyage, c'est le peu de place qu'occupait la femme marocaine dans la société à l'époque.

Par ailleurs, ce voyage n'a pas apporté à notre couple le nouveau départ que nous espérions. En fait, c'étaient les derniers kilomètres de notre cheminement ensemble.

Un séjour au pays natal - 1984

De retour du Maroc, déjà j'envisage la possibilité de faire un voyage en **Haïti**, l'hiver suivant. Question de retrouver mes racines, de revoir mon pays natal que j'avais laissé depuis près de 28 ans sans jamais y être retournée, de rencontrer le peu de famille qui me restait là-bas et aussi de prendre une décision par rapport à l'avenir.

Mon conjoint s'inquiète de ce projet : d'abord, il craint pour ma sécurité à cause de mon passé de militante et de mes nombreuses présences à des manifs ; aussi il a peur que le choc ne soit trop grand vu la dégradation de l'état du pays. Pour avoir visité Haïti, il sait que ce n'est plus le pays des années 50 que j'avais laissé. Finalement, on fait une entente : il m'appellera tous les soirs. On invente un code, c'est-à-dire une phrase-clé que je prononcerai si je suis en danger. Si jamais cela arrive, il communiquera avec l'Ambassade du Canada en Haïti et viendra même sur place pour me ramener à Québec. À vrai dire, je n'ai pas trop peur, car depuis la mort de Papa Doc et sous la présidence du fils, la situation s'est légèrement améliorée. On continue à faire des arrestations, mais pas autant que sous le règne féroce de François Duvalier.

Une collègue de bureau décide de m'accompagner, car ce voyage coïncide avec ses vacances. De plus, elle n'aura pas à vivre à l'hôtel puisque des cousins d'Haïti que j'ai perdu de vue depuis des années nous invitent à séjourner chez eux.

Le grand jour arrive et nous voilà, ma collègue et moi, dans un avion de Québec Air en route pour la Perle des Antilles. Après quelques heures de vol, nous voilà survolant les montagnes d'Haïti. J'ai l'impression de voir un paysage lunaire, cratères en moins. J'ai le cœur gros, je me dis : toute cette désertification ne s'est pas produite durant mon absence. Probablement que lorsque j'ai quitté Haïti, ces montagnes étaient déjà dénudées. Je suis sans parole. Pourtant, j'avais entendu parler de tout cela, mais entendre c'est une chose, voir c'en est une autre. À l'atterrissage, mon cœur bat la chamade, je me demande s'il ne va pas s'arrêter ! Ce serait bête de mourir avant d'avoir même revu le pays. Quant à ma collègue, elle regarde tout cela, un peu émerveillée, mais apeurée.

À la descente de l'avion, nous suivons les autres passagers et rentrons dans ce qui à l'époque étaient les douanes. Depuis ce voyage, le pays s'est doté d'un aéroport fort moderne. À peine les douanes franchies, je vois venir vers nous un jeune homme assez bien mis qui, avec un grand sourire, se présente comme étant le chauffeur de Monsieur et de Madame X. Un couple le suit, c'est ma cousine et son mari. La rencontre est chaleureuse et ma collègue est accueillie comme si elle avait toujours connu la famille. Le chauffeur part avec nos valises dans une voiture et nous avec le couple dans leur propre voiture. Le soir descend déjà sur **Port-au-Prince**, je suis trop fatiguée pour faire attention à l'environnement durant le trajet. On arrive devant une villa assez imposante et c'est là, chez mes cousins, qu'on demeurera durant notre séjour en Haïti. Ma collègue et moi sommes impressionnées par le confort de la chambre à coucher. J'apprécie, mais je suis fourbue et je m'empresse d'aller au lit. D'ailleurs, j'ai hâte au lendemain matin afin d'explorer les lieux.

Au matin, ce qui me frappe, c'est que dans la plupart des cours de cette rue, il y a deux à trois voitures. Où donc est t-elle cette pauvreté dont on m'a tant parlé ?

Plus tard dans la journée, on partira à la plage. C'est là que je vais avoir mon vrai baptême de feu du pays : allongée sur le sable en train de manger un sandwich et de siroter un punch, je remarque non loin

de moi, cinq ou six personnes qui me regardent avec insistance. Je n'arrive pas à déceler tout à fait l'expression du regard, est-ce de la haine ou la faim ? Qui sait ? Peut-être les deux. Je me sens mal à l'aise. Difficile pour moi de leur offrir quoique ce soit, car je n'avais pas mon portefeuille. Alors je sors mes cigarettes, (cadeau empoisonné, car cela ne rassasie pas un estomac vide, mais ne fait qu'engorger les poumons – on ne le sait que trop bien aujourd'hui). J'aurais aimé être à des kilomètres de là.

Un matin, on part pour le Cap Haïtien (2^e ville du pays) afin d'aller voir [la Citadelle Laferrière](#). Cette expérience sera la plus belle que j'aurai durant mon passage là-bas, car pour bâtir une forteresse comme celle-là, il fallait vraiment être prêt à mourir pour la liberté et contre un retour éventuel des colons français.

Je suis fière de ces hommes et de ces femmes qui ont eu le courage de combattre et de vaincre héroïquement les troupes napoléoniennes sur les champs de bataille de Saint-Domingue pour obtenir l'indépendance. (À noter qu'il n'est pas fait mention de cette défaite de Napoléon dans les livres et documents historiques français). Plusieurs de ces hommes, avant l'indépendance d'Haïti, ont fait montre de bravoure sous la direction du Français Charles Hector, Comte d'Estaing lors du siège de Savannah durant la guerre d'indépendance des États-Unis. Ce sont encore eux qui n'ont pas hésité à aider Simon Bolivar à libérer le Venezuela, la Colombie et d'autres pays d'Amérique latine. Oui, qu'est-ce qui nous est arrivé ? L'état de misère et de désolation dans lequel je retrouve le pays, me rappelle un poème de Anthony Phelps, intitulé *Mon pays que voici*. Mais lorsqu'il écrit « Mon beau pays ? Pas mort ! Pas mort ! » je voudrais bien pouvoir l'espérer...

Ma tristesse est profonde, j'observe beaucoup les gens et je regarde chacun de mes compatriotes comme je ne l'ai jamais fait auparavant. Il faut non seulement dire que j'étais trop jeune à l'époque, lorsque j'ai quitté, pour saisir les complexités du pays, mais que de plus Haïti n'était pas dans cet état de délabrement que je retrouve après une absence d'une trentaine d'années.

Puisque les jeunes représentent l'avenir, mon regard se porte surtout sur la génération montante. À les observer, ce qui est intéressant et frustrant à la fois, c'est de constater que bon nombre d'entre eux aspirent à entreprendre des études et se passionnent pour la lecture, même s'ils n'ont pas les moyens financiers pour ce payer des livres et vu le manque pour ne pas dire l'absence de bibliothèque. Par ailleurs, ce qui m'impressionne également ce sont leurs talents artistiques : on n'a qu'à circuler un peu à Port-au-Prince pour découvrir, peintres, sculpteurs et autres...qui arrivent avec un rien à créer des objets fort originaux et de toute beauté. L'horreur dans tout cela, c'est de se rendre compte que, si rien ne se fait ce sera encore une autre génération sacrifiée.

Il est vrai que le soutien financier qu'apporte la diaspora est considérable. Cependant, avec la disparition des *baby boomers*, cette aide prendra fin. On ne pourra pas compter sur l'appui des jeunes Québécois d'origine haïtienne puisqu'ils auront d'autres combats à mener pour leur propre avenir.

Je quitte le pays avec beaucoup de peine et peu d'espoir. Comme beaucoup de voyageurs en partance, j'ai donné vêtements et argent de poche, ce qui ne représente même pas une goutte d'eau dans cette mer de pauvreté. Je sais que rien ne changera et cela fait déjà 33 ans depuis ce voyage. Tant que l'éducation ne sera pas accessible à tous et que les mentalités ne changeront pas, le pays continuera à s'enfoncer de plus en plus dans la déchéance.

Malgré la grande gentillesse de ma famille, le retour en sol canadien a été une consolation pour moi.

La rupture

Deux jours après mon retour à Québec je me retrouve avec une bronchite aiguë. Je suis certaine que je ne fais que somatiser après mon expérience haïtienne. Petit à petit, je reprends des forces. C'est à ce moment que nous décidons d'un commun accord de mettre fin à notre vie maritale. Cette décision est difficile pour nous deux, car nous nous apprécions mutuellement, mais nous sommes assez lucides également pour nous rendre compte que le vivre ensemble n'est plus possible. Je m'empresse de louer un appartement, pas loin de notre maison. Nous restons en bon terme. J'ai les clés de la maison et, au moins, une fois par semaine, je vais voir mon chien Œdipe que des amis haïtiens nous ont donné en cadeau à la mort de ma vieille chienne Trippie et de notre berger allemand Haddock. J'ai le cœur gros à chaque fois que je vais le voir, car j'ai l'impression qu'il me regarde avec des yeux tristes, mais je ne peux pas prendre un chien avec moi dans ma nouvelle demeure.



Mon chien Œdipe et moi

La vie continue

Voilà : je sors de cette union, sans amertume, sans rancune, malgré une certaine nostalgie. Il faut que j'organise ma vie et que je lui donne une direction qui me permettra de bien la gérer, car nous ne serons plus deux. Si certains biens pensants croient que j'ai failli, je ne le ressens nullement puisque je ne conçois pas la rupture du couple comme un échec, mais plutôt comme une étape dans la vie de quelqu'un. Ce qui parfois m'exaspère, c'est lorsqu'une bonne âme me demande : comptes-tu refaire ta vie ? Question stupide puisque ma vie ne s'est pas arrêtée, elle continue.

Qu'est-ce que j'ai appris d'une telle expérience ? C'est la question que je me pose et cela me ramène à la comparaison de la vie avec un cours d'eau, comme le dit si bien le texte ci-dessous :

« Mais ce petit cours d'eau est puissant. Si on lui met un embâcle, une grande mare d'eau s'installe et soudain l'eau se fraie un autre chemin. Et la vie continue de couler ailleurs. Ça aussi c'est ta vie. Ne te laisse pas arrêter par les embûches qu'on peut créer sur ta route, fais tes propres chemins si nécessaires. Ta source est toujours là qui t'alimente. Reste fidèle à ta source et crois en elle. » (Auteur inconnu)

Comme le cours d'eau, je continue ma vie et je ne crains pas les embûches, car j'apprends d'elles. Pour le moment, je compte travailler encore deux ans à Québec, puis par après retourner à ma ville de prédilection, Montréal. Je reprends mes vieilles habitudes, Je continue à aller aux réunions d'Amnistie internationale. Après le travail, il m'arrive parfois d'aller faire du bénévolat à **la Maison Lauberivière** où je m'occupe des sans-abris. J'écoute leur histoire avec beaucoup d'attention et d'intérêt et je les amène aux réunions des AA. Mais études obliges, j'abandonnerai cette forme de bénévolat, car mes cours de pré maîtrise sont trop exigeants et je tiens à obtenir de bons résultats.

Une samedi d'octobre 85, je me fais réveiller vers les 5 heures du matin par ma sœur aînée qui m'appelle de Montréal pour me dire « Je suis à **l'hôpital Royal Victoria** avec maman, elle n'est pas bien ». Je lui réponds : « elle est morte ? Inutile de me le cacher ». Je sentais que ma mère n'en avait pas pour longtemps puisque sa santé déclinait et que, psychologiquement, rien ne la retenait plus à la vie. Pour elle, vieillir était comme une déchéance, pourtant elle vieillissait en beauté. La veille de sa mort, elle semblait en pleine forme, pourtant une crise cardiaque massive devait l'emporter au cours de la nuit.

D'un commun accord, mes sœurs et moi avons décidé de faire les funérailles à Montréal et d'acheter un espace pour elle au **cimetière Côte-des-Neiges**. Pendant les quatre jours précédant son enterrement, je me suis sentie dans un état second. Le jour de la cérémonie j'étais là, sans être là. J'avais l'impression que j'assistais aux funérailles de quelqu'un d'autre. Ce n'est que de retour à Québec que je prendrai conscience de l'impact de cette disparition, car il m'arrivera souvent de rêver d'elle.

1985-1986 – Années des bonnes et mauvaises nouvelles

L'année 85 est arrivée avec sa charge de mauvaises nouvelles à travers le monde.

Ici au Québec, c'est la démission de René Lévesque. À travers tout cela, il y a quelques bonnes nouvelles pour les femmes. Entre autres, c'est la 3^e conférence mondiale sur les femmes de l'ONU (Nairobi et Kenya).

De mon côté, après quelques mois de séparation, je commence à m'adapter à ma vie de célibataire. C'est ainsi qu'avec des amis proches, nous mettrons sur pied une petite troupe de théâtre amateur, *La Troupe Mafalda*.



Alexandra à Québec 1985

Pour passer le temps, de tant à autre, j'irai sur **la rue Cartier** prendre un verre avec quelques copains. Malgré ces activités, il m'arrive certains dimanches d'hiver de me sentir envahie par la solitude, surtout en début d'après-midi. Cependant, j'avais fini par trouver un remède à ces moments d'isolement : j'écoutais des cassettes de méditation et je finissais par m'endormir jusqu'en début de soirée sinon jusqu'au lendemain.

Parfois il m'arrivait de dîner chez un couple haïtien qui connaissait bien ma famille depuis Haïti. On était toujours trois à quatre invités autour de la table. Les dimanches passés dans cette famille représentaient pour moi des moments privilégiés, les conversations étaient passionnantes, les invités intéressants et les repas succulents.

Pour la diaspora haïtienne, 1986 sera exceptionnelle. Jean-Claude Duvalier est destitué, ce qui met fin aux 40 ans de dictature de cette famille. Tous les rêves sont permis.

Quelques mois plus tard, par un beau matin ensoleillé du mois de novembre, je me présente à la Cour afin d'obtenir une fin définitive à mon mariage. En attendant de passer devant le juge, je demeure silencieuse, le moment est grave. Mon avocat est debout à mes côtés, mais je ne trouve rien à lui dire. Mon mari est absent puisqu'il a bien signifié qu'il divorcerait par défaut. On appelle mon nom, je passe à la salle des audiences, en moins de cinq minutes le divorce est prononcé.

Je quitte la Cour en compagnie de mon avocat. Dehors la lumière du soleil m'apparaît blafarde, pourtant il me semble qu'elle était autrement ce matin. J'oublie pratiquement la présence de mon avocat à mes côtés. Je reprends mes esprits lorsqu'il me serre la main, et avec un sourire de circonstance il me souhaite tout le bonheur possible. Me voilà seule sur le trottoir, ne sachant quoi faire de ma personne. C'est bête : ma famille me manque. Vu que je ne travaille pas cette journée-là, je décide de rentrer chez moi, je n'ai nulle envie de fêter cette rupture. Par contre, je ne regrette pas ma décision. Je prends un taxi pour me rendre à la maison, le chauffeur essaie de nouer une conversation, je lui réponds machinalement. Mon seul désir c'est de me retrouver dans mon lit.

J'habite au 3^e étage de mon immeuble, en traversant le 2^e, une porte s'ouvre sur un jeune couple, lui Marocain, elle Portugaise. Lui, je le connais depuis longtemps puisqu'il fréquentait notre maison lorsque je vivais avec mon ex-mari. Ils m'invitent à entrer chez eux et à ma grande surprise, je vois qu'ils ont préparé un bon repas et ont pris congé de l'université pour me recevoir. Je suis vraiment émue par une

telle marque d'empathie.

Après avoir regagné mon appartement, je communiquerai seulement avec deux de mes amies intimes. Puis, je me laisserai emporter dans les bras de ce brave Morphée. À mon réveil le lendemain matin, je savais que je venais de tourner une page de ma vie et que je ne reviendrais plus en arrière. Le passé m'intéresse seulement lorsqu'il est question de lire l'histoire de l'humanité mais je n'aime pas les réminiscences. Je ne suis pas le genre à ressasser les souvenirs ou à garder rancune. Je venais de faire une croix sur le passé et de me dire comme toujours : *THE BEST IS YET TO COME*.

1987-1988 – Cours de pré-maîtrise et Départ de Québec

Je me consacre à mes études durant l'année 87 et je me prépare mentalement à quitter Québec.

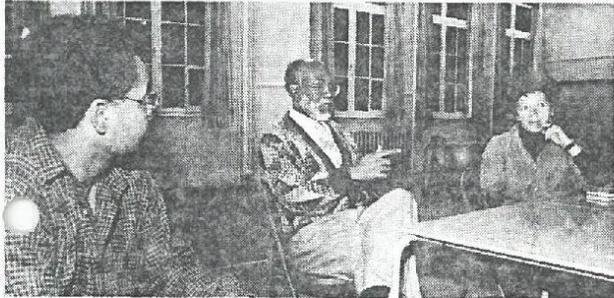
Voilà, le temps est venu de tirer ma révérence et de dire au revoir à Québec. Malgré mon désir profond de retourner à Montréal, j'éprouve de la tristesse de quitter ce réseau d'amis que j'ai pu construire au cours des années dans la Vieille Capitale. La plupart sont des Québécois qui viennent des régions, des Africains issus de divers pays d'Afrique incluant les pays du Maghreb, des étudiants anglophones en provenance d'autres provinces et bien des gens de la communauté haïtienne. Je suis peinée également de constater qu'après tant d'années à Québec, que je ne connaisse presque pas de Québécois natifs de cette ville, à part ceux et celles que j'ai côtoyés au travail. Exception faite d'un jeune couple qui nous a reçus chez eux à deux ou trois reprises et que nous avons aussi invités chez nous.

Alors, une semaine avant mon départ de Québec, mes amis décident de me fêter. J'arrive à **la Maison Internationale** et il y a près d'une centaine de personnes qui m'attendent. La surprise ultime c'est que la troupe Mafalda présente ma vie à Québec dans une série de petits sketches humoristiques qui amusent beaucoup le public. Dans l'assistance, il y a mon ex-mari, mon médecin, quelques collègues de bureau, des amis et connaissances de la communauté haïtienne et de la société québécoise, un ami, animateur de CBC et sa femme. Cette soirée restera un moment inoubliable dans ma vie et nourrira bon nombre des contacts que je garderai.

ILS RÉCLAMENT L'ARRÊT DE L'AIDE

Johanne ROY

Unanimé à condamner la situation actuelle en Haïti, la communauté haïtienne de Québec réclame la mise en application de la constitution qui a été votée dans ce pays, de même que l'arrêt de toute aide internationale, laquelle maintient en place le régime actuel.



(Photo Jean-Claude Tremblay)

Trois membres du Comité de solidarité pour la démocratie en Haïti, MM. George Bervin, Serge Vicière et Mme Alexandra Philoctète. Le Comité a organisé une soirée patriotique, hier soir, au Cofi.

Le Comité de solidarité pour la démocratie en Haïti de Québec, formé au lendemain des élections avortées le 29 novembre dernier, avait convié, hier soir, veille des élections en Haïti, les membres de la communauté haïtienne de Québec (ils sont autour de 600) et les Québécois, à une soirée patriotique.

Ce rassemblement a d'abord donné lieu à un débat sur les élections, que d'aucuns anticipaient avec appréhension, et sur l'avenir qui se présente au peuple haïtien.

La soirée s'est poursuivie en poésie, accompagnée de chants engagés. Ce volet culturel a été assuré par des artistes membres de la communauté haïtienne de Québec et des Québécois.

Depuis sa création, le Comité de solidarité, composé de six membres, a notamment fait par-

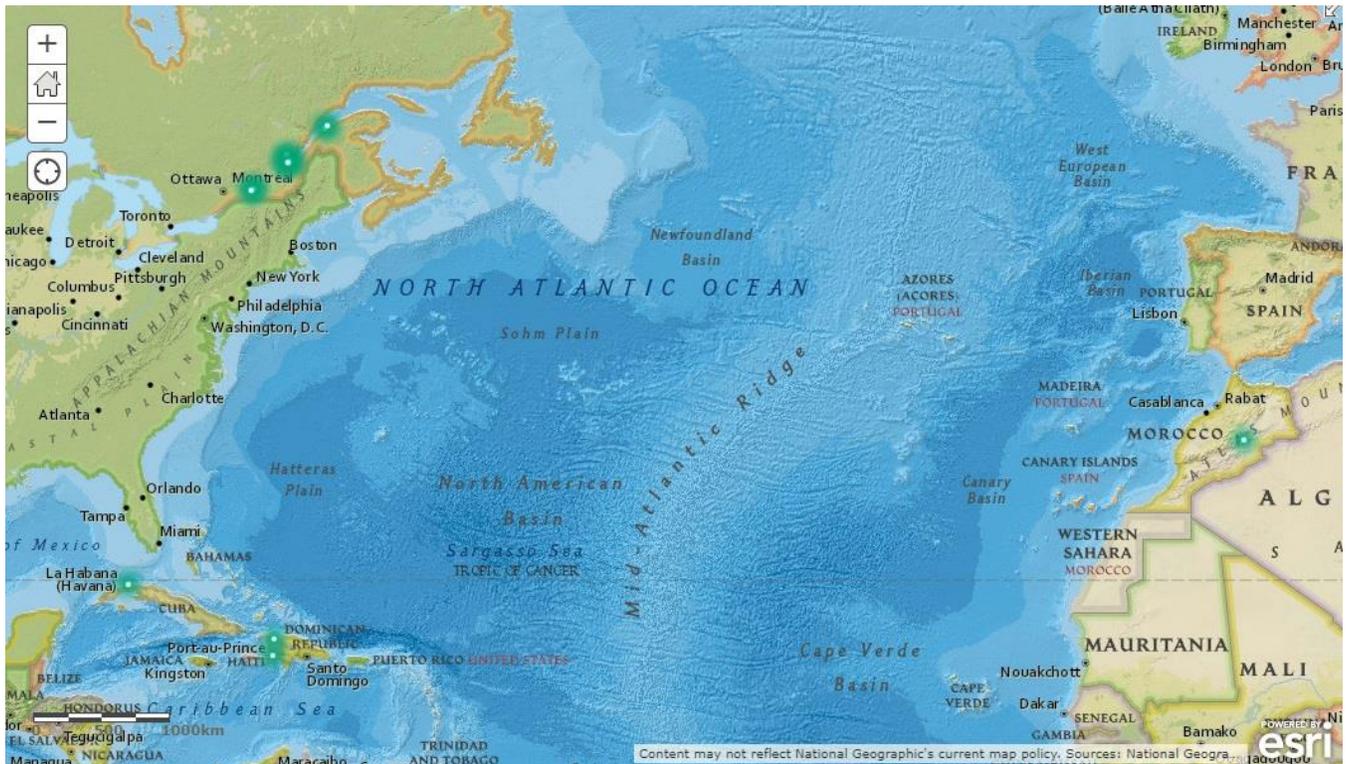
venir au gouvernement Mulroney un télégramme et une pétition de plus de 2 000 noms lui demandant que l'aide fournie à Haïti soit coupée.

«La position du gouvernement conservateur est très ambiguë et décevante, non seulement pour le peuple haïtien mais pour l'ensemble des Canadiens. La répression qui sévit présentement là-bas est pire que celle qui prévalait dans le régime Duvalier», affirme l'un des membres du Comité, M. Georges Bervin.

Le Comité de solidarité entend continuer d'amasser des fonds afin de venir en aide aux victimes les plus durement touchées par la répression.

La somme de \$2 000 a déjà été acheminée à Radio-Soleil, qui tente de réparer les dommages subis lors du sac-
cage du 29 novembre.

Soirée patriotique de la communauté haïtienne de Québec



Carte des lieux du chapitre 4

CHAPITRE 5

Montréal - 1988 et les années 1990

Nombreux sont chansonniers et poètes qui parlent de Montréal dans leurs chansons et dans leurs écrits. Je retiens en particulier **Robert Charlebois**¹⁷ :

*Je reviendrai à Montréal
Dans un grand Boeing bleu de mer
Je reviendrai à Montréal
Me marier avec l'hiver
Me marier avec l'hiver*

Je m'inspire de sa chanson pour dire :

Je reviendrai à Montréal pour me marier à la diversité
Et jouir des charmes discrets de cette ville.
Bien qu'elle ne soit pas la plus belle du Canada,
Il fait bon y vivre et se sentir soi-même.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon premier geste est d'aller faire une promenade dans **le quartier Côte-des-Neiges**. C'est avec un plaisir sans bornes que je regarde chaque immeuble résidentiel, chaque pizzeria, chaque épicerie exotique, ses deux librairies et ses petits cafés. Je passe devant **la Brûlerie**, lieu de rencontre des intellectuels haïtiens, québécois et maghrébins. Que d'échanges se sont tenus dans ce bistro ! Que de livres et d'articles ont pris naissance à partir de ces nombreuses discussions !

Il y a également **l'Hôpital Général Juif de Montréal**, **le St-Mary's** et **l'Hôpital Sainte-Justine** (hôpital pour enfants). Puis, les deux monuments qui dominent le quartier : **l'Oratoire Saint-Joseph** au cœur de la Montagne et **l'Université de Montréal** sur le flanc Est du Mont-Royal. En traversant le Chemin Queen Mary, rue perpendiculaire à Côte des Neiges, je m'arrête **au Duc de Lorraine** pour prendre un expresso. Décidément, c'est une ville qui est de plus en plus hétérogène : seulement dans cette pâtisserie, je constate une variété de types physiques autour de moi.

Bref, Il est temps de rebrousser chemin. Cette courte visite dans Côte-des-Neiges m'émeut et me bouleverse. Je me demande, si tout ce beau monde continuera à pouvoir vivre paisiblement comme il le fait aujourd'hui.

Force est de constater que 53 % des résidents du quartier Côte-des-Neiges sont composés d'ethnies

¹⁷ *Je reviendrai à Montréal* – Robert Charlebois

diverses. Malgré leurs différences, jusqu'à présent il n'y a jamais eu de confrontation entre les divers groupes qui partagent cet espace. Ce quartier au pied du Mont-Royal demeure un modèle du *bien vivre ensemble*.

Par ailleurs, retrouver mes sœurs, mes nièces, mes neveux et mes anciens amis me donne un sentiment de sécurité.

Avec tous ces changements dans ma vie, j'abandonne mes études de maîtrise. À vrai dire, le sujet ne m'intéresse plus. Durant cette période, je réduis mes dépenses et me mets à la recherche d'un emploi. Une copine et moi ferons des petits sketches portant sur l'adaptation des immigrants défavorisés au Québec pour un CLSC de Montréal.

Appartenance au Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne de Montréal

Une fois par mois, je participe à la réunion du groupe des femmes haïtiennes dont je suis devenue membre. Je les trouve courageuses de se déclarer publiquement féministes, car elles sont des pionnières dans la communauté haïtienne de Montréal. De plus, elles n'ont pas peur de faire face aux critiques du milieu. Un de nos compatriotes ira jusqu'à les traiter de « bêtes blessées ». Réflexion qui trahit l'ignorance des luttes menées par les femmes en Haïti qui ont obtenu le droit de vote en 1950 et l'ont exercé en 1957. Ignorance également de la situation des paysannes haïtiennes, support essentiel de l'économie du pays.

Je prenais plaisir à Montréal à aller aux réunions du groupe. Elles étaient particulièrement relaxantes, malgré la forte personnalité de chacune des membres. Généralement, les réunions se passaient dans la bonne humeur. Après la période d'échanges avec amuse-gueules, on passe au côté sérieux de la réunion: ouverture et lecture du courrier, nouvelles des groupes féministes québécois et d'ailleurs, décisions à prendre sur des sujets variés, affectation au sein de diverses associations qui requièrent notre participation, échanges sur nos lectures. Puis, c'est le temps de souper. Les discussions et le travail vont bon train, dans une atmosphère plutôt détendue. Les repas sont généralement délicieux et satisferaient même le plus difficile des gourmets. Notons que ce groupe non subventionné fonctionnait grâce aux cotisations de ses membres.



Le conseil d'administration du Point de Ralliement

Dans l'intervalle, le temps fuit. Je me rends compte que mes économies diminuent à grand pas, il faut

absolument que je travaille. Trouver un emploi facilement comme dans les années 60, c'est chose du passé. Aujourd'hui cela demande plus d'effort, surtout pour un poste de professionnel.

1989 – Tuerie à l'École Polytechnique de Montréal

Si le 9 novembre, je serai enchantée d'apprendre la chute du mur de Berlin, peu de temps après, un choc va bouleverser tout le Québec et le Canada, avec une résonance dans le monde entier, c'est la tuerie le 6 décembre à l'École Polytechnique de Montréal : seulement des femmes - 14 jeunes étudiantes assassinées par un tireur. Ce soir-là, c'est avec stupeur que j'entends la nouvelle. Tout ce que j'arrive à me dire : Pourquoi ? Pourquoi une telle haine des femmes ? Il m'a fallu plusieurs jours pour que je me remette peu à peu de mes émotions. Cependant, ce n'est pas le genre de choses qu'on oublie.

Je continue de m'intéresser aux faits locaux ou mondiaux et je suis friande des nouvelles, malheureusement pas toujours bonnes !

Voilà que 1990 est à nos portes

Un séisme en Iran fait des dizaines de milliers de morts. En Afrique du Sud, Nelson Mandela est libéré après 27 ans d'emprisonnement. Au Québec, Philippe Edmundston est élu député fédéral de Chambly. Il est le premier candidat néo-démocrate à remporter une victoire au Québec. C'est le début de la crise d'Oka (« *La crise d'Oka est un événement politique marquant qui opposa les Mohawks au gouvernement québécois puis canadien, durant l'été 1990 (11 juillet - 26 septembre) . La crise demandera l'intervention de l'armée canadienne après l'échec d'une intervention de la police provinciale québécoise* »).

L'année débute bien pour moi. Je suis engagée par l'organisme Fondation Ressources-Jeunesse pour m'occuper d'un projet touchant la communauté haïtienne. Afin de mener à bien ce travail, j'ai droit à une secrétaire et à deux assistants (une Québécoise, un jeune Haïtien et un jeune Québécois). Nous arrivons à nous entendre malgré nos différences. La secrétaire sort de l'ordinaire : ancienne chanteuse qui a connu un certain succès à Paris. N'a pas fait la carrière qu'elle souhaitait à son retour au Québec. Quant à mes deux assistants, l'un est diplômé en sociologie et l'autre en théologie.

Le jour de mon anniversaire : une surprise sur mon bureau !

Une histoire d'Alexandra en Alexandrin

*C'était en l'an 1990, au mois de janvier
Je me souviens c'était bien un lundi
Quelque part dans une autre de mes vies
Et pourtant sans aucune allure propice*

*Que me sont apparues ces quelques indices
D'une toile qui allait tisser cette Amitié
C'est à travers ce putain d'hiver minable
Le regard vert d'une adolescente incurable
Évidemment c'était à vingt degré sous zéro
Que ces quarante ans nous donnaient chaud*

.....

*Elle dessinait les ciels de brume en rose
Alors nous contournions notre destin morose
L'itinéraire de milliers d'étoiles filantes
Mais dans l'engagement de notre complicité
Défendant les causes perdues, la nôtre aussi
Contestant l'injustice et le manque d'amour
D'une société sans pitié, en manque d'humour*

*Cette planète qui ne lance plus de confettis
C'est dans sa tête qu'elle vit ses champs de blé
Les marguerites, les jonquilles et les orchidées
Et voilà que cette Alexandra tout en Alexandrin
Projette une tendresse par tous les chemins...*

J'étais très émue.

Quelques jours après, cette chanteuse-secrétaire-auteure me donne une référence et me dit « appelle à cet endroit, on cherche quelqu'un qui connaît très bien la ville de Québec, l'Université Laval et qui possède les deux langues... » À ma grande surprise, il s'agit de la Conférence canadienne du Gouverneur général. Suivant son conseil, je suis convoquée à une entrevue et quelques jours plus tard je suis engagée. J'éprouve une certaine tristesse de dire adieu à mes collègues de la Fondation. Fort heureusement, je garderai contact avec plusieurs d'entre eux.

Mes fonctions au sein de la Conférence Canadienne du Gouverneur général (GG)

Ma vie prend une autre tournure. J'avoue que, comme bon nombre de gens, j'ignorais l'existence de cette conférence du GG avant mon engagement. Du jour au lendemain, voilà que je quitte un monde universitaire et communautaire pour me retrouver dans un milieu de leaders actuels et futurs de la société canadienne. Sans exagérer, il s'agit de l'élite canadienne. Inutile de dire que les premiers jours je me sens perdue dans ce cadre, mais en tant que coordonnatrice de la région de Québec, malgré une certaine timidité à l'époque, je décide quand même de faire tous mes efforts pour relever un tel défi auquel je n'étais pas préparée.

Le bureau de la Conférence est composé de six personnes, trois secrétaires et trois professionnels dont je fais partie. Bien que le nombre des employés soit restreint, des centaines de bénévoles travaillent pour la Conférence. En fait, cinq ans après la fin de mon contrat, on me contactera de nouveau pour la Conférence de 1995, mais pour une période bien plus courte. J'ai appris beaucoup de ce congrès et je crois que bien des pays auraient avantage à organiser un événement similaire, afin de sensibiliser les jeunes leaders aux réalités de leur pays. Cet emploi me permettra de visiter plusieurs villes canadiennes : Ottawa, Toronto, Vancouver et Saskatoon. Par ailleurs, grâce à mon travail de coordonnatrice, je développerai une aptitude que j'ignorais chez moi, celle de la planification d'événements. Ce qui sera un atout de plus pour moi et me permettra, par la suite, de gagner ma vie.

En dehors de mon nouvel emploi, un fait qui me marquera cette année-là et que je n'oublierai jamais c'est d'avoir vu Nelson Mandela à quelques pas de moi à l'Hôtel de Ville de Montréal lors de son passage ici. Mon respect, ma fierté et mon admiration pour ce géant n'avaient pas de bornes. Quel homme !

1991 - Des faits marquants

Nous sommes en juillet 1991, la Conférence du Gouverneur général du Canada est terminée, je ressens un grand vide. Rien de surprenant, car après avoir passé l'année 90-91 à mener une vie si mouvementée dans le cadre de mon travail, voilà que je retombe en plein dans le train-train quotidien. La routine n'a jamais été mon fort. Le besoin d'innover, d'entreprendre domine chez moi. En fait, j'ai la tête pleine d'idées. Cependant, je suis assez lucide pour savoir que je n'arriverai pas à concrétiser tout ce que je suis en train de cogiter, mais rien ne m'empêchera d'aller de l'avant en créant mon propre emploi en tant que relationniste et organisatrice d'événements spéciaux. Une telle décision implique un certain risque, mais je crois avoir la détermination et l'énergie pour le faire et c'est ainsi que je me lance dans l'arène.

Ateliers d'éducation populaire Mercier – REGAIN

Grâce à l'intervention d'une collègue que j'avais connue à mon ancien emploi à la Fondation Ressource Jeunesse, j'obtiens un premier contrat de six mois en tant que directrice du Groupe Regain des Ateliers d'éducation populaire Mercier. Le travail consiste à donner des cours de mise en situation à des chômeurs et à des assistés sociaux afin de les aider à retourner sur le marché du travail. À dire vrai, cette expérience m'a appris beaucoup car plus de la moitié des participants étaient des jeunes plutôt intéressants, souvent artistes et qui n'arrivaient pas à se trouver un emploi. Ceux qui avaient décidé de faire une carrière de l'aide sociale étaient nettement minoritaires quoi qu'on dise. En fait, cette expérience me permettra de m'adapter facilement à diverses clientèles en tant que travailleuse autonome, car d'un contrat à l'autre c'est toujours différent.

À la fin de mon contrat, je garderai des liens très étroits avec la directrice des Ateliers et avec son assistante, mon ancienne collègue, car elles m'ont beaucoup soutenue au cours de cette expérience. Quelques années plus tard, je ferai partie du conseil d'administration de cet organisme.



THE GOVERNOR GENERAL
LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL

RIDEAU HALL
OTTAWA

Le 11 juillet 1991

Madame,

La Conférence d'étude canadienne du Gouverneur général, point culminant de plus de dix-huit mois de dur labeur, est maintenant terminée. Cependant, je suis absolument persuadé que ses résultats continueront de se faire sentir dans les mois et les années à venir, alors que les participants appliqueront dans le quotidien les nouveaux points de vue, les connaissances approfondies et les aptitudes supérieures au leadership que la conférence leur a permis d'acquérir.

Il m'est apparu très clairement, pendant les derniers jours de la conférence, à Québec, que les participants comme les bénévoles en repartiraient avec le sentiment très fort de leur engagement envers leur communauté et notre pays. Cette réussite est en grande partie attribuable au temps, à l'énergie et au dynamisme que vous avez consacrés à cette entreprise. C'est grâce à votre très précieux concours si ce rêve a pu devenir réalité, et vous devez vous sentir très fiers d'avoir directement influé sur le leadership futur de notre pays.

J'aimerais vous remercier d'avoir participé à la Conférence d'étude canadienne de 1991 du Gouverneur général et vous inviter à continuer de parler avec vos concitoyens de cette vision du Canada que nous avons partagée pendant la conférence.

Veillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Ramon John Hnatyshyn

Madame Alexandra Philoctète
33, rue Côte Ste-Catherine
Appartement 902
Outremont (Québec)
H2V 1Z7

Lettre d'appréciation pour participation dans la conférence d'étude canadienne du Gouverneur général: Ramon John Hnatyshyn

le 3 juillet 1991



Alexandra Philoctète
Coordonnatrice
La Conférence d'étude canadienne
du Gouverneur général
Case postale 1013, Succursale A
MONTREAL, (Québec)
H3C 2W9

Chère Alexandra,

A titre de présidente de la clôture de la conférence d'étude canadienne du Gouverneur général, j'aimerais te remercier sincèrement pour ta contribution au succès de cette conférence. Je désire souligner, plus particulièrement ton organisation des nombreux détails de logistique, tes excellentes idées et ton esprit d'équipe. Tu as su reconnaître où certains besoins devaient être comblés et tu as réagi de façon efficace même sous la pression des événements quotidiens de la clôture.

J'ai beaucoup apprécié travailler avec toi durant la planification de la clôture. Le succès de la clôture est le meilleur témoin d'un travail bien fait.

Veuille agréer, Alexandra, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Présidente, sous comité des programmes - Québec

Linda Ward O'Farrell

p.j.



Le 3 juillet 1991

Mesdames, Messieurs,

La présente est pour confirmer que madame Alexandra Philoctète a agi en tant que coordonnatrice pour la Conférence d'étude canadienne du Gouverneur général de juin 1990 jusqu'à ce jour.

A ce titre, madame Philoctète a contribué au développement d'un plan de logistique pour les cérémonies de clôture de la Conférence. Ces cérémonies comprennent un degré extrême de détails complexes, dont un programme d'accueil, des réservations pour environ 250 personnes et l'organisation de deux événements-gala. C'est madame Philoctète qui a assuré les suivis nécessaires à la planification de ces activités de même que de leur mise en application. Sa facilité dans ce domaine nous a amené à lui demander de collaborer également à l'élaboration de nos cérémonies d'ouverture. En tout temps, madame Philoctète s'est acquittée de ses responsabilités avec efficacité et bonne humeur.

Ce projet étant maintenant terminé, c'est à regret que nous voyons madame Philoctète nous quitter.

Veuillez agréer, Mesdames, Messieurs, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

La directrice générale,

Louise S. Robitaille

Coup d'État en Haïti

À cette même époque, une nouvelle surprenante à laquelle je ne m'attendais pas va de nouveau me bousculer. Un beau matin, dès cinq heures du matin, la sonnerie du téléphone me réveille. Je réponds entre sommeil-réveil. C'est un copain qui m'appelle pour me dire qu'il y a eu un coup d'État en Haïti et que le président Jean-Bertrand Aristide a été destitué et éjecté du pays (huit mois après son élection). Ma première réaction est l'indignation. J'ai l'impression que tout est toujours à recommencer dans la Perle des Antilles.

Encore un coup d'État, et cette fois renversant un président démocratiquement élu avec une forte majorité. C'est totalement aberrant.

Le lendemain, le téléphone arabe est en pleine action dans la communauté haïtienne et les médias québécois et canadiens pendant quelques mois vont généreusement donner beaucoup d'information sur la situation au pays.

Le groupe de féministes dont je fais partie convoque une réunion d'urgence et, au nom du principe de légitimité démocratique, demande à l'une des membres fondatrices et à moi de représenter les femmes au sein d'un comité *ad hoc* formé afin de travailler pour un retour éventuel d'Aristide en Haïti. Tous les jours, des rassemblements sont organisés devant **le Complexe Guy Favreau**, afin de demander au Gouvernement canadien d'intervenir auprès des Nations-Unies pour le rétablissement du président déchu en Haïti.

Moi, qui m'étais promis de ne plus participer à aucune manifestation, me voici avec ma collègue marchant sur le macadam pour réclamer le retour d'Aristide. Quelle histoire !

Moi, qui avais peur de tomber dans la routine, voilà que j'ai un programme bien trop chargé, car, en plus de la « résistance », à plusieurs reprises, CBC m'invitera parfois seule, parfois avec d'autres, à faire des commentaires sur la situation d'Haïti.

Invitation à Radio Centre-Ville

Pour couronner le tout, un beau matin, je reçois un appel d'une animatrice de Radio Centre-Ville, seule radio multilingue de Montréal, qui m'invite à une émission. Ça se passe bien et, après l'émission, celle-ci me demande à brûle-pourpoint si je serais intéressée à faire de la radio ? Selon l'administration, il serait temps que les femmes prennent leur place dans un milieu majoritairement masculin : voir plus de femmes dans les rôles de productrice, de réalisatrice, d'animatrice et même de technicienne. De plus, les cours seraient offerts gratuitement. Je trouvais la proposition alléchante, mais faire de la radio et continuer à travailler comme je le faisais, c'était énorme.

Naissance de Réalités diverses

Après deux ans, je quitterai Pawol Fanm pour mettre sur pied ma propre émission qui aura pour nom, RÉALITÉ D'AUJOURD'HUI. Par la suite, je changerai le nom pour **RÉALITÉS DIVERSES**. L'émission d'une heure qui accueillait des invités traitait de sujets divers (thèse de doctorat, biographie de personnages qui ont marqué la société, problèmes sociaux, entrevue avec des poètes, écrivains, etc.). Cette émission avait une bonne cote d'écoute. Sa clientèle était surtout des *baby boomers*.



Dans le studio à Réalités Diverses

À partir du jour où j'ai commencé à faire de la radio, c'est devenu mon violon d'Ingres, ma passion. C'est incroyable, je n'ai même pas vu passer ces 25 années (1991 à 2016). D'ailleurs, au début, malgré une expérience de radio en tant qu'invitée, j'avais une peur bleue de faire des erreurs en tant qu'animatrice. Avec le temps, mes peurs disparaîtront et j'aurai contrôle du micro.

Afin d'avoir des points de vue différents et prévoyant quelques absences, j'inviterai un coanimateur à s'associer à l'émission. Deux conditions s'imposaient : avoir une culture générale et respecter l'égalité des sexes. Je dois dire qu'à ce niveau, j'ai été fort bien servie, car j'aurai d'abord André Cardinal, ancien conseiller municipal et pro-maire de la Ville de Montréal qui avait une grande culture politique. De plus, sa femme était une très bonne amie. Au départ d'André en 1998, j'animerai l'émission durant deux ans avec Michel Pichette, professeur associé à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal. J'ai beaucoup appris de lui à

cause de sa vaste expérience des médias. Au départ de ce dernier, j'aurai comme coanimateur Benjamin Saint-Dic, titulaire d'un doctorat en droit économique et d'une licence en journalisme, diplômé de l'Université libre de Bruxelles en Belgique. Benjamin était un excellent animateur et avait une vaste connaissance du journalisme. D'ailleurs, sa conjointe deviendra une amie également. En fait, le problème d'égalité ne s'est jamais présenté avec aucun de ces hommes.

Quelques années plus tard, en 2016, Richard Pierre Wilfrid, ex-responsable du Syndicat de la Fonction publique se joindra à Réalités diverses. On aurait eu sans doute une bonne entente, mais je quitterai la radio, quelques semaines après son arrivée pour des raisons étrangères à notre collaboration.

C'est incroyable le nombre d'invités qu'on voit passer en un quart de siècle et tout ce qu'on apprend d'eux. J'ai eu affaire à toutes sortes de personnages qui m'ont marquée, mais le plus pittoresque que j'ai eu à interviewer était Michel Chartrand. Ce n'est pas tant son langage qui m'avait frappée, car je l'avais maintes fois entendu parler et je connaissais assez bien son vocabulaire, mais son allure générale: une démarche bien particulière, un regard très direct et une façon de vous fixer comme s'il voulait lire en

vous. Pourtant il n'y avait aucune insolence ou malveillance dans ce regard.

1992 - Fin du contrat avec les Ateliers d'éducation populaire

L'année 1992, comme toutes les années précédentes, apporte son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles :

Mon contrat avec les Ateliers d'éducation populaire prend fin, mais les perspectives sont intéressantes pour l'année 92, car on me propose l'organisation du colloque de GAP-SIDA qui se tiendra le 22 novembre 1992.

Ce sera un succès. Des personnes en provenance de milieux assez divers tels ; les institutions socio-sanitaires, les milieux de recherche, les délégués des gouvernements, le mouvement associatif et communautaire haïtien et québécois, les milieux d'enseignement et de recherche ainsi que de nombreux bénévoles. Plus de 300 personnes y participaient.

Les commentaires de la présidente du Conseil d'administration de l'époque, Mme Marlène Rateau décrivant le caractère de mon engagement : *De l'avis de tous les participants, il est ressorti que le professionnalisme, le sens de l'organisation et le souci du travail bien fait dont a fait preuve Mme Philoctète ont assuré le succès de l'événement.*

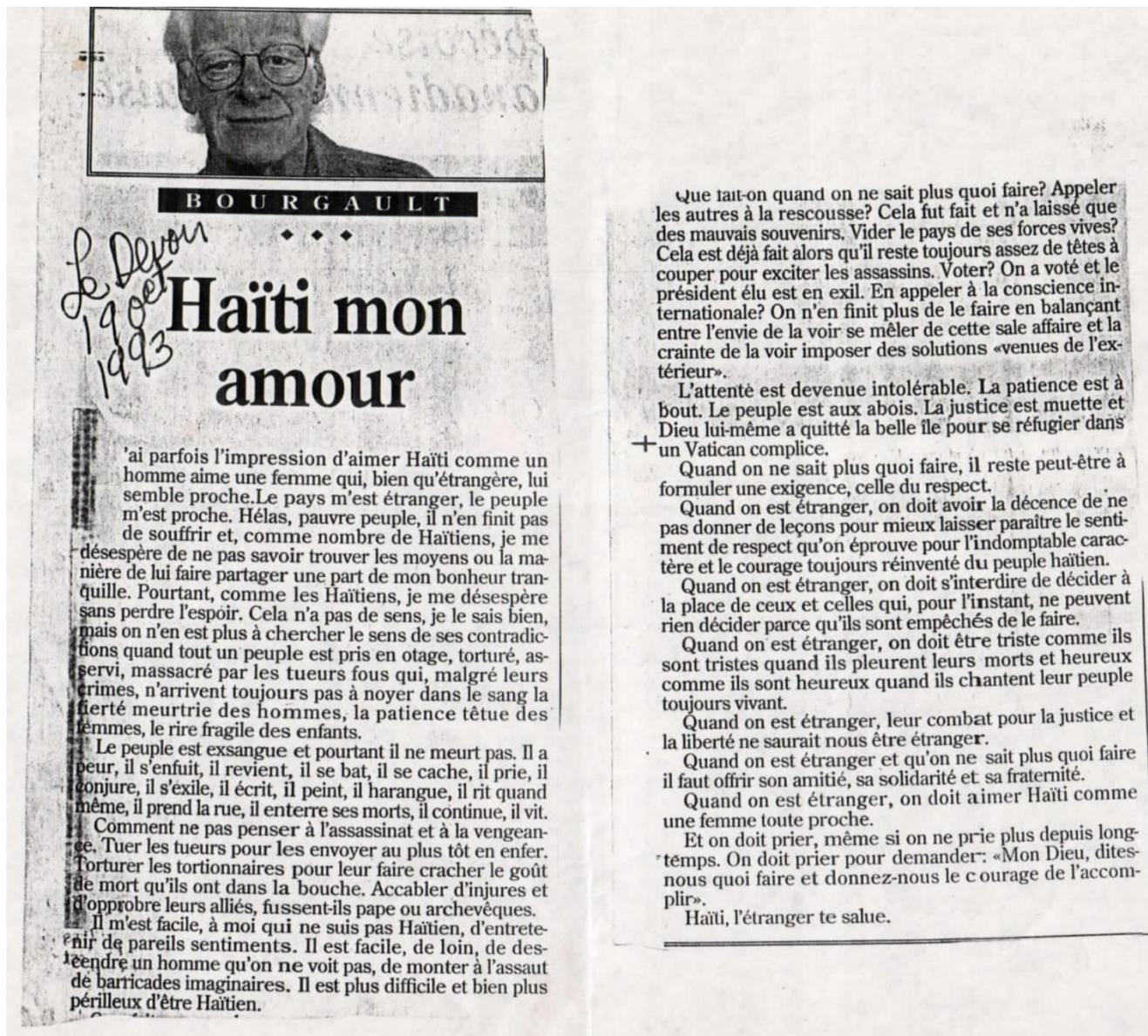
L'année 1993 : des contrats intéressants

Pour être à son compte, il est essentiel de bâtir un solide réseau autour de soi. Sans cela, on ne fera pas long feu dans le monde des travailleurs autonomes. Petit à petit, j'étais arrivée à construire mon réseau. Grâce à celui-ci, il m'arrivait rarement de me retrouver sans contrat. Le bouche à oreille est le meilleur atout qu'on puisse avoir lorsqu'on est son propre patron. En fait, je finissais toujours par émerger des eaux troubles de l'attente.

C'est une année qui m'apportera quelques contrats de courte durée mais fort intéressants. Je serai engagée par L'R des centres de femmes du Québec comme agente de liaison pour l'organisation du colloque « *Femmes différentes et semblables*. ». Par la suite, comme Agente de presse de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), afin d'organiser un débat public avec les Chefs des quatre partis politiques du Canada. À l'époque, Françoise David était présidente de l'organisme. Puis, je serai engagée comme consultante en logistique pour *La Grande marche des garderies de Montréal*. Je garde un beau souvenir de cette activité d'envergure: voir des centaines de jeunes femmes et de jeunes hommes avec de jeunes enfants défiler sur les grandes artères de Montréal tout en me rappelant que je m'étais occupée de l'aspect logistique de cette marche ! Cela réveillait une satisfaction immense chez moi : le sentiment du travail bien fait et d'une mission accomplie.

Parallèlement à ces contrats, je m'occupais activement de mon émission de radio et il m'arrivait d'être invitée par des groupes divers à donner des conférences sur l'Histoire des Noirs du Québec ou sur notre présence en tant qu'Haïtiens au Québec.

En cette année 1993, les Haïtiens continuent encore à manifester pour un retour de la démocratie en Haïti. À ma grande surprise, un matin, en me rendant au travail, je trouve un article de Pierre Bourgault dans le quotidien *Le Devoir* du 19 octobre intitulé *Haïti mon amour*. À la lecture de cet article sur mon peuple, je suis bouleversée. Alors, je m'empresse d'écrire un mot à ce journaliste et grand orateur.



Article de Pierre Bourgault dans *Le Devoir*, le 19 octobre 1993

Le 20 octobre 1993

Monsieur Pierre Bourgault
A.S. du Devoir
2050, rue Bleury
9e étage
Montréal, Qué.
H3A 3M9

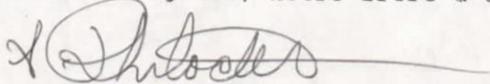
À Pierre Bourgault,

Hier, dans l'autobus, en allant travailler, j'ai lu votre article intitulé "Haiti mon amour". Votre texte m'a vraiment remué, j'avoue avoir pleuré en le lisant car vous avez trouvé les mots justes pour décrire l'état d'âme de bon nombre de mes compatriotes d'Haiti et d'outremers.

Par ailleurs, votre article, bien que ne traitant pas tout à fait du même thème, m'a rappelé une conférence que vous aviez donné, au sujet du Québec, vers la fin des années 70, à l'Université Laval. Jeune étudiante à l'époque, vous entendre parler de ce QUEBEC qui vous est si cher m'avais permis de mieux comprendre et de mieux aimer ma terre d'adoption.

Pierre Bourgault, en tant que fille d'Haiti et néo-québécoise, je ne saurais vous voir comme un étranger car, celui qui partage nos joies, nos peines, nos défaites, nos espoirs et nous donne son respect ne peut être qu'un frère.

Pierre Bourgault, notre frère d'adoption, je te salue.



Alexandra Philoctète

6630, Sherbrooke ouest, #2003
Montréal, Qué.
H4B 1N7

Lettre de remerciement à Pierre Bourgeault

1994 – Visite au Sanctuaire autochtone

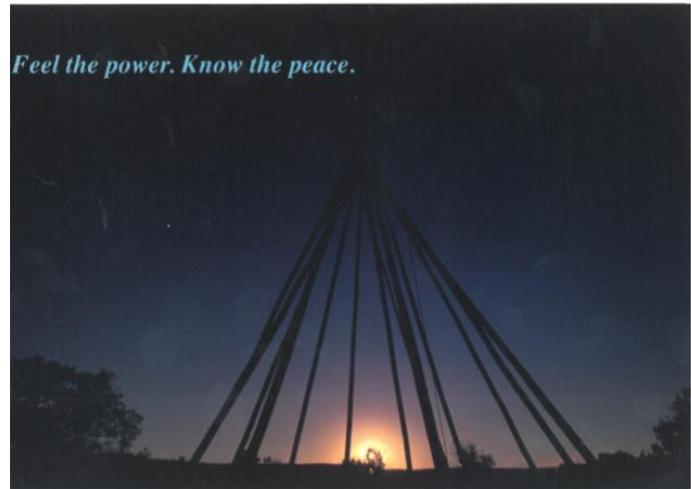
Cinq ans sont vite passés, voilà que la Conférence canadienne est de retour (elle a lieu tous les cinq ans), on me rappelle. Cette fois-ci je travaillerai pendant six mois. J'aurai l'occasion de voyager en Saskatoon et de visiter la ville, l'université ainsi qu'un endroit particulier, propre aux Premières Nations, le **Wanuskewin Heritage Park**.

Wanuskewin veut dire : *Être en paix avec soi-même*. Ce lieu qui date de 6 000 ans représente énormément pour les autochtones puisque depuis la nuit des temps, il a été un lieu de rencontre, de partage, médical, pour les tribus nomades. Le parc est immense (6 km de marche). C'est le plus vieux site historique du Canada.

Lorsque je pénètre sur ce territoire, une sensation de paix et de bien-être semble m'habiter. Est-ce mon imagination qui me joue des tours ou est-ce la réalité ? D'ailleurs, l'accueil est très chaleureux. Il faut dire également qu'il y a des similitudes entre le passé des Premières Nations et celui plus lointain des Haïtiens, je me sens donc un peu en pays de connaissance. Visiter le musée me permet de mieux saisir toute la richesse culturelle de ce peuple. Je quitte Saskatoon en pensant à ces autochtones qui portent encore le trauma du passé.

Quelque temps plus tard, le Regroupement provincial des Maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale me demande d'organiser le 15^e anniversaire de leur organisme. Bien que je sois épuisée, j'accepte. Il me semble que je ne saurais refuser ma collaboration à ce groupe de femmes.

Les manifestations de la communauté haïtienne prendront fin, car grâce à l'appui du Président Clinton, Jean-Bertrand Aristide, président d'échu pourra retourner en Haïti (octobre 1994) et reprendre son poste.



Carte postale du Parc d'Héritage Wanuskewin

1995 – Roulement des contrats

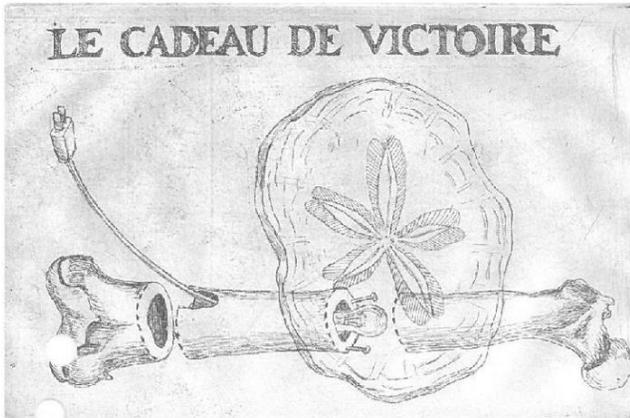


Illustration: Ardenne Brechu

Suzanne Marier présente **Le Cadeau de Victoire**

au Théâtre LA LICORNE 4559, av. Papineau, Montréal H2H 1V4
du 28 MARS au 1er AVRIL 1995 à 20H
RÉSERVATIONS: 514 523 2246
PRIX unique: 15 \$.



Une femme, Victoire. Drôle, pathétique et touchante.
Un dur combat contre ses peurs: les grises, les bleues,
les noires. Une victoire: l'étincelle dorée de l'espoir.
Le Cadeau de Victoire, un cadeau de vie.

Texte et interprétation: Suzanne Marier
Mise en scène: Frédérique Collin
Musique: Frédérique Dédard Régie: Anne Plamondon
Direction de la production: Jean-Charles Martel
Relations de presse et promotions:
Alexandre Pélissier Tél.: (514) 483 6743, Téléc.: 483 6710

Le cadeau de Victoire, Théâtre la Licorne

Après ce contrat avec la Licorne, je prendrai le temps de voir les miens et les amis. En ce qui concerne ma famille, je constate que petit à petit, elle est en train de se disperser sans qu'aucun de nous n'y soit pour quelque chose. Ce phénomène est bien présent chez bon nombre d'immigrants où les enfants ou petits-enfants auront à changer de lieux géographiques pour des raisons matrimoniales, financières ou autres. Ces éloignements dans bien des cas amèneront parfois des séparations dans les familles. Dans la mienne, aujourd'hui, nous sommes bien peu nombreux ici. Mon frère, qui vivait à Vancouver après sa retraite de l'aviation américaine nous a quittés. Il ne me reste que ma sœur qui est dans une maison de soins à long terme, mes deux nièces et un neveu. J'ai encore contact avec deux de mes sœurs et des cousines et cousins qui vivent aux États-Unis. Mais avec la jeune génération qui les suit, les contacts sont très espacés pour ne pas dire inexistantes. Alors, je cultive mes rapports avec ceux qu'il me reste au Québec et mes amis, car c'est précieux.

Un contrat n'attend pas l'autre. Cette fois c'est fort différent : il s'agit d'un contrat de recherche et de développement de marché avec les collectivités culturelles dans le cadre de la diffusion de deux pièces qui seront présentées par le théâtre La Licorne. Je vais ainsi découvrir un monde qui ne m'est pas familier... De plus, je serai plus disponible pour voir ma famille, n'ayant plus à voyager pour le travail.

Bien qu'intéressant comme contrat, je me rends compte qu'il n'est pas facile de déplacer les communautés culturelles vers le théâtre surtout en plein hiver. Parfois, on arrive à remplir la salle, mais généralement ce sont plutôt des Québécois d'origine qui sont présents. Je suis un peu déçue. J'ai donné mon maximum, les responsables du théâtre aussi. Une fois ce contrat terminé, il va falloir faire une recherche sur l'absence des néo-Québécois dans ce type d'activités culturelles. Cette expérience me sera fort utile lorsque je serai engagée par la Ville de Montréal pour coordonner son 10e Festival de théâtre amateur.

Ville de Montréal

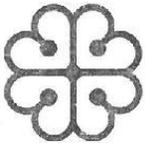
Service des loisirs, des parcs et
du développement communautaire
Module des loisirs

7400, boul. Saint-Michel
Montréal H2A 2Z8

Le 25 juillet 1994

Madame,
Monsieur,

La présente est pour vous faire part de notre satisfaction concernant la qualité du travail de madame Alexandra Philoctète qui a occupé le poste de coordonnatrice pour le 10e Festival de théâtre amateur de Montréal qui a eu lieu à la Maison de la Culture Frontenac du 31 mai au 5 juin 1994.



Madame Philoctète a démontré ses nombreuses qualités personnelles et professionnelles. Elle a fait preuve de dynamisme, de professionnalisme, d'une grande capacité de réflexion et d'intervention. Sa polyvalence lui a permis d'exceller dans les nombreuses tâches liées à sa fonction: planification, communication avec les médias, gestion de bénévoles, logistique, etc.

Nous recommandons donc, tout particulièrement, Madame Philoctète à votre attention en vous assurant qu'elle saura assumer entièrement les tâches professionnelles que vous lui confierez.

Veuillez agréer, Madame, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Danielle Thibault Lalonde
Danielle Thibault Lalonde
Agente technique
Secteur art dramatique

Lettre d'appréciation pour ma participation au 10e Festival de théâtre amateur de Montréal

À cette même époque, le Québec se retrouve en pleine campagne référendaire à l'automne 1995. La tension est palpable dans la population, il me semble davantage que lors du précédent. Le 30 octobre, jour du référendum, le NON l'emporte sur le Oui à 50,58 %.

Je suis chez des amis québécois en train d'écouter le discours du Premier ministre du Québec, je sursaute lorsque j'entends ses propos : que le Québec a perdu les élections « à cause de l'argent et du vote ethnique ». Toutefois, je reprends assez vite mes esprits. Quant à mes amis, ils sont choqués et gênés. À mon avis, il a dit tout haut ce que bien des gens pensent tout bas. Évidemment, on ne s'attend pas à un tel discours venant d'un Premier Ministre. Personnellement, je mets cela sur le compte de la boisson. D'ailleurs, je crois qu'il aurait dû analyser comme il faut les résultats avant de lancer ainsi cette conclusion sur le résultat du vote.

Cependant, plusieurs membres de la communauté haïtienne ne lui en tiendront pas rigueur pour ce faux pas, car lorsqu'en 2007, le livre de Samuel Pierre est publié, *Ces Québécois venus d'Haïti*, Jacques Parizeau sera l'homme désigné pour écrire la préface. D'ailleurs, j'ai appris que ce monsieur, sans en faire l'étalage, avait beaucoup fait pour notre communauté.

1996 – Organisation du Colloque : les 25 ans de Radio Centre-Ville



*Colloque Radio Centre-Ville: Médias communautaires et société
(Alexandra en vêtement orange)*

Radio Centre-Ville (Cinq FM sur la fréquence 102,3), la seule radio multilingue de Montréal décide de fêter ses 25 ans par un colloque intitulé « Médias communautaires et société ». Un an avant le colloque, je rencontre le conseil d'administration et propose ma candidature à titre de coordonnatrice. C'est sans hésitation qu'il signe un contrat avec moi. Malgré la belle assurance que j'affiche, je sais que j'ai un peu peur car la tâche risque d'être lourde et, puisque je veux que ce soit un succès, il va falloir que je me décarcasse.

D'abord, il faut que j'apporte une touche d'originalité afin que le colloque sorte de l'ordinaire. C'est ainsi que je trouverai une chorale québécoise qui acceptera de chanter à l'ouverture et à la clôture.

De plus, le directeur de la radio et moi unissons nos efforts pour trouver des conférenciers hors pair chez les politiciens, les professeurs d'université et les journalistes. Ce que nous avons été en mesure de trouver.

Finalement, grâce aux conférenciers, à la direction de la radio, aux bénévoles et à mon travail, le colloque connaîtra un grand succès.

Après quelques jours de repos, je recevrai une invitation de Vues d'Afrique et de La Parole métèque pour participer à une table ronde autour du livre, *Femmes haïtiennes, parole de négresse*, par Ghila B. Stroka. Nous sommes plusieurs : Mireille Anglade, docteure en sciences économiques, Guerda Crepsac, infirmière en chef, Saskia Ouaknine, journaliste et moi-même, Alexandra Philoctète, avec une formation en histoire et Vivianne Duchaine, coordonnatrice à la Ville de Montréal.

Je ne suis pas tout à fait à mon aise au sujet du livre, le titre du bouquin me dérange : *FEMMES HAÏTIENNES, Parole de négresse*. Pourquoi préciser « de négresse » puisque c'est une évidence que la majorité des femmes haïtiennes le sont. Est-ce pour mieux vendre le livre ?

1997 – NPD Canada

Me voilà toujours active au sein du NPD, les élections approchent à grand pas et l'exécutif me propose de me présenter dans un quartier de Montréal où le NPD aurait des possibilités de gagner. Je leur explique que je suis dans le mouvement pour une raison idéologique et non pour devenir une politicienne. Quelques jours après, lors d'une réunion, le petit comité dont je fais partie nous annonce que bien des régions n'ont pas encore de candidat, c'est alors qu'on me propose **le Comté Drummond**. Je sais que les possibilités de gagner sont pratiquement nulles. J'accepte, car pour moi il est important que le Parti soit présent partout au Québec. Par contre, il est bien entendu que je n'irai pas faire campagne, faute de fonds. Un journal local soulignera mon absence. Après la défaite du Parti le 2 juin, j'enverrai un communiqué de presse à ceux et celles qui m'avaient accordé leur voix :

Montréal, le 3 juin 1997

Aux électeurs et électrices de Drummond,

Comme vous l'avez remarqué, par manque de ressources, je n'ai pu faire une campagne active. Cependant, je tiens à exprimer ma reconnaissance envers ceux et celles qui ont crû assez à la social-démocratie pour m'accorder leur appui et leur confiance. Encore une fois, merci tout en espérant que vous continuerez à croire aux principes humanistes de notre Parti.

Sincèrement,

Alexandra Philoctète

Ex-candidate NPD Drummond

Des engagements nationaux...



Stéphane Dion. Christian Méthot s'est aussi affairé à dénoncer la politique budgétaire du Bloc québécois. Selon le libéral, les bloquistes veulent augmenter les impôts de 2,5 milliards \$ par an, mais ne font pas état des pertes qui en résulteraient.

Le candidat du PLC a également traité d'agriculture et de commerce. En outre, un nouveau gouvernement libéral continuera, par la concertation, d'aider les producteurs laitiers canadiens à faire de l'avenir qu'ils dessinent pour leur industrie une réalité.

M. Méthot a ajouté que le gouvernement libéral a vigoureusement défendu la régularisation des marchés agricoles devant l'instance d'arbitrage de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA) et auprès de l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Quand il a parlé d'économie, le candidat libéral a rappelé que depuis octobre 1993, 671 000 emplois ont été créés au Canada, la grande majorité par des entreprises de moins de 300 employés. Le gouvernement libéral travaille pour aider les PME à créer encore plus d'emplois, notamment en instaurant des mesures qui réduisent le fardeau administratif, facilitent l'accès au financement et aident à profiter des opportunités d'expansion.

Enfin, M. Méthot n'a pas manqué d'attaquer la députée sortante, la bloquiste Pauline Picard. Il a répété à plus d'une reprise que sa contribution à la croissance économique et la création d'emplois dans Drummond est nulle, parce que sa rivale se limite à faire la promotion du séparatisme.

Un député siégeant du côté du parti au pouvoir ne pourra que faire mieux, si on en croit Christian Méthot. En outre, celui-ci s'est engagé à intercéder auprès

du futur ministre du Patrimoine pour que le Festival mondial de folklore de Drummondville récupère la subvention de 25 000 \$ qu'il n'a pas reçue en 1994, 96 et 97.

Lyne Boisvert, candidate conservatrice

Lyne Boisvert est âgée de 25 ans. Elle exerce la profession de comptable et milite au sein du Parti progressiste-conservateur depuis 1984. On se souviendra qu'à l'élection de 1993, le PC a été emporté par la vague bloquiste qui a déferlé sur le Québec. Dans Drummond, Jean-Guy Guilbault, élu député à deux reprises, en 1984 et 88, avait dû se contenter du troisième rang, récoltant 9 041 voix. Le défi de Lyne Boisvert ravivera la flamme conservatrice de Drummond.

De façon générale, la campagne de Mme Boisvert a été axée sur son chef, Jean Charest, et le plan proposé par celui-ci au peuple canadien. Il a



Lyne Boisvert,
Parti progressiste-conservateur

beaucoup été question de jeunesse et de collaboration, plutôt que de confrontation.

On peut affirmer sans trop se tromper que la réduction des impôts, telle que proposée par les conservateurs, a constitué le principal cheval de bataille de la jeune candidate.

Un gouvernement conservateur réduirait les impôts des particuliers d'au moins 10 %, remmettrait de l'argent dans les poches des contribuables, ferait tourner l'économie canadienne et favoriserait la création d'emplois.

A cet égard, Mme Boisvert a affirmé que le gouvernement Chérien a adopté une vision à court terme et que ses programmes de création d'emplois ne solutionnent pas les problèmes chroniques de chômage.

Au plan constitutionnel, Lyne Boisvert a surtout fait état de l'ouverture de Jean Charest à l'égard du Québec. «Le Plan Charest est celui qui promet les relations les plus harmonieuses entre le fédéral et les provinces. Il propose de vraies réformes pour convaincre les Québécois que le Canada les sert bien et respecte le caractère distinct du Québec», a dit Mme Boisvert au cours de sa campagne, faisant évidemment allusion au concept de cogestion, lequel permettrait aux provinces d'avoir davantage leur mot à dire sur les grandes orientations fédérales.

La candidate du PC a aussi dénoncé les compressions des libéraux dans le secteur de la santé et déploré leur impact dans le comté de Drummond. Cela dit, elle s'en est prise aux bloquistes, soulignant l'impuissance de la députée Pauline Picard devant le gouvernement Chérien, surtout en matière de santé.

Finalement, Lyne Boisvert a récupéré la déclaration de Jean Chérien voulant qu'un référendum favorable à la souveraineté dans une proportion de 50 % plus un «n'est pas raisonnable». Or,

la porte-couleurs des conservateurs accepterait, comme son chef, une majorité simple. «La loi de la majorité doit s'appliquer aux souverainistes comme aux fédéralistes», a dit Mme Boisvert en fin de campagne électorale. L'attitude de Jean Chérien, selon la candidate, ne fait que pousser les Québécois dans le camp des indépendantistes.

Alexandra Philoctète, candidate néodémocrate

Enfin, on sait fort peu de choses sur Alexandra Philoctète qui porte l'étendard du Nouveau parti démocratique dans le comté de Drummond. Résidant à Montréal, elle n'a pas fait campagne dans le comté. En 1993, le NPD était représenté par un candidat local, M. Ferdinand Berner, de Durham-Sud, qui n'avait pu faire mieux que de récolter 600 des 47 500 votes exprimés alors.

Originnaire d'Haïti, Mme Philoctète a fait des études universitaires à l'Université Laval en histoire et en sociologie. Elle est maintenant

productrice, réalisatrice et animatrice de l'émission Réalités 97 à Radio Centre-Ville Cinq FM. Alexandra Philoctète est vice-présidente du NPD-Québec.



Alexandra Philoctète,
Nouveau parti démocratique

PROFIL DU COMTÉ DE DRUMMOND

- Nombre d'électeurs: 61 528
- 2 029 personnes ont voté par anticipation les 23, 24 et 26 mai.

Candidats à l'élection du 2 juin 1995:

- BOISVERT, Lyne, Parti progressiste-conservateur
- MÉTHOT, Christian, Parti libéral
- PHILOCTÈTE, Alexandra, Nouveau parti démocratique
- PICARD, Pauline, Bloc québécois, DÉPUTÉE SORTANTE

Résultats de l'élection de 1993:

- Nombre d'électeurs: 61 496
- Votes exprimés: 47 569 (77,4 % de l'électorat)
- Votes rejetés: 2 063

- Picard, Pauline, Bloc québécois (24 930 votes-52,4 %)
- Boudreau, Bernard, Parti libéral (10 935 votes-23 %)
- Guilbault, Jean-Guy, Parti progressiste-conservateur (9 041 votes-19 %)
- Berner, Ferdinand, Nouveau parti démocratique (600 votes-1,3 %)
- ÉLU: Pauline Picard (majorité: 13 995 votes)

Ma candidature avec le NDP pour le comté Drummond

Cette étape derrière moi, les projets reprennent. J'organiserai, cette même année, pour un organisme de l'Arrondissement du Plateau un colloque pour la fête des familles monoparentales intitulé « La Fête de l'amour ».

Ensuite, un contrat de deux semaines avec l'armée canadienne : donner des cours d'histoire aux soldats canadiens qui doivent partir pour Haïti.

Par un beau matin d'août, je me présente à **la base de Val Cartier**, dans une classe remplie de soldats. Il n'y avait qu'une fille. Ils ont tous les yeux rivés sur moi et je me rends compte qu'ils sont en train de me jauger comme pour dire : qu'est-ce qu'elle va nous raconter ? Alors, je les regarde tout bonnement, je leur dis : je veux bien vous enseigner l'histoire de mon pays natal, mais j'aimerais d'abord visiter la base et comprendre un peu le contexte dans lequel vous vivez. L'idée semble leur plaire et ils se font un plaisir de m'expliquer tout ce qu'il est possible de dire à une civile. À partir de cette journée, les cours souvent seront donnés à l'extérieur des salles de cours.

Le programme sera divisé en deux parties : un cours de créole donné par une compatriote, Nicole Simard, et le cours d'histoire d'Haïti que je dispense.



À la base de Val Cartier

Ces soldats montraient beaucoup d'intérêt et de plaisir à apprendre l'histoire d'Haïti. Quant au cours de créole de Nicole, il avait un grand succès. Nous étions toutes deux fières de notre réussite dans la bonne entente. Pour clôturer la session, un spectacle sera offert par le Consulat haïtien, avec la chanteuse Yannick Dutelly en vedette. Nicole et moi leur avons enseigné le refrain de quelques chansons folkloriques haïtiennes et ils étaient heureux de pouvoir accompagner Yannick lorsqu'elle chantait.

Normand Oumas
 Aurevoir Alexandra et Nicole
 Meci empil, empil

MERCI BEAUCOUP POUR TOUT.
 J'ESPÈRE QUE VOUS AVEZ PASSÉ
 UN SÉJOUR AGRÉABLE AVEC NOUS
 Gen Guillemette

Tres content de vous
 avoir rencontré Alexandra.
 Jean Paul

Merci pour les leçons de Kreyòl.
 Ton poète.
 Josselin

Normand Oumas
 Meci empil Alexandra
 Aurevoir
 Sylvain Duce
 Meci EMPIL EMPIL Alex.
 By . By .
 Je vais T'ÉCRIRE .

Meci ampil! Alexandra pour
 nous avoir fait connaître une
 partie de ton pays et ses mœurs!
 Mace Dault

Messages de remerciements des soldats de la Base à Val-Cartier

historique d'Haïti, des renseignements sur la soldat et les officiers de l'armée, ou tout autre aspect.

Cette dernière est présentement en train de travailler sur le projet des nouvelles infrastructures qui serviront à accueillir nos nouveaux véhicules de combat. Pour terminer, l'arrière-garde, en plus d'appuyer l'entraînement préparatoire des cie's qui vont se déployer, s'occupe également de plusieurs projets et exercices en même temps. Félicitations pour vos efforts et "je me souviens".

Plongeon dans la culture haïtienne

Par caporal-chef Roussel

(2E BATAILLON, ROYAL 22E RÉGIMENT)

— Du 11 au 21 août dernier, certains membres privilégiés du groupement tactique 2 R22R, présentement en préparation pour une mission à Haïti, ont eu la chance d'assister à un cours de créole, afin de se familiariser à cette langue chaude et colorée. Environ une vingtaine de militaires, certains du peloton de transmission, les autres de la compagnie de commandement, allaient, pendant huit jours, écouter, réfléchir, traduire, et bien sûr, tenter de parler le créole. Bien qu'assez simple à comprendre lorsqu'on en connaît les particularités sonores et grammaticales, elle n'en reste pas moins une langue bien distincte, formée à partir de mots français, espagnols et africains. D'inspirée au début par les esclaves venus d'Afrique qui essayaient de communiquer entre eux, elle devint la langue officielle du peuple après

la proclamation de l'indépendance en 1804. Même aujourd'hui le peuple haïtien parle en majeure partie le créole, suivi par les français.

Placez les mots devant derrière, ajoutez un "m", un "w" ou un "i" à la fin d'un autre mot, cessez de prononcer vos "r", et finalement apprenez un nouveau vocabulaire, et si tout va bien vous aurez peut-être une chance de comprendre et de converser en créole. Il va s'en dire que

Nicole nous a transportés à Haïti par chacune de ses histoires, plus vivantes les unes que les autres (...)

nos tentatives ont été couronnées de bien des éclats de rire, surtout lorsque le caporal Desrochers a tenté de nous expliquer qu'il voulait parler créole afin de pouvoir ressembler à un Haïtien une fois sur

place. C'est du moins ce qu'on a cru comprendre. Nos deux professeurs d'origine haïtienne, Alexandra Philoctète et

grammaire et de vocabulaire, de nous donner un cours d'histoire sur Haïti, depuis sa découverte en 1492 jusqu'à aujourd'hui.

organisé une conclusion assez particulière, en invitant le consul d'Haïti, M. Lionel Laviolette, qui s'est déplacé de Montréal expressément pour nous rencontrer et nous souhaiter un bon séjour à

que l'on sache un peu plus à quoi s'attendre en débarquant. Il était accompagné par M. Jancy Bolté, cinéaste haïtien qui a lui aussi pris quelques minutes pour nous donner un avant-goût du

faire l'honneur de chanter pour nous une chanson haïtienne, sans aucune musique. La douceur et la profondeur de sa voix nous ont transportés dans un monde imaginaire et mystérieux, empli des merveilles d'Haïti, telles qu'on les avaient imaginées durant le cours. À la demande générale, elle nous a offert une autre chanson, destinée celle-là aux dieux du Soleil et de l'Amour, afin qu'ils protègent notre séjour dans La Perle des Antilles. Elle nous a demandé de l'accompagner en formant chœur et en claquant des mains. Le résultat était digne des chanteurs de "Gospel" américains.

Tous nos sens avaient touché à la culture haïtienne, sauf le goüter. Comme rien n'avait été mis de côté, un buffet, composé exclusivement de mets haïtiens, nous a été servi. Tout simplement délicieux. Mais, toute bonne chose a une fin, et nous savions que ces huit jours allaient se tailler une place dans nos souvenirs jusqu'à ce qu'on pose nos bottes sur le sol d'Haïti. **JE ME SOUVIENS.**



Les membres du cours de créole, heureux que le cours soit fini, et les deux enseignantes.

Nicole Pierre-Louis Simard, ont été remarquables dans leur rôle d'enseignantes. Alexandra, historienne et animatrice à Radio Centre-ville Montréal 102.3Mhz, a pris le temps, en plus de nous marteler le cerveau de

Nicole, quant à elle, nous a transportés à Haïti par chacune de ses histoires, plus vivantes les unes que les autres, nous donnant le goût d'y prendre une bouchée d'aventure. Pour clôturer le cours, le 21 août en après-midi, les responsables avaient

Haïti. Il a été accueilli par le commandant du 2 R22R, le lieutenant-colonel Blanchette, qui lui aussi a modifié son agenda pour assister à cette journée spéciale. Le consul nous a donné un petit aperçu de la situation politique qui régnait présentement à Haïti afin

choc culturel qui nous attendait, tout en nous rassurant du même coup en nous parlant de l'accueil chaleureux qui nous serait réservé. La plus grande surprise était la présence inattendue de Mme Yannick Dntelly, invitée par le consul. Mme Dntelly allait nous

Article sur les cours à Val Cartier dans le Journal Adsum

Prix Hommage

Cette même année, le Prix Hommage des Ateliers d'éducation Populaire de Mercier me sera octroyé : « Pour son action bénévole, témoignage éloquent de sa conscience humaine et sociale et de sa participation à l'amélioration de la qualité de vie de la communauté québécoise ».

1998-1999 – Tempête de verglas et année de réflexion

Un malheur qui marquera les Montréalais en ce début d'année 1998 est la tempête de verglas l'une des plus grandes catastrophes naturelles de l'histoire du Canada (du 4 au 10 janvier 1998) – Comme un très grand nombre de résidents de cette ville et de la Province de Québec, je serai affectée. Vivant au 20^e étage d'un immeuble, sans électricité, les deux premiers jours, il fallait descendre et remonter à pied si on était obligé de sortir. Enfin le 3^e jour, l'administration de l'immeuble installera une génératrice afin de faire fonctionner les ascenseurs, mais nous n'avions toujours pas d'électricité dans nos appartements. Je resterai chez moi malgré les inconvénients. Nous, les résidents de Notre-Dame-de-Grâce seront parmi les derniers à recevoir de l'électricité à la fin du verglas.

Les Ateliers d'Éducation Populaire de Mercier
&
La Fédération des centres d'action bénévole du Québec

rendent hommage
à

Alexandra Philoctète

pour son action bénévole, témoignage éloquent
de sa conscience humaine et sociale
et de sa participation à l'amélioration
de la qualité de vie de la communauté québécoise

En foi de quoi, nous lui décernons le présent certificat
Fait à Montréal, ce lundi 14 avril 1997

Francine Beauhieu
Francine Beauhieu,
Présidente du Conseil des Bénévoles



Le Prix Hommage

Les années 1998-1999 seront en partie des années de réflexion. Comme à l'accoutumée je ressens une joie profonde à chaque fin d'année à l'arrivée de mon frère venant de Vancouver. Généralement, après avoir vu les autres membres de la famille, il venait passer une journée ou deux avec moi, afin de parler de tout ce qui nous tenait à cœur, exception faite de la politique, sujet qu'il abhorrait. Pour mon frère, à part l'astronomie, sa grande passion dans la vie était le sport. D'ailleurs, en quittant l'Alaska à sa retraite, ce n'est pas sans raison qu'il choisira d'aller vivre à Vancouver. Bien que petite, cette ville bénéficie d'une position géographique des plus intéressantes pour un adepte du sport.

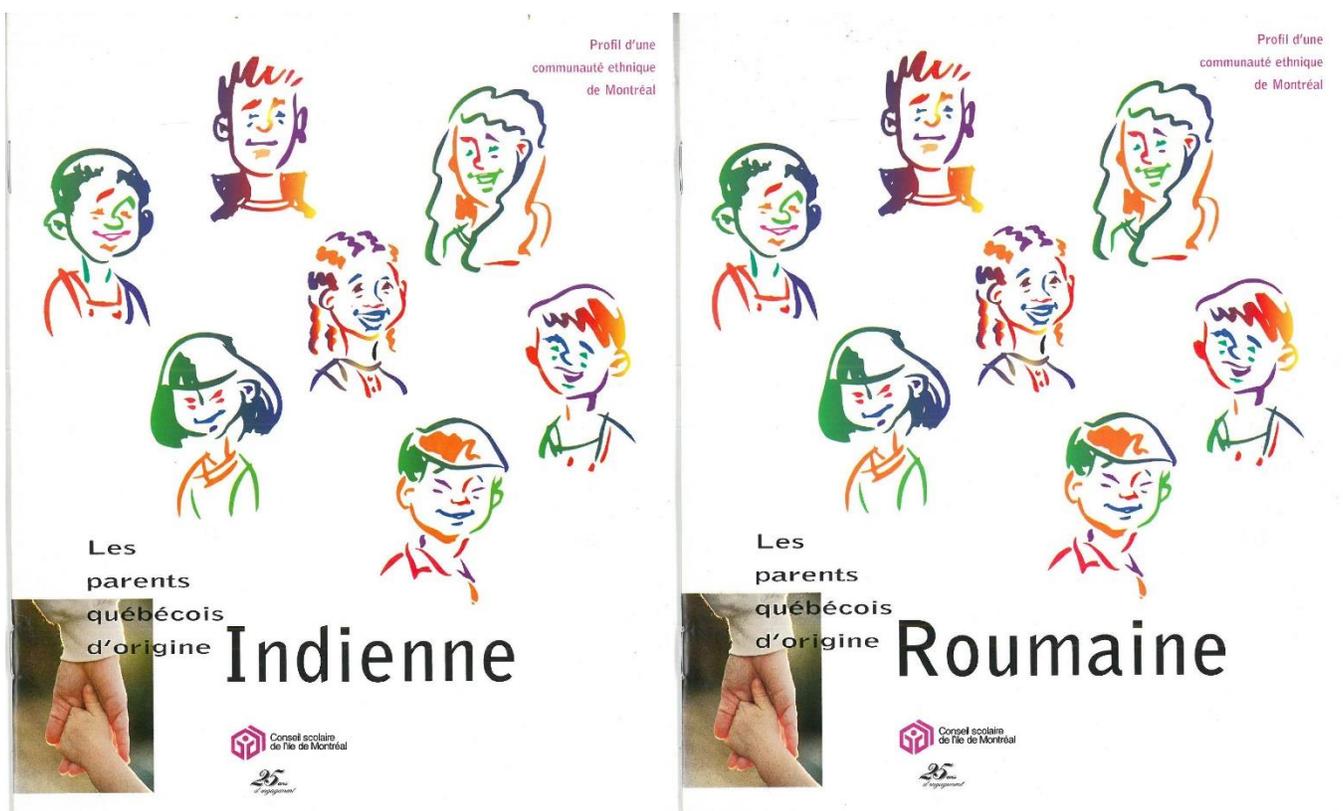
Avec les années, je deviendrai la confidente de ce grand frère, malgré nos désaccords sur le féminisme et les mouvements de groupe d'hommes. Sous ses dehors un peu macho, une grande sensibilité dormait chez cet homme, car à sa mort, je retrouverai des dizaines de pages d'un journal intime. J'en ai lu quelques-unes et j'avoue que, jusqu'à présent, je n'ai pas encore eu la force de lire les autres.

Pour en revenir à cette fin de siècle, les vacances de mon frère terminées, il repart pour Vancouver. À la

suite de nos derniers échanges, je me pose de sérieuses questions sur l'avenir. Celle qui me trotte le plus dans la tête, c'est ma vie de travailleuse autonome. J'ai voulu l'être, je ne le regrette pas, mais est-ce que je pourrai continuer de travailler à mon compte encore pendant plusieurs années ? Un inconvénient majeur se dresse, c'est que : 1) le temps ne recule pas, et semble avancer à une vitesse vertigineuse avec les années. 2) il y a de plus en plus de boîtes de relations publiques qui s'ouvrent et qui ferment et 3) autre désavantage c'est que sans avoir les connaissances requises, on peut actuellement, avec un bon logiciel, bâtir facilement un plan de logistique.

Autre idée qui m'interpelle, c'est de faire un *Yearbook* au sujet du groupe de féministes haïtiennes, Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal. J'ai lancé l'idée aux femmes, elles semblent intéressées mais peu disponibles pour se pencher là-dessus, faute de temps puisque toutes, encore sur le marché du travail. Il m'importe beaucoup de laisser un héritage à la prochaine génération.

Entre-temps, durant ces deux dernières années, je coordonnerai la loterie du Regroupement des organismes canado-haïtiens pour le développement (ROCAHD) et j'accomplirai des tâches ponctuelles pour l'organisme.



Les publications du Conseil scolaire de l'Île de Montréal sur les parents québécois d'origines indienne et roumaine

Durant cette même période, un représentant du Conseil scolaire de l'Île de Montréal me contactera pour un contrat de recherche et de publication sur les parents québécois d'origines indienne et roumaine. Après une série d'entrevues dans ces deux communautés, je pourrai rédiger deux plaquettes intitulées : *Les parents québécois d'origine indienne* et *Les parents québécois d'origine roumaine*. Ces deux livrets, destinés aux enfants du primaire seront publiés par le Conseil scolaire de l'île de Montréal en 1998.

Au mois de novembre 1998, l'Office National du Film du Canada m'engagera comme consultante pour la mise sur pied d'un programme de formation cinématographique destiné aux personnes issues des minorités visibles dans le cadre de la loi fédérale sur les diversités culturelles. Ce contrat, fort intéressant, me permettra d'assimiler les particularités du milieu du cinéma.



OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
NATIONAL FILM BOARD OF CANADA

Montréal, le 7 janvier 1999

À qui de droit,

Au mois de novembre 1998 nous avons contracté les services de Madame Alexandra Philoctète comme consultante pour la mise sur pied d'un programme de formation cinématographique, destiné aux personnes issues des minorités visibles dans le cadre de la loi fédérale sur les diversités culturelles. Le mandat que nous lui avons confié a été complété dans les délais et à notre entière satisfaction.

Nous avons apprécié la célérité avec laquelle Madame Philoctète a assimilé les particularités du milieu du cinéma et sa réflexion pertinente sur les enjeux des objectifs de ce programme. Nous vous recommandons sans réserve les services de Madame Philoctète.

N'hésitez pas à communiquer avec nous si vous le désirez.

Éric Michel
Producteur responsable du studio Société et sciences

En avril 1999, je serai nommée Secrétaire de l'équipe francophone, la plus nombreuse des sept équipes de Radio Centre-Ville. Poste de gestion que je devrai quitter après, car la charge devenait bien trop lourde, s'ajoutant à mon travail et la production, réalisation et animation de mes émissions.

Comme bon nombre d'optimistes, je me prépare à l'arrivée de l'An 2000 en souhaitant vivement qu'elle soit plus paisible que le XXe siècle !



Carte des lieux du chapitre 5

CHAPITRE 6

2000 à 2016 - des années de tragédies et d'amour

Adieu au XXe siècle qui a été le cadre de deux grandes guerres mondiales des plus féroces, sans compter celles d'envergure différente comme les guerres de Corée, du Vietnam, du Golfe et tous les autres conflits régionaux à travers la planète.

Avec l'arrivée de l'an 2000, bon nombre d'entre nous allons souhaiter des jours meilleurs et surtout la paix.

En ce 31 décembre 1999-2000, Je reviens d'un réveillon chez des amis. Je m'empresse de vérifier mon ordinateur, il fonctionne très bien. Alors, je me mets au lit avec l'idée de me régaler le lendemain en mangeant ma soupe du Nouvel an (appelée également soupe *Joumou*). La soupe du Nouvel an est à base de Giraumon (une sorte de courge antillaise), de morceaux de bœuf, de légumes et de vermicelle. Ce plat, d'après la légende, symbolise la révolte et la victoire des esclaves de Saint Domingue (Haïti) *lors de la Guerre contre les troupes napoléoniennes*. Selon la petite histoire, les esclaves avaient interdiction de manger de cette soupe qui était destinée aux coloniaux français. Alors, depuis, le 1er janvier 1804, jour de l'Indépendance d'Haïti, servir cette soupe au petit matin demeure une tradition pour les Haïtiens, ce repas étant symbole de liberté et de victoire !

À vrai dire, mes parents depuis leur arrivée à New-York, ne suivaient plus cette coutume. Je la reprendrai lors de mon séjour à Québec après avoir été chez des Haïtiens à l'occasion des célébrations du Nouvel An. Alors, chaque année, si je ne suis pas invitée à partager la soupe avec des amis, je me contente de faire un chaudron de soupe de Joumou à ma façon. J'exclus les pâtes en ajoutant des légumes, je remplace le bœuf par le poulet et j'ajoute un peu plus de cayenne en remplacement du piment bouc utilisé en Haïti. Suivre cette tradition me rappelle que le 1er janvier n'est pas simplement le premier Jour de l'an mais également l'anniversaire de l'Indépendance d'Haïti.

Une étape importante de cette année de la lutte des femmes est *La marche mondiale des femmes contre la pauvreté et la violence faite aux femmes*. La Fédération des Femmes du Québec (FFQ) en est l'instigatrice. Cette marche débutera le 8 mars, Journée internationale des femmes, et se terminera le 17 octobre, Journée internationale pour l'élimination de la pauvreté à partir d'un décret de l'ONU. Si je me rappelle bien, quelques membres du Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne de Montréal ainsi que quelques autres femmes des communautés culturelles y participaient. Par contre, pour des raisons de travail et autres, nous n'avions pas pu suivre le groupe jusqu'aux Nations-Unies.

En dehors des festivités du 31 décembre, l'an 2000 est plutôt calme pour moi. C'est surtout des contrats de courte durée que je décroche. Un des contrats intéressants sera signé avec le Réseau Québécois pour la santé des femmes. Mon travail : animer le colloque sur la ménopause les 26 et 27 octobre et

réaliser les activités de la Journée de réflexion sur le partenariat vers le début du mois de décembre.

En ce qui a trait à mon rôle au NPD, pour une deuxième fois (une fois à Québec, une fois à Montréal) je deviendrai vice-présidente du Parti. J'apprécierai travailler avec le président de l'époque, André Cardinal, à cause de sa probité et son dévouement au Parti. Participer aux réunions me stimule beaucoup. Il arrivait parfois que des élus viennent faire un tour à Montréal. Plus tard, lorsque Jack Layton deviendra chef du Parti, il viendra souvent visiter les troupes.

Une des cousines de ma mère, Ghislaine Rey Charlier, femme de gauche, brillante, intéressante et passionnée de lecture, habitait Montréal. J'aimais discuter d'affaires sociales avec elle. Il m'arrivait parfois, lors de nos échanges, de me choquer car elle était parfois péremptoire dans ses affirmations et il n'était pas facile d'asseoir son propre point de vue dans les discussions. Mais sa culture et son affection pour moi faisaient que les malentendus étaient de courte durée, car j'apprendrai énormément d'elle. Elle était aussi journaliste et auteure de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire d'Haïti et d'un roman Mémoires d'une affranchie.



La cousine de ma mère Ghislaine Rey Charlier, avec Fidel Castro



Ma sœur Dilia Philoctète et sa fille Ingrid Kaufmann

Une autre personne, en dehors de mon cercle d'amis, avec qui je discutais souvent était l'une de mes sœurs aînées, la seule vivant à Montréal. Suite à un accident vasculaire cérébral (AVC), elle avait perdu l'usage de ses membres du côté droit, mais avait appris à utiliser sa main gauche pour cuisiner, faire le ménage et écrire. J'admirais son courage. Bien que nous ne partagions pas les mêmes points de vue idéologiquement nous aimions échanger sur des sujets divers et nous nous respections mutuellement.

Elle était devenue membre du groupe Centre des femmes de Saint-Laurent et avait fini par se faire élire au Conseil d'administration de cet organisme malgré son handicap.

2001 – Catastrophe à New York

Je décroche un contrat d'un an au bureau du Registraire de l'Université Laval. Mon travail sera celui de chargée d'information et de promotion pour la région du Grand Montréal et des villes avoisinantes. J'aurai mon bureau à Montréal. Le milieu est plaisant. Nous sommes quatre professionnels qui occupent les postes suivants : Promotion et information ; Diplômés de l'Université Laval, Emploi de l'Université Laval et Don de l'Université Laval.

Le milieu est plutôt cordial. Le travail est des plus intéressants, car je dois établir de nouveaux contacts, c'est ainsi que je ferai le tour des consulats, des communautés culturelles et, à certains moments de l'année, visiter les cégeps.

Un matin de 2001, en me préparant pour aller au travail, une copine m'appelle pour me dire qu'elle n'a pas bien compris la nouvelle, mais que semble-t-il New York a été attaqué. Vu que je suis pressée de me rendre au boulot, je lui réponds : probablement, il s'agit d'un film. Je prends le métro, je ne vois rien de particulier sur le visage des gens, mais 30 minutes après mon arrivée au travail, voilà que mes collègues affolées me disent que, ce que j'ai entendu est bien vrai. On se rend à la salle de télé et on est tous là hébétés à regarder cette horreur en avant du petit écran. Je ne peux en croire mes yeux, je suis horrifiée et je quitte la salle. Non, je ne tiens pas à regarder, ces images épouvantables qu'on n'arrête pas de repasser. New York, New York, la ville de mon adolescence, ce n'est pas possible ! Je suis abasourdie. J'avais toujours craint qu'une tragédie comme celle-ci se produise mais entre la crainte et la réalité, la marge est grande. Je m'empresse d'appeler les quelques parents que j'ai à New York, je finis par les rejoindre et une de mes cousines me raconte qu'elle prenait son café dans un restaurant vis-à-vis des tours lorsqu'elle a vu l'avion frapper la première des deux tours. Après cet horrible matin, je fuirai la télévision pendant un certain temps et me contenterai d'écouter la radio.

Le temps passe et nous voilà déjà à Noël. Mon frère arrive de Vancouver et son état m'inquiète, il a perdu du poids, il semble troublé. Lui qui aimait discuter avec moi, voilà qu'il me parle plutôt de son testament. Je n'ose pas lui demander ce qui ne va pas, car il continue tous les matins à faire ses exercices de méditation et le soir à fréquenter un centre bouddhiste.

Quelque temps après son départ de Montréal, il m'appellera pour me dire qu'on a découvert qu'il a le « Lewis Body » (maladie dégénérative qui se caractérise par des dépôts anormaux d'une protéine appelée alpha-synucléine à l'intérieur des cellules du cerveau). Je suis dévastée. Comment un sportif comme mon frère, qui faisait attention à sa santé, pouvait avoir développé une telle maladie. Je ne savais pas quoi lui dire. Sa voix était ferme au téléphone, mais j'avais hâte de mettre fin à la conversation afin de m'abandonner à ma peine. Je voulais hurler... C'est ce que j'ai fait, j'ai fermé les fenêtres et j'ai pleuré et hurlé.

2002 – Renouvellement de contrat avec Laval

Mon contrat est renouvelé pour une deuxième année à l'Université Laval. Malgré cette bonne nouvelle, je sais que je dois me trouver un autre emploi, puisque ce travail n'est pas permanent. Il va donc falloir que je trouve un emploi permanent. J'adore le travail autonome, il m'offre une liberté qui m'est très chère, mais nécessité oblige.

Durant ces deux années de contrat avec l'Université Laval, je profiterai pour aller à l'opéra, voir des pièces de théâtre, assister à des concerts et voir des amis. Le but est surtout de me distraire. Dans mes moments de loisirs lorsque je ne sors pas, je me jette dans la lecture.

De temps à autre, j'appelle mon frère. Il est stoïque dans sa façon de faire face à sa maladie. Je constate qu'il remet en question bon nombre de ses anciennes façons de voir la vie et les femmes. Il garde des relations très étroites avec ma nièce et moi. Il viendra encore nous voir ce Noël de 2002. Je le verrai faire ses longues marches en plein hiver, malgré la fatigue qu'il ressentait due à sa maladie. J'essaie de suivre son exemple et de me montrer brave lorsque je suis avec lui, mais cela me demande beaucoup.

Il m'arrivait de nous regarder et de me dire que nous sommes culturellement des hybrides. Très jeunes nous avons connu la culture haïtienne et malgré nos nombreuses années à l'étranger, nous sommes encore habités en partie par celle-ci, puis plus tard, nous serons influencés par nos nombreuses années aux États-Unis. Aujourd'hui, nous avons pris un peu de la culture du Canada anglais et du Québec francophone.

Qui sommes-nous au juste ?

Qui sait, peut-être que ce sera ça, l'avenir. Celui ou celle qui associera diverses cultures à la sienne.

2003 – Participation au bulletin annuel du Point de Ralliement

Nous arrivons en janvier 2003. En tant que membre du Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal, je travaille avec les autres femmes du groupe afin de préparer le bulletin du 8 mars qui aura pour thème : *L'estime de soi et la santé sexuelle des femmes...* Parallèlement à ce travail nous sommes préoccupées par la possibilité d'une guerre imminente des États-Unis avec l'Irak. Je me rappelle que durant les années soixante-soixante-dix, époque de la Guerre du Vietnam, Phil Ochs, auteur, interprète et compositeur américain, chantait « **I Ain't Marching Anymore¹⁸** » (*Je ne marcherai plus*). Nous sommes en 2003 et tout porte à croire qu'il nous faudra encore user nos semelles. C'est dans ce contexte que Rose-Marie Gautier et moi écrivons dans le bulletin :

¹⁸ *I ain't Marching Anymore* – Phil Ochs

Finirons-nous un jour de marcher ?

Nous les Baby Boomers pensions qu'après avoir vu arriver sur nos écrans les sacs de plastique en provenance du Vietnam nous n'aurions plus à marcher. Et pourtant.

Nous avons vu la Grande Marche sur Washington menée par Martin Luther King

Nous avons marché contre la dictature des colonels en Grèce

Nous avons boycotté les produits en provenance d'Afrique du Sud, sous le régime de l'Apartheid

Nous avons lutté contre la dictature des Duvalier en Haïti, à Montréal, à New York et ailleurs

Nous avons marché pour « Du pain et des roses »

Nous avons participé à la Marche mondiale des femmes de l'an 2000 pour 2 000 raisons

Nous avons protesté contre les massacres au Rwanda

Nous avons dénoncé la dictature sous toutes ses formes et l'horreur du terrorisme

Nous avons aussi marché pour bien d'autres causes humanitaires

Nous pensions pouvoir enfin nous reposer les pieds ...

Voilà que des bruits de bottes se font encore entendre...

Ne plus marcher n'était rien qu'un rêve, qu'une illusion !

Par la suite, il y aura la marche contre la guerre en Irak.

« La plus grosse manifestation de l'histoire du Québec



*La marche contre la guerre en Irak
(Source : <http://bit.ly/2G2w94s>)*

Au moins 150 000 personnes ont défilé dans les rues de Montréal, samedi, pour protester contre une éventuelle guerre en Irak.

C'était la plus grosse manifestation de l'histoire du Québec. Bien emmitouflés pour affronter la température de -26 °C, quelque 150 000 personnes ont manifesté samedi dans le centre-ville de Montréal pour dire non à la guerre en Irak, soit six fois plus que lors du dernier appel à la mobilisation, le 18 janvier dernier. »

(Source : Clairandrée Cauchy, Le Devoir, 17 février 2003)

Me voilà encore en train de marcher pour une cause que je ne suis pas certaine qu'on gagnera. Des manifestations ont lieu partout dans le monde, mais au mois de mars, la guerre en Irak débutera malgré tout.

Un peu plus tard au cours de cette même année en décembre 2003, mon contrat prendra fin avec

l'Université Laval.

2004 – Engagement à Condition Féminine Canada

Elle sera fertile en événements de toutes sortes. Certains me touchant de loin et d'autres de plus près.

Le 25 janvier 2004, c'est avec enthousiasme que ceux qui s'intéressent à l'astronomie en général, verront des images au petit écran de l'atterrissage du robot spatial américain *Opportunity* se poser sur Mars. Personnellement, je suis émerveillée par un tel exploit, bien que n'étant pas une experte en la matière, mais tout ce qui touche l'univers m'intéresse et me fascine.

Puis, au mois de mars, au retour d'Haïti du journaliste, Frédéric Nicoloff, après la démission d'Aristide, la radio de Radio Canada m'offrira un contrat de quelques heures, afin de traduire du créole au français, des échanges entre Frédéric Nicoloff et des gens de certains milieux défavorisés de Port-au-Prince. Ce sera un plaisir de faire l'émission avec ce journaliste, que j'ai trouvé poli, dénué de toute prétention, un gentleman.

Un mois plus tard, je partirai quelques jours en **Floride** pour assister au mariage d'un neveu, fils de ma sœur aînée Gerda. Séjour très court, mais intense en rencontres. J'ai pu voir une bonne partie de ma famille et des amis très proches (Marie-José, Stacey et Jerry). N'étant pas une mordue de la plage, je résiste à l'invitation qui m'est faite de rester pour en profiter. Je n'aurai pas à le regretter...

De retour à Montréal, je trouve un message téléphonique du Secrétariat de Condition féminine Canada. Une réponse à ma demande d'emploi ?

Après une entrevue avec la directrice et un comité et ainsi que divers tests à passer, je suis engagée comme agente du Ministère de la Condition féminine du Canada.

Nous sommes sept employés au bureau de Montréal : une directrice, quatre agentes, une secrétaire et un teneur de livres. Condition féminine Canada emploie des femmes et des hommes, bien que les femmes soient majoritaires. À mon arrivée à CFC, le ministère comptait seize bureaux incluant le Siège social à Ottawa.

L'adaptation est difficile, car après avoir passé 17 ans à mon compte, cela demande un effort de se retrouver dans un milieu où la bureaucratie est de mise. Par contre, les conditions de travail sont intéressantes.

Après trois mois, j'arriverai à m'adapter et à comprendre la nature de mon poste. D'ailleurs, le fait de bien connaître les milieux féministes et communautaires de Montréal, facilite ma tâche. Néanmoins,

afin d'éviter tout conflit d'intérêt, je donnerai ma démission au Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal et ne participerai plus à des activités féministes d'aucun groupe à moins d'y être invitée dans le cadre de mon travail. Je prendrai la même décision en ce qui touche le NPD. Je garderai ma carte de membre, mais j'éviterai les réunions et autres.

Très vite, je développerai des liens de convivialité avec mes collègues de travail. Il va sans dire qu'elles sont pour l'égalité des sexes et ne transigent pas là-dessus, mais contrairement à la caricature que certains font des féministes, je n'ai rien trouvé de cela à CFC et je n'ai jamais senti la haine du sexe opposé chez elles.

Avant d'occuper cet emploi, souvent j'entendais dire que les fonctionnaires sont des partisans du moindre effort. Je n'ai rien trouvé non plus de cela à CFC. En fait, travailler dans un tel milieu demande une bonne santé physique et mentale, car l'agente représente la courroie de transmission entre le gouvernement et les groupes de femmes. Une partie de sa tâche consiste à donner les outils nécessaires aux groupes de femmes afin de les aider à bien monter un dossier de demande de subvention, mais ces organismes ont pour devoir également de respecter les règles établies par le gouvernement. Il faut donc faire preuve de doigté, de discernement et d'imagination, en plus de la réflexion nécessaire au développement des échanges avec les membres de ces groupes. L'effort est constant. Ce n'est pas une sinécure.

Ce nouvel emploi m'amènera à voyager souvent à **Ottawa** et à **Québec**. Une bonne partie du territoire que je desservirai sera dans les régions de Montréal, de Victoriaville et de Québec. Dans les deux capitales, je développerai des relations avec d'autres agentes de CFC avec lesquelles je garderai des liens fort solides.

Tout semblait aller pour le mieux pour moi lorsqu'en septembre 2004 Haïti fera encore la manchette des journaux (souvent pour de mauvaises nouvelles). Cette fois-ci, c'est l'ouragan Jeanne qui fera des ravages aux Gonaïves. Ce cyclone fera 700 morts et des dizaines de disparus dans la région. Comme bon nombre de gens de la société québécoise et de la communauté haïtienne, je contribuerai à l'aide envoyée aux sinistrés d'Haïti par l'intermédiaire d'organismes haïtiens et canadiens.

2005 - Deuil et événements heureux

Janvier 2005 sera pénible pour moi car je perds Marie-Lilia Delaquis, amie intime de la famille. En quatre mois, elle a été emportée par un cancer foudroyant. Le coup est dur. On ne s'habitue pas à voir partir brutalement des proches.

En février 2005, voilà presque un an que je suis à l'emploi du gouvernement Fédéral, la directrice de Condition Féminine Canada (CFC) de l'époque, Thérèse Lamartine, de concert avec Estelle Lagueux, directrice et Chef Cinérobotèque de l'Office National du Film du Canada (ONF), me demanderont ainsi

qu'à Geneviève Vouligny-Schnée d'organiser et de coordonner une activité pour le Mois de l'Histoire des Noirs. Un fait intéressant : c'est la première fois que les deux organismes soulignaient cet anniversaire.

Les deux organismes sont logés sur le même étage de l'immeuble gouvernemental. Les rapports sont cordiaux entre ces deux unités et une certaine affinité permet donc la tenue conjointe de l'activité.

Le Mois de l'Histoire des Noirs est né aux États-Unis en 1926 afin de marquer les réalisations des Noirs américains. Au Canada, son adoption en 1995 visait avant tout à rétablir une vérité historique escamotée : la présence sur le sol canadien d'esclaves africains, américains ou antillais, à l'époque de la colonie française d'abord, mais aussi après la conquête du pays par les Britanniques.

ÊTRE FEMME ET ÊTRE NOIRE AU QUÉBEC



1^{ère} rangée, de gauche à droite : Jan J. Dominique, Alexandra Philoctète, Aoua Bocar-Ly-Tall, Micheline Corbeil Laramée, Estelle Langueux, Geneviève Vouligny-Schnée
2^e rangée, de gauche à droite : Rose Marie Gautier, Martine Chartrand, Janine Renaud Murat, Thérèse Lamartine, Jean-François Blouin

*Condition féminine Canada en collaboration avec le cinéma ONF
15 février 2005*

Cahier souvenirs CFC et ONF soulignant le Mois de l'histoire des Noirs

Les participantes :

Invitée d'honneur : la Juge Juanita Westmoreland Traoré, Juge québécoise née en 1942 à Verdun. Juge à la Cour du Québec, Chambre criminelle et Chambre de la famille et première femme noire nommée à ce poste.
Aujourd'hui retraitée.

Conférencières :

Aoua Bocar-Ly-Tall, sociologue et chercheure associée à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa

Martine Chartrand, peintre, et coloriste sur verre et conceptrice de décors

Micheline Corbeil Laramée, juge à la Cour du Québec (chambre criminelle et pénale)

Jan J. Dominique, romancière

Janine Renaud Murat – mère de famille, modèle d'intégration au Québec et communicatrice

Animatrice de la soirée :

Rose-Marie Gautier – animatrice de l'émission *Pawol Fanm* à Radio Centre-Ville et membre fondatrice du Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne de Montréal

Artisans du projet : Alexandra Philoctète de Condition féminine Canada et Geneviève Vouligny-Schnée de l'Office National du Film du Canada. Trois autres personnes s'étaient jointes à l'organisation de la soirée : Jean-François Blouin, projectionniste de l'ONF, Suzanne Villeneuve, assistante, de l'ONF et Rochel Clairjeune, assistant de CFC.

La soirée a été un succès.

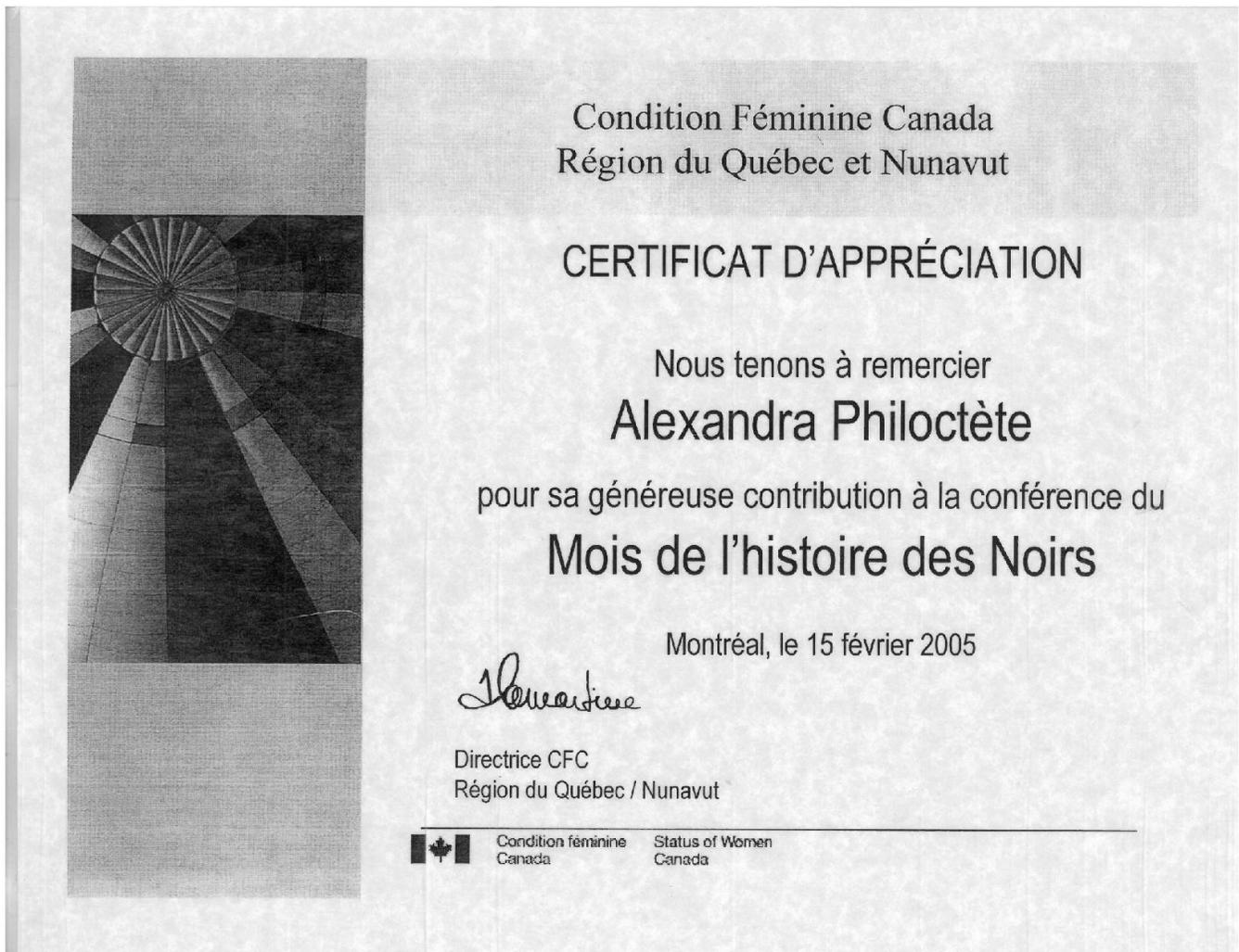
Au mois de septembre 2005, Michaëlle Jean est intronisée Gouverneure générale du Canada. Cette nouvelle réjouit bon nombre d'Haïtiens du Canada, d'Haïti et de l'étranger. On ne saurait nier son intelligence, son instruction et sa grande culture.

Je connais Michaëlle Jean. Elle n'est pas une amie intime, c'est plutôt une connaissance de longue date que j'ai rencontrée lorsqu'elle assistait aux célébrations du 8 mars du Point de Ralliement des Femmes d'origine d'origine haïtienne de Montréal, et, plus tard, lors de célébrations divers à Rideau Hall (résidence du GG du Canada).

Malgré ses nombreux détracteurs, je crois qu'elle a su tenir son rôle avec distinction et a fait honneur à son pays d'adoption.

Au mois d'octobre 2005, je serai nommée par le bureau de CFC, Québec-Nunavut, coordonnatrice

ministérielle du Conseil national des minorités visibles de la Fonction publique du Canada (CNMV Québec).



Certificat d'appréciation de Condition féminine Canada pour ma contribution à la conférence du Mois de l'histoire des Noirs

Peu après, le 18 novembre 2005, CFC Québec-Nunavut me demandera d'accompagner Mme Aoua Bocar-Ly-Tall à Rideau Hall puisqu'elle sera honorée du Prix de la Gouverneure Générale.

2006 – Période d'incertitude dans le cadre du travail

Je commence l'année du bon pied. Après quelques jours de vacances de fin d'année, je suis contente de retrouver mon lieu de travail et mes collègues.

Des rumeurs circulent voulant que la Nouvelle ministre de Condition Féminine risque d'apporter des changements majeurs au ministère. Je ne veux pas trop y penser, car de plus en plus, j'essaie de ne pas

m'inquiéter de situations sur lesquelles je n'ai pas de prise. Mais les nouvelles se font de plus en plus alarmantes et ma belle assurance commence à flancher. Je sais que mon poste est à risque, car je suis la dernière arrivée et il me reste encore un an et quelques mois avant d'obtenir la permanence. L'hiver et le printemps sont passés et aucune décision ne nous a encore été communiquée.

Afin de me changer les idées, le 8 juillet, je décide avec une amie, d'aller à un restaurant, regarder la finale de la Coupe du Monde de football qui se joue à Berlin. C'est la France qui s'oppose à l'Italie. Nous sommes pour l'équipe française, mais tout se gâte en raison du fameux coup de tête donné par Zidane au joueur italien Materazzi. L'Italie gagne.

Je continuerai à profiter des journées ensoleillées du mois d'août afin de ne pas trop penser à ma situation au travail.

Au mois de septembre de cette même année, une fusillade éclate au Collège Dawson et fera deux morts : une victime et le tueur qui se donnera la mort. Une vingtaine de personnes sont blessées. Une sensation de dégoût face à un tel crime m'envahit. Je repense à Polytechnique !

Puis en Novembre 2006, au bureau, c'est la bombe ! Ce que bien des employés appréhendaient arriva. Le gouvernement ferme 12 des 16 bureaux régionaux de CFC. À Montréal, nous avons beaucoup de chagrin en assistant impuissants au départ de nos collègues des autres bureaux. Seulement quatre bureaux régionaux resteront ouverts : Atlantique, Montréal, Ontario et Territoires du Nord-Ouest et Yukon.

Ceux de nos collègues qui ont leur permanence seront localisés ailleurs. Ces déplacements ne conviennent pas à tout le monde. Par contre, ceux qui n'ont pas leur permanence devront se mettre à la recherche d'un emploi. Ma situation reste précaire. De plus, j'apprends que lorsqu'on est en période de réorganisation, les jours travaillés ne comptent pas pour accumuler du temps, ce qui me ramène en arrière.

Quelques collègues profiteront de ces perturbations pour tirer leur révérence et prendre leur retraite. Parmi lesquelles l'agente senior de Québec. Son départ m'affectera, car elle m'avait beaucoup aidée lors de mes débuts à CFC. De plus, elle et son conjoint sont des personnes avec qui je prends plaisir à discuter, car les deux sont fort cultivés. D'ailleurs, une solide amitié naîtra entre le couple et moi.

Et puis, un soir, en rentrant du bureau, je reçois un appel de mon ex-mari : c'est pour me dire qu'il est en phase terminale d'un cancer et que c'est une question de semaines et même de jours avant la fin.

Je ne sais quoi lui dire, les mots me manquent. Je lui propose d'aller le voir, il est hospitalisé à Québec. Il ne tient pas à ce que je le voie. Par contre, il me demande de lui écrire. Alors, je répondrai oui à cette

demande et je le ferai tous les jours. La fin arrivera beaucoup plus vite que je le pensais.

Au mois de décembre 2006, il partira. Bien des souvenirs referont surface, mais j'essaie de garder les meilleurs car je refuse l'amertume, sentiment destructeur.

2007 – Élargissement du champ de mes activités

Au Québec, le nouveau gouvernement provincial comprend neuf hommes et neuf femmes, ce qui est une première. De plus, Mme Pauline Marois est élue Chef du Parti Québécois.

À CFC, les changements ont pris fin, peu à peu nous apprenons à nous habituer aux nouvelles normes qui régissent notre ministère. La directrice générale du Canada s'apprête à partir et la directrice régionale de Montréal pense prendre sa retraite dans peu de temps. Quant à moi, tout porte à croire que je garderai mon poste.

Le 11 septembre 2007, notre directrice me demande de venir la voir dans son bureau. Comme je suis distraite, je ne remarque pas qu'il n'y a personne dans les bureaux. Je me rends sur les lieux. Voilà que tous mes collègues sont là pour me féliciter, car on vient de recevoir une lettre du Siège social qui confirme ma permanence. Je pleure de joie et je me mets à danser. Mes collègues se réjouissent également et on trinque (une boisson non alcoolisée) à ma santé.

Notre directrice profite de l'occasion pour lire une lettre de félicitations que le Vice-Président du *Montreal Educational Club for Seniors* « *ENCOUNTERING THE CHALLENGES OF RETIREMENT* » lui a écrite au sujet d'une conférence que j'avais donnée en anglais sur le rôle de CFC dans la société.

C'est ça la vie. On a l'impression que tout s'écroule autour de nous, et dans bien des cas c'est pour mieux rebondir ! Pour l'heure, comme on dit dans le langage populaire, je *pète le feu*. J'ai le vent dans les voiles. À part la radio, j'ai commencé à faire une série d'entrevues avec des personnalités haïtiennes de Montréal dans la revue bilingue *PLURIEL MAGAZINE* publiée en Floride et en Haïti.

Je commencerai également à envoyer mes entrevues écrites à une revue haïtienne en France, *POUR HAÏTI*, qui les publiera. Et pour couronner le tout, copie d'une note est envoyée à plusieurs organismes, entre autres à mon bureau :

J'ai le plaisir de vous annoncer la nomination de Madame Alexandra Philoctète au Conseil d'administration de la société des Écrivains francophones d'Amérique, section de Montréal.

Madame Philoctète travaille au ministère de la Condition féminine en qualité d'agente de développement. Elle nous apporte sa vaste expérience en matière d'organisation d'événements dans le domaine de la promotion et comme animatrice et productrice à la radio.

*Gary Klang
Président*

2008 – Année de remous

Malgré son âge avancé, 94 ans, c'est avec tristesse que les caribéens apprendront la mort d'Aimé Césaire le 17 avril 2008. Personnellement, tout ce que j'ai lu de lui est sa biographie et *Cahier d'un retour au pays natal*. Pourtant, je sens que nous perdons un géant dont on ne verra pas l'égal de si tôt. Interrogé sur Europe 1 voilà ce que Dominique de Villepin dit de l'homme :

« On perd un grand homme. On perd une conscience, une conscience qui est celle de la négritude mais qui est aussi de tout homme qui souffre et on perd en même temps un très très grand poète de l'Universel. Je crois que tout Césaire est dans cette affirmation qui était la sienne : Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé en qui je ne sois assassiné et humilié. C'est la conscience que dans toute douleur, il y a un élément à comprendre, à partager et je crois que c'est vraiment l'homme de ce témoignage au cœur du 20ème siècle souffrant ».

Dans un registre plus joyeux, Barack Hussein Obama en novembre 2008 est le premier Noir à être élu président aux États-Unis.

Cela fait plusieurs semaines que je suis les élections américaines sur le petit écran. Comme bon nombre de minorités visibles et de progressistes Blancs, je souhaite la victoire d'Obama. Lorsque les derniers résultats seront connus, pour moi et quelques amis ce sera la folie furieuse : *Yes we can !*

Grande nouvelle également pour les femmes, c'est la rentrée de Simone Veil à l'Académie française. C'est plutôt honteux qu'un lieu de si haut savoir ne fasse pas plus de places aux femmes. Comme bon nombre des gens de ma génération disaient lorsqu'on participait à une manif : *CE N'EST QU'UN DÉBUT, CONTINUONS LE COMBAT !* Il faut continuer pour que les femmes prennent leur place.

Pour en revenir à mon travail, quelques semaines avant le départ de la directrice de Montréal pour la retraite, je l'accompagnerai à un projet dont je me suis occupée pour le YWCA de Québec. Le projet est intitulé *Femmes et politiques*. La rencontre se tiendra au **Parlement de Québec** et les ministres

québécois seront les invités d'honneur. Tout cela sera suivi d'une réception avec les ministres et les invités. Ce qui me surprend toujours agréablement c'est la simplicité des politiciens québécois et canadiens. Un tel comportement est vraiment à l'honneur du pays.

Après notre retour de Québec, ce sera le tour de notre directrice de prendre sa retraite, en partie pour des raisons familiales. Elle est encore jeune, active et sportive et écrit des romans et des pièces de théâtre, je suis certaine qu'une nouvelle vie active va commencer pour elle. À ma grande surprise, on me propose de la remplacer pour quelques mois, le temps qu'on engage quelqu'un d'autre. Vu que je l'avais remplacée antérieurement à plusieurs reprises, je savais que je pouvais assumer les responsabilités liées au poste sans trop de difficultés.

Quelque temps avant ou après, je ne me rappelle plus de la date exacte, j'irai rencontrer une délégation de hauts fonctionnaires russes afin de leur parler de Condition féminine Canada. Cette expérience a été des plus sympathiques et instructives de part et d'autre.

Malgré mes nombreuses occupations, lorsque je voyais des images de mon pays natal au petit écran, cela me désolait. Il est vrai que je faisais des dons annuels à des organismes haïtiens et Québécois, mais n'ayant pas d'enfant, je me disais que je pouvais m'occuper d'un enfant, payer pour sa scolarité et sa nourriture. C'est ainsi que depuis 2008, je parrainerai un enfant haïtien et également un jardin communautaire en Haïti.

2009 – Prix de Condition Féminine Canada

Cinq mois sont vite passés, voilà que le poste de directrice pour le bureau de Montréal est affiché. Plusieurs collègues et des membres de groupes de femmes m'encouragent à postuler, ce, pour plusieurs raisons :

- Je suis déjà en poste ;
- L'évaluation de mes collègues et de mes supérieurs est excellente;
- J'ai toujours respecté les normes de CFC ;
- J'ai une grande connaissance et une bonne pratique des groupes communautaires.

Tout cela est vrai. Je sais que j'ai géré le bureau avec un haut taux de d'approbation et que mes supérieurs aussi bien que le personnel ont été satisfaits. Mais, réflexion faite, je ne souhaite pas continuer. J'avais accepté de gérer le bureau parce que je voulais le faire de façon non traditionnelle, avec un comportement exempt de tout autoritarisme et d'arriver, à partir d'un effort collectif, à des résultats concrets. De plus, je voulais valoriser chacune dans sa tâche et éviter une certaine compétition, ce qui souvent peut devenir sources de conflits. Par ailleurs, il ne me restait que trois ans avant la retraite et mon intention n'était pas d'augmenter mes heures de travail Je

préfèrais donc m'abstenir et laisser la chance à une plus jeune. Ces réflexions faites, je m'étais promis que je donnerais toute l'aide possible à la personne qui prendrait le poste et je n'ai jamais failli à cette tâche.

Au cours de cette même année, un après-midi, le Siège Social nous convoquera tous pour une réunion-conférence. Les quatre bureaux de CFC étaient présents et à ma grande surprise, voilà ce que j'entends de ma nouvelle directrice, Jill Varley, du bureau de Montréal :

« Mesdames,

*Il me fait plaisir de vous annoncer que le **Prix de Condition féminine Canada** vient d'être décerné à notre collègue Alexandra Philoctète. Il va sans dire que ses collègues d'Ottawa, de l'Ouest, des Maritimes et du Bureau de Montréal se réjouissent de cette distinction. Nos sincères félicitations à Alexandra. »*

Prix de Condition féminine Canada

« Services insignes et esprit communautaire ». Notre première lauréate est...

Alexandra Philoctète, agente de programme et de développement au Bureau du Québec et du Nunavut de Condition féminine Canada.

Dans le cadre de ses tournées auprès des groupes de femmes, pour faire connaître les deux fonds du Programme de promotion de la femme, Alexandra s'est révélée une ambassadrice hors pair pour Condition féminine Canada.

Elle a encouragé plusieurs groupes de femmes à présenter une demande de financement, et elle les a guidés afin de s'assurer que leur demande répondait aux nouvelles exigences ministérielles.

Many women's organizations have expressed their appreciation for Alexandra's work over the years.

Alexandra a également été une ambassadrice de la fonction publique du Canada auprès d'auditoires fort variés, dont une délégation de hauts fonctionnaires russes et des groupes de jeunes noires d'un quartier défavorisé de Montréal.

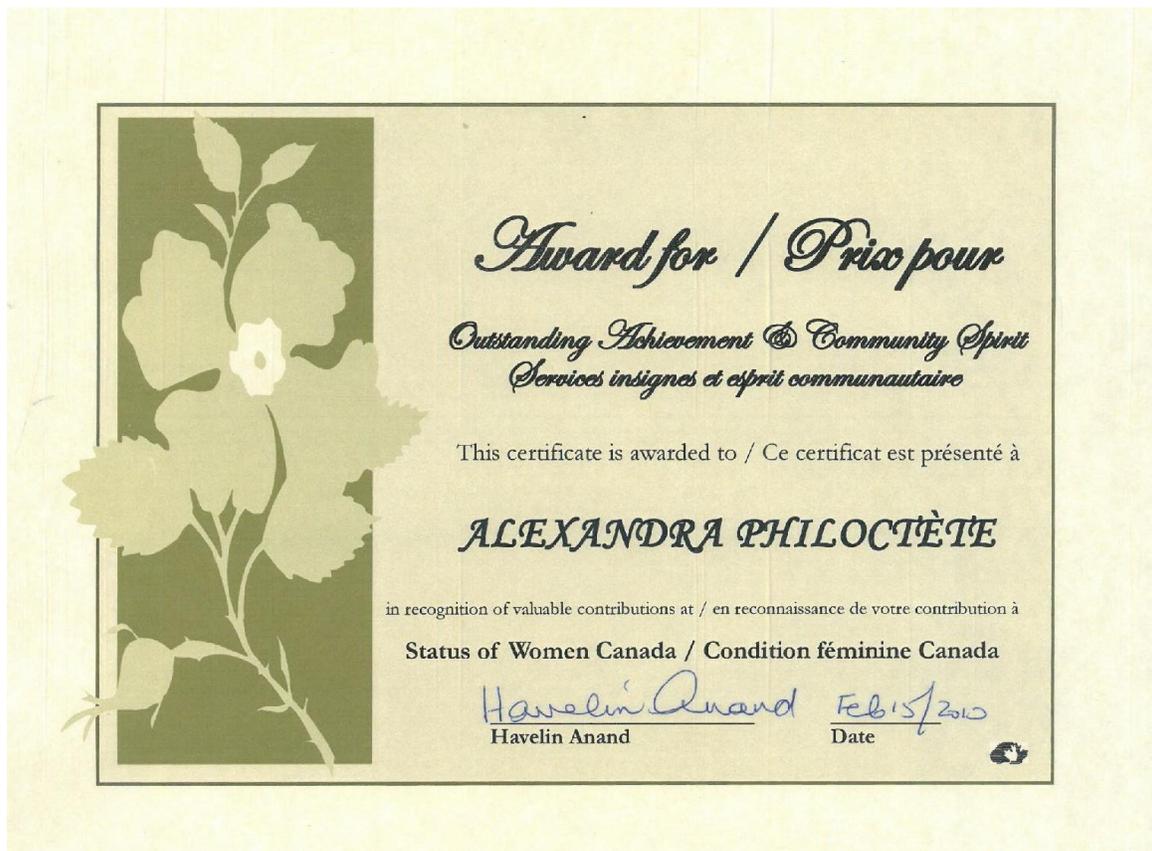
By now, you will have gathered that Alexandra likes to go beyond the call of duty. That led her to co-chair a special tribute to Black women organized by the National Film Board as part of Black

History Month.

Nous avons maintenant une bonne idée de l'esprit communautaire d'Alexandra. Mais ce prix récompense aussi les « services insignes » - *outstanding achievement* - et on peut dire qu'Alexandra s'est distinguée en assumant la direction par intérim du Bureau du Québec et du Nunavut. Elle a su créer une synergie au sein de l'équipe tout en favorisant la liberté d'action de ses collègues, ce qui a eu pour effet de rehausser leur autonomie et leur estime de soi.

Bravo, Alexandra !

Havelin Anand
Directrice générale



Prix Services insignes et esprit communautaire de Condition Féminine Canada



AMBASSADE D'HAÏTI AU CANADA

Ottawa, 21 décembre 2009

AHC/0312/2009

Mme Alexandra Philoctète
Agente de programme et de développement
Condition féminine Canada
1564, rue St-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K2

Madame Philoctète,

J'apprends avec plaisir que le Prix du Ministère de la Condition féminine du Canada pour le Québec et le Nunavut vous a été décerné.

Je m'en réjouis sincèrement sachant qu'une telle distinction vous est rendue en témoignage de vos hautes qualités morales et intellectuelles mais aussi en hommage à votre contribution active et significative à la promotion et l'épanouissement de la femme.

Au nom de la Mission haïtienne au Canada et en mon nom propre, je saisis cette occasion pour vous adresser mes plus vives félicitations et vous prier d'agréer, Madame Philoctète, l'expression de ma considération distinguée.

La Chargée d'affaires a.i.


Nathalie Gissel-Ménos



130, rue Albert, bureau 1500, Ottawa (Ontario) K1P 5G4
Tél. : 613-238-1628, Téléc. : 613-238-2986, E-mail: bohio@bellnet.ca

Lettre de félicitation de l'Ambassade d'Haïti au Canada

Le 4 décembre 2009

Madame Alexandra Philoctète
6630, rue Sherbrooke Ouest, app. 2003
Montréal (Québec) H4B 1N7

Madame Philoctète,

C'est avec fierté que nous avons appris que vous étiez lauréate du Prix du Ministère de la Condition féminine du Canada pour le Québec et le Nunavut. À cet égard, nous vous offrons nos plus sincères félicitations.

Nous nous permettons d'ajouter que nous nous réjouissons toujours de féliciter des personnes de votre calibre qui honorent leur profession et qui sont des modèles pour les étudiants de l'Université Laval.

En vous souhaitant nos plus sincères félicitations, nous vous prions d'agréer, Madame Philoctète, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Le président du conseil d'administration
de l'Association des diplômés de l'Université Laval,



François Bélangier

Le recteur de l'Université Laval,



Denis Brière

P.-S. Votre nomination sera publiée sur le site Internet de l'ADUL : www.adul.ulaval.ca

Ce Prix me fait excessivement plaisir. De plus, je sais que mes collègues ont contribué grandement à l'octroi de cette récompense.

Les groupes de femmes me félicitent. Étrangement, pour des raisons que j'ignore, je ne recevrai pas vraiment de compliments de ma communauté d'origine, à part les marques d'attention et de solidarité de quelques membres du Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal qui en souligneront l'importance.

Bien que n'étant plus membre de ce groupe, je continue à penser à mon idée de *Yearbook*, que je voudrais réaliser sur ces femmes. Mais cette fois-ci, ma réflexion a évolué. Dans un sens plus large, faire un livre sur et avec un grand nombre de femmes de la communauté me paraît plus intéressant qu'un simple *Yearbook* sur quelques personnes. Je communique avec la coordonnatrice du groupe, Mme Marlène Rateau, qui soumet mon idée au CA du groupe. Quelques jours plus tard, j'ai la réponse : il a été décidé à l'unanimité de faire une coproduction avec moi. Je sou mets un plan de logistique et le projet se met en route en vue de la réalisation d'un livre sur la contribution des femmes haïtiennes au Québec.

2010 – Tremblement de terre en Haïti

C'est une année effroyable pour plusieurs régions de la planète. On a nettement l'impression que la nature est en colère. Tout y passe : tremblement de terre en Haïti et ailleurs, vague de chaleur et feux de forêts en Russie. L'année a été déclarée Année internationale du rapprochement.

Le soir du 12 janvier, je rentre à la maison et au moment où je m'apprête à ouvrir la radio, voilà que ma sœur qui habite aussi Montréal m'appelle pour me dire qu'**il y a eu un tremblement de terre en Haïti**¹⁹. Est-ce qu'il y a des morts ? Elle ne sait pas, car cela vient d'être annoncé.

Le téléphone ne déroutait pas, tout le monde voudrait être rassuré, on est en état de choc. Je sais que certains amis étrangers par délicatesse n'osent pas me dire *Pauvre Haïti*. Personnellement, ma pensée va vers ceux qui sont pris dans les décombres. Est-ce que les secours arriveront à temps ? Je sais que le pays est impuissant à faire face à une telle catastrophe. Je sens une colère monter en moi. Une colère contre qui ? Je ne saurais le dire. Il est très difficile de contrer ce genre de catastrophe.

En revanche, est-ce qu'on n'aurait pas pu épargner des vies et des pertes matérielles s'il y avait eu des normes parasismiques *strictes pour les constructions* ?

D'un autre côté, objectivement, peut-on parler de normes à respecter lorsque la majorité de la population, totalement démunie, vit dans des taudis ou des huttes, sur la terre battue ? Finalement, je

¹⁹ *Ochan pou Ayiti* – Yannick Dutelly

me perds en conjecture. C'est toujours ce qui m'arrive lorsque je pense à la situation du pays.

Dans les jours qui suivent, autre fait qui va me mettre hors de moi, c'est le discours culpabilisant de certaines sectes religieuses qui n'hésiteront pas à dire à leurs adeptes que le tremblement de terre est une punition divine. Le télé-évangéliste Pat Robertson n'hésitera pas à déclarer sur sa chaîne de télé CBN (*Christian Broadcasting Network*) que les Haïtiens avaient fait un pacte avec le diable lors de la révolte des esclaves et de la Guerre d'indépendance (1791 à 1804) contre les colons français. Comment peut-on dire de telles sornettes ?

Du côté des scientifiques, on entend un autre son de cloche peu rassurant mais réaliste :

« Haïti repose sur la plaque des Caraïbes, qui est à la frontière de plusieurs plaques tectoniques. La plaque des Caraïbes se déplace vers l'Est, par rapport à la plaque d'Amérique du Nord. Mardi 12 janvier 2010, le mouvement entre ces deux plaques a été libéré d'un coup, créant un tremblement de terre de forte puissance. Dans cette région du monde, les tremblements de terre, les tsunamis et les éruptions volcaniques sont fréquents et dévastateurs. Il y aura donc encore d'autres tremblements de terre dans cette région du monde. C'est inévitable, mais quand ? Aujourd'hui, nul n'est capable de prévoir un séisme avec précision. » (Géo Source : Ado).

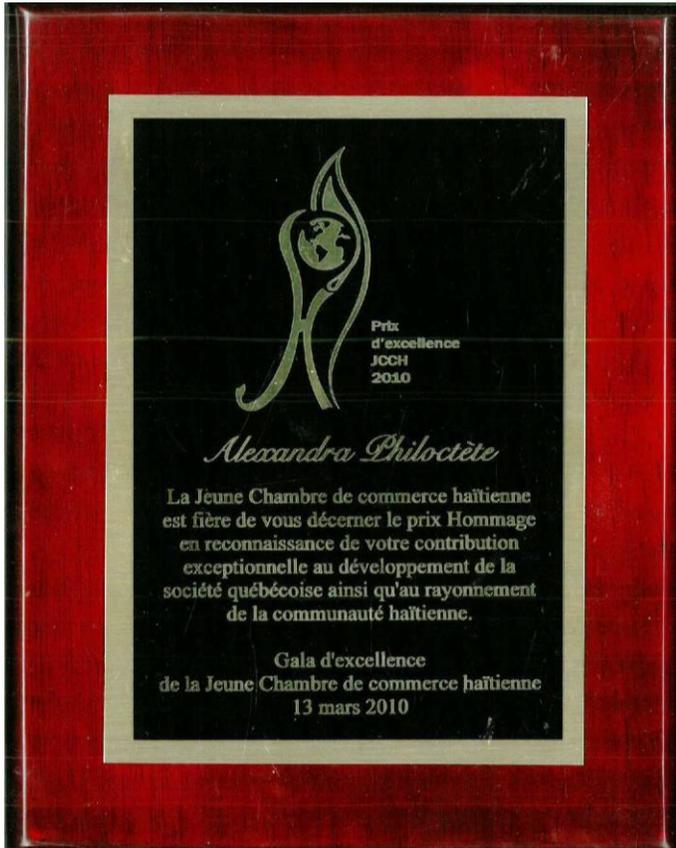
Faits qui me dérangent, ce sont les Pères Noël qui promettent monts et merveilles à Haïti. Promesses qui ne seront pas tenues. C'est un peu se moquer des pauvres.

Je finirai par me calmer et penser plutôt à faire des dons à des organismes étrangers et haïtiens qui jouissent d'une bonne réputation et qui ont fait leur preuve sur le terrain.

Le tremblement de terre fera 230 000 morts, sans compter tous ceux qui sont devenus orphelins et handicapés suite à des blessures et des dizaines de milliers de sans-abris.

Entre-temps, le projet de livre sur la contribution des femmes haïtiennes au Québec est mis sur la glace, car la priorité est donnée à la situation en Haïti. Il faut trouver des tentes, les moyens de les payer et de les envoyer... On se mobilise : argent, vêtements et denrées sont ramassés ; on établit des liens avec des gens sur place capables de donner de l'aide. Il faut passer par les organismes officiels et reconnus.

Mars 2010 – Prix Hommage de la Jeune Chambre de Commerce Haïtienne



Plaque du Prix d'excellence JCCH

Durant cette période, une marque de reconnaissance apportera un baume dans ma vie. Début février, je recevrai un communiqué m'invitant à participer le 10 mars 2010 au Gala d'excellence de la Jeune Chambre de commerce haïtienne (JCCH) où un Prix hommage sera décerné aux méritants pour contribution exceptionnelle au développement de la société québécoise ainsi qu'au rayonnement de la communauté haïtienne. Je suis l'une des personnes honorées. C'est avec joie que je reçois cet honneur, surtout venant de la relève qui me tient à cœur.

Le nombre de personnalités honorées nous rappelle que si les débuts ont été très difficiles pour la communauté haïtienne en général, elle a vite fait de se remettre sur ses pieds. Pleine d'initiatives, ses membres organisent toutes sortes d'activités sociales, d'ordre professionnel, ou autres, au bénéfice d'organismes

communautaires d'ici ou pour financer des projets (brunch, conférences, bals, colloques, émissions de radio, etc.), afin d'aider ceux qui vivent une situation difficile en Haïti.



Photos des lauréates du Prix d'excellence JCCH



Certificat de Reconnaissance pour 5 années de service avec Condition Féminine Canada

2011 - Un hiver et un printemps gravés dans ma mémoire

Étant tellement prise par tout ce qui se passe en Haïti, la mort de mon chanteur préféré, **Jean Ferrat**²⁰, au mois de mars 2010, passera pour moi au second plan. Ce n'est qu'un an plus tard en janvier 2011 que je lui rendrai hommage en faisant jouer ses chansons, fort souvent, à mon émission. L'écouter, c'est aussi l'occasion d'entendre certains poèmes d'Aragon, mon poète préféré.

En ce début d'année, ma joie de vivre est revenue, malgré un hiver particulièrement froid. Le travail terminé, je m'empresse de rentrer chez moi dans mon intimité en écoutant de la musique ou en lisant. J'adore ces soirées bien au chaud dans mon appartement en oubliant l'hiver jusqu'au lendemain où on se retrouve à l'arrêt d'autobus où le froid nous assaille et nous ramène à la dure réalité de l'instant.

²⁰ *La femme est l'avenir de l'homme* - Jean Ferrat (texte d'Aragon)

Dans le métro m'amenant au travail, mon frère me vient à l'esprit. La dernière fois que l'exécuteur testamentaire Jim McDowell m'avait donné des nouvelles de Claude, c'était pour me dire que même s'il est en train de perdre de plus en plus contact avec la réalité, il arrivait quand même parfois à jouer du piano. Je savais que la fin viendrait un jour, mais pour le moment c'était rassurant. Ce même soir, je trouve un message de Jim me demandant de venir à **Vancouver** le plus tôt possible, car la santé de mon frère déclinait à vue d'œil.



Ma visite à Vancouver en 2011

J'arrive là-bas, oui, je vois les ravages de la maladie : il traîne les pieds, les yeux ont peu d'expression, la voix est à peine audible. Il me reconnaît, l'espace d'une seconde, je vois de la joie passer dans le regard. Est-ce mon imagination ? Je n'en peux plus, je m'excuse auprès de mon frère, ma nièce et Jim, je vais dans un petit bosquet sur la propriété et je pleure toutes les larmes de mon corps. Là, je ne dirai plus « pourquoi ? ». Je suis révoltée, il n'y a plus rien à comprendre, la vie est simplement une aberration. Lentement je me relève, je vais les rejoindre. Je sais que cet état d'esprit ne durera pas. Je fais toujours rire mes amis quand je leurs dis : *être cafardeuse, cela me fout le cafard*. Je ne trouve rien de drôle à ruminer des pensées tristes.

Pensant faire plaisir à mon frère, on lui propose de l'amener souper en début de soirée. Il nous regarde comme perdu et nous répond : alors je souperai deux fois. J'ai l'impression qu'il délire, mais ce n'est pas tout à fait le cas. Jim m'explique que mon frère et une nouvelle patiente, une ancienne femme d'affaires, qui souffre de la même maladie que lui ne se quittent plus depuis l'arrivée de celle-ci à l'institution. Nous abandonnons l'idée du souper, mais nous lui promettons notre nièce et moi de venir regarder la télé avec lui en début de soirée.

À notre retour au centre, je vois une femme à qui on ne peut donner d'âge, assise à côté de mon frère. Ils se tiennent la main malgré le regard hagard des deux. Ils nous ignorent, nous n'existons pas, ils sont seuls au monde. Je me demande à quoi ils pensent. Le tableau est pathétique mais magnifique en même temps. Voilà que deux personnes qui ont pratiquement perdu tout contact avec la réalité arrivent à développer un sentiment d'amitié ou d'amour, je n'en sais rien. Je suis émue, mais je trouve malgré la déchéance physique des deux, que la vie leur donne un cadeau extraordinaire.

Décès de mon frère

Un mois plus tard, mon frère est décédé. Je suis dévastée. Mon amie Rose-Marie me tient compagnie jusque tard dans la nuit. Bien que l'institution où a vécu Claude soit tenue par des religieuses catholiques, elles savent qu'il est bouddhiste. Toutefois, il allait méditer souvent à la chapelle. Les funérailles sont simples, nous ne sommes que deux membres de la famille, ma nièce et moi, pour assister aux obsèques. La chapelle est remplie, tous ces amis y sont. La cérémonie est bouddhiste et le tout se termine sur une chanson de Piaf, « **Non, je ne regrette rien**²¹ ». Voici le texte que je lui ai dédié :



Rose-Marie

À la mémoire de mon frère, Claude Philoctète, décédé le 6 mars 2011

Nous avons ta nièce Christine Kaufmann, et moi, éparpillé tes cendres dans une clairière entre deux grands cèdres sur la montagne. Nous t'avons dit au revoir sur cette montagne verdoyante qui ne ressemble nullement à celles de la mère patrie.

Jeune à Jérémie, tu adorais te baigner à l'Anse d'Azur ou à l'embouchure. Jérémie, ta ville natale, qui a vu mourir bon nombre de tes amis et autres connaissances.

Adulte, tu as échangé les côtes de Jérémie pour les neiges de l'Alaska et plus tard pour les montagnes de la Colombie Britannique.

Étais-ce une façon pour toi de voyager vers l'avenir ?

Aujourd'hui, dans une forêt sur le Mont Cyprès (Cypress Mountain), face à la ville de Vancouver, Christine et moi t'avons rendu un dernier hommage. À toi le frère, toi l'oncle et enfin toi le complice qui laisse un grand vide dans notre vie.

Cependant, comme le veut la Légende tu ne seras pas seul ! Je te laisse dans cette forêt de la Colombie Britannique en compagnie de Merlin l'enchanteur et de la fée Viviane. Je ne les ai rencontrés que dans les livres de notre enfance, mais je suis persuadée que tu feras une belle balade avec eux en visitant les coins les plus secrets de cet endroit.

De mon côté, il me reste les amis, les connaissances qui m'ont beaucoup donné depuis ton départ.

Je les remercie tous et toutes, car sans leur soutien, il me serait très difficile de continuer ce court et long parcours sans ta présence.

Alexandra Philoctète

²¹ Non, je ne regrette rien – Edith Piaf

Quelques copains enverront des textes fort touchants. Eddy Cavé, un ami de la famille, auteur des deux tomes sur Jérémie « De mémoire de Jérémien – Ma vie, ma ville, mon village » écrira une lettre adressée collectivement à ceux qui avaient fréquenté le Lycée avec mon frère.



Pierre-Claude Philoctète

Personnellement, je suis étonnée de l'ampleur de cette grève. D'ailleurs, elle sera la plus longue dans l'histoire du Québec et du Canada. En regardant aller les grévistes, j'ai l'impression de voir défiler devant moi les grandes manifestations des années 60-70.

En parlant de la grève des universitaires, cela m'a reportée au moment où **les bureaux de Condition Féminine Canada** logeaient sur la rue Saint-Denis, tout près de la rue Maisonneuve, presque en face de l'UQAM. Lorsque j'ai commencé à travailler dans le quartier, mon plaisir c'était, durant mes pauses-café, d'aller griller une cigarette et de regarder la diversité des individus qui défilaient sur la rue : profs et personnel de l'UQAM, étudiants, individus excentriques, des artistes de diverses disciplines, fonctionnaires provinciaux, politiciens municipaux, piétons parfois bizarroïdes de toutes sortes, touristes de diverses parties du Canada et de l'étranger, et c'est sans oublier les sans-abri. Cela va m'amener à connaître de vue un bon nombre de passants incluant L.

Les premiers jours de mon arrivée dans le quartier, je remarquais qu'il y avait un sans-abri qui se tenait en face du bureau et lorsque je passais, me faisait un grand salut. Quand L n'était pas en face, il était

Récit oral de ma vie Montréal 2011

Un mois après la mort de mon frère, le département d'Histoire de l'Université Concordia me proposera de participer à un projet d'Histoires de vie des Montréalais déplacés de leur pays d'origine pour des raisons diverses. Cette entrevue sur ma vie sera menée par Grace Sanders et Giuliana Burgos-Portugal. L'entrevue, en français, durera 3 h 56 min. Un DVD de cet entretien sera produit par le Laboratoire de recherche d'histoire orale de l'Université Concordia.

2012 – Soutien à un sans-abri

Montréal et plusieurs villes du Québec sont en pleine effervescence car c'est la grève étudiante. Ce mouvement de protestation contre l'augmentation projetée des droits de scolarité universitaires pour la période de 2012-2017.

couché sur un amas de vêtements usagers dont la propreté laissait à désirer ou il dormait profondément après avoir respiré, injecté ou avalé certains produits qui l'amenaient dans un monde paradisiaque ou cauchemardesque pour une partie de la journée ou s'il était debout, il m'envoyait ses sempiternels saluts qu'il trouvait fort élégants.

Une fois, en prenant le temps de bien le regarder, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas voir la couleur de son visage, car il était vert de crasse et de saleté. Je n'avais jamais vu une telle teinte, il portait une barbe qui cachait une bonne partie du visage. Ce qui frappait c'était ses yeux bleus perçants et intelligents qui ressortaient de ce visage souillé. Certains jours, si je m'approchais de trop près, il dégageait une telle odeur, comme on dit si bien chez nous, qui pourrait « réveiller un mort ». J'avais pris l'habitude de lui donner une pièce de 1 dollar à chaque fois que je le voyais. Si par accident, je manquais de pièce de monnaie, il me disait tout bonnement « laisse faire, tu n'es pas obligée, j'apprécie ce que tu fais pour moi ».

À Noël, je lui laissais une enveloppe à la réception contenant son cadeau. En parlant de L à une collègue, elle me dit : comme toi, je m'en occupe également, car je l'écoute parfois et il aimerait vraiment sortir de la rue. Toutes deux, nous nous occuperons de lui. Ce qui était bien, certaines collègues qui n'étaient pas intéressées lui apportaient des souliers et autres effets nécessaires pour lui permettre de tenir le coup sur la rue et de ne pas succomber aux intempéries.

Je me rappelle un matin, il m'a vue qui entrait au bureau, il traverse à la course la rue malgré sa démarche claudicante pour m'apporter une pièce de monnaie qui datait du temps de l'expo. Il m'a dit, c'est un cadeau pour toi. J'étais touchée car malgré son état de pauvreté extrême, il me faisait un cadeau. L'hiver, lorsque la chaussée était glissante, il me criait de l'autre côté de la rue : « Es-tu capable de traverser ? Sinon je vais aller te chercher ». Ma collègue, pour lui faire plaisir, un midi où il était propre l'avait amené dîner au restaurant.

Toute cette histoire devait durer près de cinq ans. Un bon matin, on ne l'a plus revu. Après quelques mois, je le pensais mort. D'autres sans-abri de la rue Saint-Denis disaient qu'il avait disparu et qu'ils n'avaient plus de ses nouvelles. Dans ce milieu, d'après ce qu'on m'a expliqué la mort fait partie du quotidien et n'a rien de surprenant.

Un matin, je reçois un appel de la réception de l'immeuble où je travaille, on me dit qu'il y a un monsieur qui veut voir ma collègue D. et moi. D. étant absente, je vais le rencontrer seul. J'étais un peu perplexe, il sourit. Il y a quelque chose de familier dans ce regard, mais, mais ce n'est pas possible, c'est L. C'est vraiment une métamorphose. Je lui donne l'accolade.

D'après ce que j'ai compris, il a pu s'en sortir grâce à une aide apportée par un groupe qui travaille avec les sans-abri. Il était vraiment fier et il ne voulait plus retourner sur la rue. Il voulait seulement parler aux sans-abri. Je lui pose la question, est-ce que tu veux les aider à s'en sortir ? À ma grande surprise, il

me répond « NON, l'effort doit venir d'eux ».

Je l'inviterai à passer à mon émission pour me conter sa vie. Sa présence à Réalités diverses sera un succès. Depuis ma retraite, je ne l'ai plus revu. J'espère qu'il a bien poursuivi son chemin.

Au mois de février 2012, la revue africaine *Amina* me donnera une entrevue intitulée : Alexandra Philoctète : *Les femmes haïtiennes du Québec ne sont pas un bloc monolithique*.

Retraite et voyage

Le moment de la retraite semble arriver très vite, alors je concentre mes semaines de travail sur quatre jours. De plus, je décide de faire un voyage en France à l'automne, afin de visiter les Châteaux de la Loire ; rencontrer le comité éditorial de la revue POUR HAÏTI pour laquelle je publie les entrevues et de me laisser deux à trois jours de liberté pour flâner dans **Paris**.

L'automne²² est ma saison préférée. Il a une odeur particulière que le printemps n'a pas. La saison printanière partout a un même arôme, celui du renouveau. Tandis que l'automne, que ce soit à New York, à Montréal ou à Paris émet un effluve particulier. C'est ainsi que je me sens heureuse de me retrouver dans Paris.

Au début de mon séjour, j'irai visiter les Châteaux de la Loire. Comme tout touriste avisé ou ayant une formation en histoire, je suis frappée par cette architecture qui me ramène à la Guerre de 100 ans. Mais, en fait, ce qui m'intéresse le plus, c'est de prendre deux à trois jours de ce congé pour visiter **Le Louvre**, ce que je n'avais pu faire la fois précédente.

Passer deux jours à circuler au Louvre seule a été pour moi un moment enchanteur. Je pouvais prendre le temps qu'il fallait pour admirer une peinture ou une sculpture sans avoir cette sensation d'être limitée par le temps. Je me sentais emportée dans un monde irréel. Je n'arrêtais pas de me dire : « est-ce possible que des êtres humains aient pu créer de tels chefs-d'œuvre » ?

Par ailleurs, rencontrer une partie de l'équipe de la revue était fort agréable et aussi une curiosité pour moi. En discutant avec eux, j'ai constaté que nous, Haïtiens, n'étions vraiment pas un groupe homogène comme certains le pensent. Sans offenser ces messieurs, j'étais la seule femme lors de ces rencontres au **Café Luxembourg** et j'avais l'impression d'être une Québécoise qui discutait avec des Français. Eux comme moi, sans que nous nous en rendions compte, étions influencés par la mentalité et la culture des pays où nous avons immigrés.

Je garde de très beaux souvenirs de ce séjour en France, certains très rigolo. Je me rappelle un soir en

²² *Try to Remember (The Kind of September)* – The Sandpipers

sortant du Luxembourg, je m'étais perdue dans le métro et j'avais oublié l'adresse de mon hôtel. Je me suis retrouvée à **Montmartre** en pleine nuit. J'ai pu m'en tirer en entrant dans un Café internet, où le propriétaire, un Nord africain fort gentil, m'a expliqué comment me rendre à mon hôtel en taxi et m'a bien indiqué combien cela me coûterait de peur de me faire berné par le chauffeur.

2013 – L'amitié

Une première au Vatican, un Argentin, le cardinal Jorge Mario Bergoglio est élu pape sous le nom de François 1^{er}. Il apportera bien des idées nouvelles au Vatican. Très heureuse de voir un tel homme à la tête de l'Église catholique.

Un Québécois, d'origine haïtienne, Danny Laferrière, est élu à l'Académie française. Les Québécois en général ainsi que les Haïtiens sont fiers de cette nomination malgré le côté jugé désuet de cette institution par certaines personnes.

Je ne pourrais arriver pratiquement à la fin de ce récit sans dire ce que l'amour et l'amitié représentent dans ma vie.

Le mot « amour » est un beau mot en soi, mais qui souvent est galvaudé de nos jours. On le met à toutes les sauces, même à celles qui lui ressemblent le moins. On a qu'à penser à la pornographie, forme d'exploitation sexuelle ou aux aventures sans lendemain et autres dérives.

Je n'ai jamais fermé ma porte au sentiment amoureux, mais cela fait partie de mon jardin secret...

L'amitié, c'est tout autre chose. Jeune, en Haïti, je me rappelle, je ne recherchais pas la compagnie des autres. Étant la benjamine d'une famille de cinq, j'avais tendance à m'isoler pour lire les ouvrages de la comtesse de Ségur, écouter les histoires fabuleuses que me contait mon frère, faire du théâtre avec mes poupées ou faire monter mon cerf-volant. J'avais deux amies à l'école que j'affectionnais, mais j'allais très peu souvent chez elles et les invitais rarement chez moi.

Aux États-Unis, mes habitudes changeront à l'adolescence, je deviendrai plus sociable, mais ce besoin de solitude m'habitera toujours.

Mes années universitaires, l'expérience de la radio et les échanges dans le cadre de mon travail (travailleuse autonome et plus tard fonctionnaire) vont m'amener à connaître énormément de gens. Quelques-uns deviendront des intimes, d'autres de bons amis et certains resteront des relations sociales, sans plus. Il m'est arrivé au cours de ma vie d'être déçue par quelques personnes, mais avec le temps, j'ai réussi à tourner la page, je ne leur garde pas rancune. J'ai appris une chose de ma mère qui me disait : « Alex, lorsque quelqu'un te fait du tort, souhaite-lui le plus grand bonheur possible afin qu'il

t'oublie ». Je crois que ce n'est pas toujours facile, mais lorsqu'on y arrive, on se libère d'un poids.

Ce que je constate en prenant de l'âge, c'est que j'ai de moins en moins de gens qui me déçoivent et je comprends pourquoi. La réponse m'est venue d'une remarque de Charlie Chaplin :

*Le jour où je me suis aimé pour de vrai,
j'ai compris que ma tête pouvait me tromper et me décevoir.
Mais si je la mets au service de mon cœur,
elle devient une alliée très précieuse !*

Plus on s'estime, moins on se laisse affecter par les mesquineries des autres.

Ce que j'ai appris aussi avec le temps, c'est de me méfier des gens qui ont une très faible opinion d'eux-mêmes et qui n'arrivent pas à s'assumer. S'ils ne vont pas chercher de l'aide, ils risquent de devenir un problème pour leur entourage, voire pour la société. Autres personnes que je fuis, ce sont les racistes, car elles sont potentiellement dangereuses.

Quant aux connaissances, qu'elles soient de longue date ou récentes, je ne peux les mettre sur le même plan que mes amis, même si elles enrichissent ma vie également. Nous nous rencontrons à l'occasion, à des mariages ou des funérailles par exemple, en se promettant de se revoir, ce que l'on fait rarement tout en s'appréciant. Parfois, il m'arrive d'avoir avec eux des échanges téléphoniques ou par courriel. En revanche, **je considère l'amitié comme un bien précieux**²³. Mes amis ont toujours été présents dans les pires et les meilleurs moments de ma vie. Et je le leur rends bien, je crois. Pour tout dire, mes amis sont ma deuxième famille.

Jean-Baptiste Alphonse Karr, journaliste et romancier français, le résume bien : « Les amis, c'est une famille dont on a choisi les membres. »

2014-2015 – Expérience terrible et leçons tirées

2014 sera l'année la plus chaude jamais enregistrée depuis que les relevés de température standardisés existent. Je n'aime pas la forte chaleur, accompagnée d'humidité.

Dès ma retraite en 2013, je m'étais procuré un adorable petit chien, un Shih Tzu, que j'ai nommé Soleil et qui me suivait partout dans la maison. Par ailleurs, j'avais accepté de faire partie du conseil d'administration du Réseau des femmes immigrantes et racisées du Québec (fondée par Yasmina Chouakri, femme de conviction et d'action) et de la Fondation Magalie Joachim (groupe qui s'occupe notamment de parrainage pour la scolarisation d'enfants démunis dans le Sud d'Haïti) dont la

²³ *L'âme à la tendresse* – Pauline Julien



Le conseil d'administration du Réseau des femmes immigrantes et racisées au Québec

présidente du CA est Marie-Claude Vieux, battante dévouée pour les moins nantis ici et en Haïti.

Parfois, il m'arrivait de penser à la dernière rencontre que j'avais eue avec les collègues. C'était lors d'un 5 à 7 que la directrice de CFC, Jill Varley, avait organisé pour souligner mon départ et celle d'une consœur. J'étais touchée de voir que la directrice générale du Siège

social d'Ottawa ainsi que celle de l'Ontario (une amie) s'étaient déplacées pour venir à cette soirée. Les collègues, anciennes et nouvelles, y étaient ainsi que quelques amies. Je me sentais joyeuse et mélancolique à la fois. Il faut dire que je déteste les adieux.

Toujours est-il qu'une année plus tard après cette rencontre, en grimant sur un escabeau que j'avais mal installé, je fais une chute qui ne me semble pas très grave en soi. Je ressens une légère douleur au bras, mais je ne m'en fais pas outre mesure avec cela.

Le lendemain à ma grande surprise, en prenant ma douche, je vois une bosse multicolore sur le sein gauche, de la grosseur d'un pruneau. En la touchant je me rends compte qu'elle est dure comme une pierre. J'appelle une amie, je lui décris la bosse; elle me dit, de ne pas m'en faire et qu'un cancer ne se présente pas de cette façon. Elle ajoute : *je suggère que tu prennes un bain avec du sel et d'ici quelques jours tu n'y penses plus.* Après une semaine, ne voyant aucune amélioration, je me rends chez mon généraliste. Il me fait la même remarque que ma copine. Voulant en avoir le cœur net, il m'envoie quand même passer des tests à la clinique du sein de **l'Hôtel-Dieu**. Au bout de plusieurs rendez-vous, on m'appelle un lundi matin pour me demander de m'y présenter. Mon amie C qui m'avait accompagnée pour les rendez-vous précédents me propose d'y aller avec moi. Je lui en serai toujours reconnaissante.

Après quelques minutes, une femme médecin que je n'avais jamais rencontrée lors de mes précédentes visites vient dans la salle d'attente et me dit de passer à son bureau, elle demande à ma copine d'entrer avec moi. Je lui dis que je préfère y aller seule et je la suis. Elle s'absente cinq minutes. Je suis là avec une jeune étudiante en médecine. Je lui demande, s'il y a quelque chose qui ne va pas ? Un peu gênée, elle me dit, « le médecin va vous parler tantôt ». De retour, le médecin me regarde, je sens qu'elle se prépare à me dire quelque chose. Je n'attends pas, je lui dis : Docteur, est-ce que c'est sérieux ? Elle répond, oui. J'aurais souhaité qu'elle dise, non. Je dis : est-ce que c'est grave ? Elle répond dans l'affirmative. Est-ce que c'est ce que je pense ? Avec une certaine douceur dans la voix, elle dit, oui, vous avez un cancer du sein.

Je la regarde et j'ai l'impression qu'on vient de signer mon arrêt de mort. Impossible de décrire la sensation que je ressens. Je n'ai pas l'envie de me prendre en pitié. Tout ce que je trouve à me dire intérieurement : me voilà une statistique. La surprise est grande, puisque quelques mois plus tôt j'avais passé une mammographie qui ne révélait rien. Je sens que le médecin attend une réaction de ma part.

Tout ce qui me vient en tête, c'est de quitter la pièce et lui dire: je veux aller prendre de l'air et aussi informer la personne qui m'accompagne de ce qui m'arrive. Bien que la situation ne se prêtait pas à cela, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire lorsqu'elle m'a regardée, avec un brin d'ironie en me disant :

Pourquoi voulez-vous aller prendre de l'air ? Il pleut dehors. Oui en effet, la pluie tombait sous forme de crachin, une journée maussade. Sur ce, elle ajoute : je vous connais les fumeurs, vous voulez aller griller une cigarette ? Combien de cigarettes il vous reste dans votre sac à main ? Un peu penaude, je réponds 4. Elle me dit, je vous donne 15 minutes pour revenir ici. Vous fumez une cigarette et vous faites une croix sur le reste à partir d'aujourd'hui. Je passe dans la salle d'attente, ma copine me regarde et en voyant mon visage, elle a vite deviné que les nouvelles étaient mauvaises. Nous sortons de l'immeuble et nous allons non loin d'un porche de l'hôpital.

Je sais qu'elle veut me dire quelque chose, mais rien ne sort. Moi non plus, je ne trouve rien à dire. Alors, on remonte.

Là, le grand mot est lâché et je sens qu'il y a un genre de malaise qui a disparu entre le médecin et moi. Elle me pose plusieurs questions.

- Vivez-vous seule ? Je dis Oui.
- Avez-vous des enfants ? Non.
- Un réseau d'amis ? J'acquiesce.

Elle me fait cette recommandation : « avertissez-les, car les prochains mois vont être difficiles, vous allez avoir besoin d'amis ». Dans ma malchance, je trouve que j'ai de la chance de tomber sur une personne si attentive aux besoins d'une patiente.

Finalement, elle me demande : avez-vous un chirurgien ? La réponse est Non. Elle me propose de me trouver quelqu'un. S'il accepte, il communiquera avec vous.

Nous quittons l'hôpital. Mon amie m'invite à déjeuner chez elle, elle habite à peine à dix minutes de chez moi. Je ne me rappelle pas comment on a traversé la ville, qu'est-ce que j'ai dit durant le trajet ou même comment je suis arrivée chez elle. Je ne me rappelle pas ce que j'ai mangé. Je crois avoir pris deux verres de vin rouge. Je lui demande de contacter deux amies qui attendaient les résultats. Puis, vers 16 heures, on va chez moi. Il y a deux copines qui sont à la porte et qui nous attendent. L'une

d'elles a même apporté le souper. Vers 19 heures, il y a plusieurs personnes chez moi. Je les laisse parler. Je suis contente de les entendre, j'ai l'impression d'être encore vivante. Je me mets à l'ordinateur et j'envoie un courriel collectif à tous mes amis et connaissances, j'annonce la nouvelle. Une de mes amis de Québec appelle sur le champ pour m'informer de son arrivée le lendemain et mon copain Noël qui travaille dans une autre ville me fait un mot pour me dire que mon amie pourra repartir le samedi suivant et qu'il prendra la relève pour la fin de semaine. Mais d'autres amis m'appellent pour me dire que je peux compter sur eux.

Pendant tous ces échanges, je suis dans les vapes. Au départ des gens, je décide de parler seule à seule avec cet intrus qui s'est permis de pénétrer mon corps. Je passe une bonne heure à visualiser que je l'envoie loin de moi. Malgré tout, il y a une petite voix en moi qui m'agace mais que je ne peux pas m'empêcher d'entendre, et qui me dit : c'est la fin, tu vas t'en aller. Finalement, le sommeil l'emporte, c'est lui le vainqueur.

Le lendemain, je m'empresse d'appeler mes ex-collègues de Montréal et deux collègues d'Ottawa, Yanick et Mila. Cette dernière vient de passer des tests pour la thyroïde et attend des résultats. Elles sont abasourdies par la nouvelle. Malheureusement, deux jours plus tard, Mila m'apprendra qu'on a détecté un cancer chez elle également et qu'elle sera à Montréal le jeudi suivant pour voir son oncologue. Je lui propose de venir chez moi après la rencontre. Cette nouvelle du cancer de Mila me désole. Je suis déboussolée. J'ai l'impression que cette sale maladie est en train de devenir une épidémie.



Marc, ma filleule Béatrice et Sylvie

plutôt des bons moments que nous avons passés à l'université. Le soir, c'est pénible, mes vieux démons reviennent : c'était la bataille entre mes visualisations positives et cette petite voix qui revenait sans cesse pour tout défaire. Je finirai par me débarrasser de lui.

Sylvie part de Québec pour passer trois jours avec moi en attendant que mon ami arrive. Lorsqu'elle franchit la porte, je suis encore débobinée. Pour la xième fois, je lui raconte le cours des choses. J'appelle mon cousin qui est médecin de tant à autre afin de me faire rassurer. Sylvie et moi n'avions pas envie de cuisiner, elle m'amène au restaurant. Les deux jours suivants, elle va m'inciter à aller marcher afin de ne pas trop penser à mon état de santé. Finalement, ces promenades avec Sylvie et mon petit chien ont raison de moi. Le jour, je ne pense plus au cancer et on discute

Le jeudi matin, Sylvie reprendra la route pour la Vieille Capitale. Son regard est triste. Je sais qu'elle est

ébranlée de me voir malade, mais elle est forte, elle tiendra le coup. Elle reviendra quelque temps après l'opération avec Béatrice, sa fille qui est ma filleule. Elle et son conjoint Marc, prendront le temps de me préparer une caisse remplie de nourriture afin que je ne sois pas dans l'obligation de cuisiner.

En fait, durant cette période, les amis n'arrêteront pas de m'apporter à manger. C'est ainsi qu'un matin de janvier B et M de Candiac qui devaient partir trois mois à Cuba me prépareront une bonne quantité de nourriture avant leur départ pour cette île des Caraïbes. Plus tard à Pâques, des amis vivant à Ottawa quitteront la Capitale à 6 heures du matin pour m'apporter toutes sortes d'aliments, en vue de me remonter. De plus, une voisine se faisait un devoir de me préparer de la soupe à toutes les semaines. Je reste reconnaissante à toutes ces personnes, d'autant plus qu'elles étaient toutes des cordons bleus.

Mila arrive d'Ottawa en fin d'après-midi. Finalement, nous sommes là, l'une devant l'autre, essayant de sourire malgré la gravité de notre situation. Elle ressent ma douleur tout comme je ressens la sienne. Quelle coïncidence ! Se faire annoncer nos cancers à deux jours d'intervalle. Nos pensées semblaient se mêler et ne trouvant pas nos mots, on éclate de rire. Tout cela est trop bête. Vraiment illogique.

Mila, comme moi, est d'origine étrangère. Elle est née en France, de parents algériens. Nous nous sommes connues lorsqu'elle est arrivée à Condition Féminine Canada en 2008 et avons sympathisé dès notre première rencontre. Mila est également écrivaine et artiste peintre. Malgré l'atmosphère chaleureuse de mon appartement, nous ressentions un sentiment d'étouffement. Je propose à Mila d'aller faire une promenade dans le quartier et ensuite de souper au restaurant. Nous nous arrêtons entre-temps chez un couple ami (Haïtienne et Français) qui vit au 17^e étage de mon immeuble.

La rencontre avec eux est sympathique et rassure un peu Mila car ce couple connaissait très bien le chirurgien qui allait l'opérer. Nous discutons de toutes sortes de choses et malgré le bon verre de vin, il était difficile à toutes les deux d'oublier ce qui nous arrivait. Ces derniers proposèrent de nous offrir le repas. Nous acceptons leur invitation avec plaisir et décidons de nous rendre à pied au restaurant. Mes amis nous rejoindront en voiture. Mila et moi tentons de nous apaiser mutuellement. Quelle coïncidence ! Cela me rassure que mes amis connaissent la réputation du docteur de Mila. Oui, tout devrait bien aller, nous ne sommes pas les seules femmes qui passons à travers le cancer, mais la méconnaissance de notre situation pesait lourd sous nos pas.

L'atmosphère dans ce restaurant italien est des plus cordiales, la conversation avec nos hôtes est fort agréable, c'était bon de parler d'autre chose que de cette sale maladie. La bonne nourriture et le vin nous feront oublier temporairement l'épée de Damoclès qui nous pendait sur la tête.

Le lendemain, nous serons dans un état mental plus serein. Mon petit chien Soleil et moi, accompagnerons mon amie à l'autobus. Je sais que je la reverrai très bientôt car elle sera opérée à Montréal.



Mon ami N et moi

Ce même jour, mon ami N arrive. Il est d'humeur égale. Ce n'est pas le genre d'homme qui va me dire : *Ma grande qu'est-ce qui t'arrive?* Rien de cela. Il a l'air content de me voir, mais ne me parle pas du tout de ma santé. Il décide plutôt de voir à ce que la maison soit en ordre et d'être attentif à tous mes besoins. Sa formation en médecine est un plus dans sa manière de prendre soin de moi.

Le lundi matin, il repart, je me retrouve seule. J'attends l'appel du chirurgien. La journée se passe calmement. Je profite pour appeler une dame qui avait eu un cancer du sein. Elle me parle longuement et m'explique les différentes étapes à franchir et me donne un peu d'espoir sur les diverses méthodes qu'on utilise à présent pour enrayer le cancer du sein.

Le mardi matin, c'est le bureau du chirurgien qui appelle et on me donne rendez-vous à l'Hôtel-Dieu pour le jeudi matin. À ma grande surprise, le Dr Rami Younan est relativement jeune. Il est poli et très professionnel. Il prend le temps de m'expliquer où est logé le cancer en faisant un dessin avec de l'encre rouge sur le sein. Il me montre comment il va ôter la tumeur sans enlever le sein. Il ne me cache pas que le cancer est agressif. Je lui demande la date de l'opération. Il me dit « Pas avant deux ou trois mois ». Ma réplique : *vous me dites que j'ai un cancer agressif, mais si j'attends trois mois, cela va empirer.* Il me dit : *je vais voir si j'ai une annulation, si c'est le cas vous serez opérée bientôt. En attendant, vous allez passer dès aujourd'hui tous les tests qu'il faut avant l'intervention.*

Je quitte son bureau, rassurée, car l'homme sait ce qu'il fait et communique sa confiance en lui à la patiente que je suis. Je ne constate aucune prétention ou paternalisme chez lui. Il sait que j'ai fumé dans ma vie et ne commence pas à me faire cette avalanche de reproches que certains de ses confrères et consœurs ont tendance à faire aux fumeurs.

Cinq minutes après avoir quitté son bureau, une infirmière m'annonce que je serai opérée le jeudi suivant. Ma joie est immense. Le soir même j'apprends que Mila sera opérée un jour après moi à l'Hôpital Général de Montréal. Décidément, nos destins se croisent à un jour d'intervalle.

La veille de l'opération, une collègue m'amène à l'Hôpital et une autre nous rejoint. Elles resteront avec moi jusqu'à 22 heures. Le lendemain, très tôt le matin, on vient me chercher pour m'amener à la salle d'opération. Je ne suis pas anxieuse, car j'ai hâte d'être opérée.

Me voilà sur une sorte de brancard et j'attends comme bien d'autres pour passer à la salle d'opération. Mon chirurgien vient me voir pour me dire que tout ira bien. C'est bon de l'entendre. Aussi bizarre que cela puisse paraître, j'aime les salles d'opération : lorsque j'y pénètre j'ai l'impression d'entrer dans une



Ma nièce Christine Kaufmann

capsule spatiale. Je ne suis pas sans savoir qu'une intervention chirurgicale comporte des risques, mais je suis fascinée par le génie de l'humain. En fait, en lisant là-dessus, j'ai appris que la chirurgie existait depuis l'Antiquité. Des peuples tels les Égyptiens, les Indiens, les Chinois et les Grecs pratiquaient déjà des interventions. Avec la possibilité de pouvoir tout voir et tout lire aujourd'hui, je n'ai pas hésité à aller sur *Youtube* pour voir comment se passait une intervention lors d'un cancer du sein. Inutile de dire que j'ai eu quelques petits frissons dans le dos, mais il était essentiel pour moi de comprendre contre quoi je me battais et de saisir certaines choses lorsqu'un représentant des sciences de la santé me parlait.

Bref, l'opération a réussi, on a enlevé la tumeur. C'est fait, je me repose dans ma chambre d'hôpital. Ma nièce Christine et une amie sont là. Le jour suivant, je me lève en forme et je quitte l'hôpital. Je suis de retour chez moi n'ayant plus cette bosse, je me sens débarrassée d'un grand poids. Je suis contente d'être en vie. De plus, je n'ai pas de douleur.

Le lendemain, je vais voir Mila à l'hôpital. Elle a été opérée la veille, une journée après moi. Son visage est radieux. Un de ses copains est aussi présent. Nous avons pratiquement oublié que hier encore nous étions dans une salle d'opération. Je quitte Mila sur une note plutôt optimiste, car je n'ai nul doute qu'elle va s'en sortir.

Un mois plus tard je revois le chirurgien. Il me dit à mon entrée : *Mme Philoctète vous n'avez plus le cancer*. Je suis en état de choc, je ne sais plus quoi dire. Effectivement, d'après ce que j'ai compris, bien que le cancer ait été agressif, il ne s'était pas propagé. Ma collègue et moi nous sortons de l'Hôtel-Dieu d'excellente humeur.



Mila au Mont-Cascade dans les Adirondacks après sa maladie

Montréal, le 23 septembre 2014

Madame Françoise Rollin
Commissaire aux plaintes
Hôpital Hôtel-Dieu
3840, Saint-Urbain
Pavillon de Bullion, Porte 6-106
Montréal (Que)
H2W 1T8

Madame Katia Hébert
Infirmière chef
Hôpital Notre-Dame
1560, rue Sherbrooke Est
Pavillon Deschamps, 4e étage, G-4125
Montréal, (Que)
H2L 4M1

Madame la Commissaire aux plaintes, Madame l'Infirmière chef,

On entend souvent parler des aspects négatifs de son passage à l'hôpital. Par contre, il est souvent rare d'entendre le contraire.

Il me paraît important de vous faire part de mon passage, du 17 juin 2014 à aujourd'hui, à la Clinique des maladies du sein de l'Hôtel-Dieu. Je dois vous dire que l'expérience que j'ai vécue en général avec les membres de la clinique a été positivement inoubliable. Contrairement à ce que j'appréhendais, tout a été fait dans les règles et de façon très humaine.

D'abord, je tiens à souligner l'approche consciencieuse du Dr. Mariam Yassa lorsqu'elle m'a annoncé avec beaucoup de délicatesse et de tact que j'étais atteinte d'un cancer du sein. Sans oublier, la gentillesse des deux infirmières de l'équipe, mesdames Lise Sarrasin et Jany Bernier, plus particulièrement cette dernière puisque c'est surtout avec elle que j'étais en communication. Je garde un bon souvenir de sa patience, sa promptitude à répondre à mes questions et son empathie.

Que dire du chirurgien, le Dr. Rami Younan?

Il a démontré sa compétence dans son domaine et a fait un travail d'artiste, car je n'ai pas perdu mon sein et je ne ressens aucune douleur jusqu'à ce jour.

Par ailleurs, j'apprécie tout particulièrement la célérité avec laquelle j'ai été opérée et la prise en charge de la Clinique quant à la planification de mes traitements préopératoires et postopératoires.

Je vous adresse ce mot, mesdames, pour remercier les membres de cette équipe qui ont professionnellement tout mis en œuvre pour que mon passage à ce département se déroule dans les meilleures conditions possibles.

Avec toute ma reconnaissance, je vous prie d'agréer l'expression de mes salutations distinguées.

Alexandra Philoctète
Réalisateur et animatrice de l'émission RÉALITÉS DIVERSES
Radio Centre-Ville, Montréal

c.c. Dr. Mariam Yassa
Lise Sarrasin, infirmière
Jany Bernier, infirmière
Dr. Rami Younan, chirurgien

Peu de temps après, j'apprends que je dois suivre un traitement de chimio et de radio. Je suis totalement abattue par cette nouvelle. D'autant plus, que, d'après tout ce que j'ai lu, un traitement de chimio n'est pas une partie de plaisir.

Le chirurgien trouve qu'il est important de suivre cette thérapie.

Entre-temps, avant de commencer les traitements, une fois par semaine, un couple d'amis vient me chercher tous les mardis soir pour m'amener à des méditations bouddhistes. De mon côté, j'ai développé des rituels du matin afin de m'aider à faire face au quotidien, car la perspective de la chimio m'angoisse. Dès mon lever, je vais à ma fenêtre méditer, puis faire une courte prière, tout en regardant l'horizon et en remerciant la vie pour ses bienfaits. Ensuite, j'ouvre l'ordinateur pour écouter les chants de guérison bouddhistes, puis mon petit Soleil et moi nous prenons la route du parc. Là je prends le temps de m'arrêter de temps à autre pour regarder les arbres, les nuages, etc. J'apprends à apprécier tout ce que je risquais de ne plus revoir.

Quelque temps après, malgré mes réticences, j'accepte de suivre les traitements de chimio. Cette fidèle amie, qui a été à mes côtés dès le début, m'accompagne à mon premier traitement et restera avec moi durant toute la séance. Jamais je ne pourrai oublier un tel dévouement. Nous ne sommes que deux patientes dans la chambre. Il y a quelque chose de triste et de lugubre dans cette petite pièce. Je souhaite de tout cœur que la prochaine fois, je sois envoyée dans la grande salle qui me semble un peu plus conviviale.

En sortant de la chimio, je suis de bonne humeur, car je ne ressens rien. Je propose à mon amie C d'aller souper au restaurant. Je mange avec appétit. J'ai vite oublié la chimio. En arrivant chez moi, à ma grande surprise, je fais une indigestion aiguë. Le lendemain, N arrivera pour passer la fin de semaine.

Comme à l'accoutumée, il s'occupe de tout et désinfecte l'appartement à cause de mes traitements de chimio. Je dois faire attention aux microbes. J'ai fait un effort pour cuisiner, mais je n'ai plus faim. Le dimanche, lui et une amie m'amèneront d'urgence à l'Hôtel-Dieu car je ne me sens pas en forme. On me donne une piqure pour renforcer les globules blancs. Arrivée à la maison, mon état ne s'améliore pas. Mon ami restera là jusqu'au lundi matin pour prendre soin de moi. Il repartira sous un froid sibérien, car le travail l'appelle.

Trois jours après cet incident, mon cas s'aggrave : j'essaie de me lever, j'y arrive difficilement, je grelotte et je suis fiévreuse. Je sens que je n'ai plus aucune force, moi qui jouis d'un bon appétit, je n'ai pas faim, je n'arrive pas à me faire même un café. J'arrive à peine à me traîner jusqu'au téléphone pour appeler ma voisine. La femme de ménage arrive, c'est une nouvelle que l'agence m'envoie. Je lui demande de m'aider. Elle semble avoir peur de moi et j'ai l'impression qu'elle aurait aimé être à des kilomètres de là. Je lui explique que j'ai eu le cancer, mais que je ne l'ai plus et que, ce qui me met dans un tel état ce sont les traitements de chimio. Au lieu de la rassurer, ça semble l'effrayer davantage ! J'ai l'impression qu'elle ne comprend pas tout à fait ce que je lui dis. Elle devient plus « bête » avec moi et même insolente. Mon petit chien semble affolé et me lance des regards inquiets. Mes voisines, Paula et Maya arrivent. Devant mon état, elles appellent télémédec et alertent ma copine C qui habite le quartier. L'infirmière en ligne recommande tout de suite l'hôpital, cela presse. Ma voisine demande à la femme de chambre de s'en aller et j'ai la force de lui dire de ne plus revenir. Phrase inutile, je suis certaine qu'elle ne serait pas revenue de toute façon.

À mon arrivée à l'Hôtel-Dieu, je me sens comme une moribonde (je ne sais pas ce que c'est d'être une moribonde, mais je crois que c'est-ce qu'on ressent lorsqu'on va mourir). On me met dans une salle et on s'active autour de moi. J'ai l'impression que je dégage une mauvaise odeur, je sens que je m'en vais. Je me sens tellement faible que j'arrive au point où mourir ne me fait plus peur. Si je dois partir, je partirai. Je pense à ma famille, mes amis, à mon ami qui seront attristés, mais je suis trop faible, je n'ai plus de force physiquement pour me battre. Deux membres du Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne viennent me voir et une jeune collègue de bureau également. Je sais que je leur parle, mais j'ignore ce que je leur raconte. Là, je me rappelle que je n'avais pas fait mon testament, pas par oubli, mais strictement par peur. Voilà qu'en ce moment, sans l'avoir fait, je vais mourir bêtement dans une salle d'urgence. Évidemment, c'est la folle du logis qui parle !

Le lendemain, une femme médecin arrive avec son assistante, on sent qu'elle a du caractère, elle demande à ce qu'on me nettoie, qu'on mette de l'ordre dans la pièce et qu'on change les draps. Elle se présente, Louise Labrecque, docteure en microbiologie. J'ai l'impression que s'il est vrai que les anges existent, cette femme-là en est une. Elle me promet de me trouver une chambre. Il n'y a plus de place en oncologie semble-t-il. Ce soir-là, vers les 19 heures, on vient me chercher pour m'amener dans une chambre au département de chirurgie (peut être que je me trompe de nom). La chambre est grande et belle avec vue sur la montagne.

J'apprends que mon système immunitaire est très faible et que ceux qui pénètrent dans ma chambre doivent porter un genre d'accoutrement en plastique qui couvre leur vêtement et des gants. Le directeur

du département m'avertit poliment qu'ils ne pourront pas me garder très longtemps, faute de place. Je resterai là une semaine. J'ai très peu de visites, je n'en veux pas non plus, car je ne suis pas en état d'attraper quoi que ce soit. Mon ami, de sa petite ville où il travaille m'appelle tous les soirs. Il me garde longtemps au téléphone de peur que je m'ennuie. Dre Labrecque, tous les jours vient faire sa visite afin de surveiller l'état de ma santé. Le jour de mon départ arrive, ce matin-là, Dre Labrecque vient me voir, je lui suis si reconnaissante que je lui donne deux bisers sur la joue. Il y a également l'infirmière en chef, une haïtienne, Mme Marie Matilde Adam Charles qui est des plus compétentes et qui veille à ce que tous les patients reçoivent de bons soins.

Je ne demande à aucune de mes amis de venir me chercher pour me rendre à la maison. J'ai envie de me sentir autonome, de croire que je suis capable de me prendre en main. J'appelle donc un taxi qui me dépose chez moi. Je suis émue de revoir mon petit chien et je me rends compte à quel point il a été un bon petit compagnon pour moi, les soirs où cela n'allait pas. Lui, il ne comprend pas pourquoi je l'ai laissé chez des étrangers si longtemps, il me boude. Mais je sais que tout cela sera de courte durée.

Je fais une croix sur la chimio. Je ne pourrai plus continuer ces traitements. Comme disait un ami : *Le remède dépasse la maladie*. En attendant, je vois que je commence à perdre mes cheveux. Une amie me les coupe très courts, mais ils continuent à tomber alors je me rends chez une coiffeuse chinoise je lui demande de me raser complètement. Pendant qu'elle me rasait, je n'arrêtais pas de pleurer. Lorsque j'ai voulu payer, elle a refusé. Dans un anglais boiteux, elle m'a dit : *it would be a shame to take money from you*.

Le temps passe, je rencontre l'équipe de médecins et d'infirmières qui s'occupent de mon cas. Je leur dis que mon cousin qui est médecin, et a été professeur à l'Université Johns Hopkins, aimerait savoir de quoi sera composée la chimio cette fois-ci. Sans hésiter, on me l'écrit. J'apprends que la dose sera plus faible. Je recommence donc les traitements. Mon ami N m'accompagnera quelquefois lorsqu'il n'est pas au travail. Il restera assis à côté de moi durant les quatre heures de la séance. **Je n'oublierai pas la qualité de sa présence constante durant cette longue épreuve**²⁴. Mes frères haïtiens et québécois d'adoption Reynold, Serge, Gary O et Luc ne me laisseront pas tomber, leur conjointe non plus, Jan, France, Carmelle et Marjo. Ils me prouvent comme je le disais plus haut que l'amitié est un bien précieux.

Malheureusement, cette nouvelle chimio ne fonctionnera pas non plus. Dès la première et la deuxième séance, je tombe malade. Deux jours après le départ de N, un soir, je me suis trouvée mal. J'étais pliée en deux sur le plancher, même plus la force de demander de l'aide. Là, je ne pouvais plus me tromper : mon heure était venue. J'avais la tête sur le siège de toilette et mon chien tournait en rond autour de moi ne sachant quoi faire. Après un bon moment, lorsque j'ai senti que j'avais vidé tout ce qui restait en moi, je me suis traînée à quatre pattes jusqu'à mon lit. Là, j'ai senti qu'un peu d'énergie me revenait. Je ne voulais appeler personne, car j'en avais ras-le-bol. Si je raconte ces moments pénibles, ce n'est pas par manque de pudeur mais plutôt pour encourager les personnes qui vivent toutes ces souffrances en silence et qui en ont honte. Il faut se rappeler que la maladie peut frapper n'importe qui et n'importe

²⁴ *Perhaps Love - John Denver and Placido Domingo*

quand.

Pour la troisième rencontre que j'ai eue avec l'équipe médicale, j'étais accompagnée d'une collègue. Là, en sa présence, j'ai dit que je préférerais mourir plutôt que de revivre une telle épreuve. Le chirurgien oncologue m'a expliqué que ce qu'on allait m'administrer était tellement plus faible que je ne ressentirais rien. Si cela ne fonctionnait pas on arrêterait alors les traitements. Effectivement, cela a marché. Durant cette période, malgré ma faiblesse, j'arrivais à lire. J'avais décidé que je ferais l'impossible pour m'en sortir. C'est ainsi que je lirai près d'une vingtaine d'ouvrages sur tous les cas de cancer où les gens ont pu s'en sortir. Tout ce qui était négatif, je l'éloignais de moi.

De plus, malgré ma faiblesse, je continuais mon travail sur le livre *Parcours de femmes* avec les autres coauteures. Là, reprenant mes forces, je me faisais un devoir de mettre de la musique chaque après-midi et de danser toute seule pendant une quinzaine de minutes. Cela me faisait énormément de bien. Puis, pendant quelques semaines, ce seront les traitements de radio, aucun effet secondaire. Au début, quelqu'un m'accompagnait. Parfois j'allais seule en taxi mais finalement, je me sentais en forme et je prenais le métro pour m'y rendre. Mes amis S, F et J viendront durant toute cette période faire le ménage chez moi. Après mes traitements, ils m'offriront 4 séances d'acupuncture. Ma nièce C essaiera d'apporter son aide selon ses disponibilités.

Je dois dire que la rencontre avec le cancer a été la pire épreuve de mon existence. Cependant, il y a un côté absurde dans cette expérience que je ne saurais ignorer. Jamais dans ma vie je n'ai reçu autant d'amour de mon entourage : amis, famille, collègues de bureau, voisins et connaissances. Les marques d'affection étaient si nombreuses que je ne saurais toutes les énumérer.

Que dire de plus ? Je sais que je reviens de très loin et que je ne serai plus la femme que j'ai été par le passé. Aujourd'hui, **je découvre en moi la capacité de m'émerveiller, d'apprécier chaque réveil le matin sans pour autant perdre ma lucidité face aux malheurs qui frappent le monde**²⁵. J'apprends aussi à conjuguer la vie avec ses aspects éphémères. C'est dans un tel esprit serein que j'ai écrit ce récit. Je dis merci à tous ceux et toutes celles qui m'ont aidée à traverser cette période difficile.

²⁵ *C'est beau la vie* – Jean Ferrat

« Les bons amis sont comme les étoiles. Tu ne les vois pas toujours, mais tu sais qu'ils sont toujours là. »

Auteur inconnu



Renée et Jean-Claude



Reynold



Robert et Louise



Moi, Claudette et Clara



Gary et Carmelle



Paula et moi



André et Jocelyne



Carolyn et moi



Yannick



Diane



Michele



Gary (photo par Paul Labelle)



Robert
Décédé octobre 2017



Durant et après la chimio

2016 – Réalisation d'un rêve

Après des années de préparation, le livre *D'Haiti au Québec, quelques parcours de femmes* sort des presses.

Le lancement²⁶ a lieu au Bureau de la Communauté haïtienne de Montréal fin janvier. Environ 300 personnes y assistent. L'ambiance est animée et chaleureuse. Chacune des membres du collectif dit un mot au public pour expliquer le pourquoi du livre.

Même s'il n'y a pas eu de battage publicitaire autour de la publication, ce livre a connu un succès immense auprès de la communauté haïtienne et de certaines personnalités de la société québécoise.

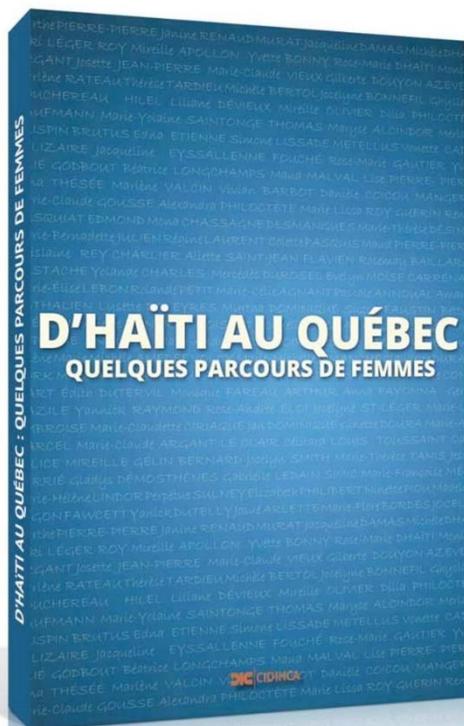


Le lancement

milieu pluriethnique et en relations publiques, professeure en sciences infirmières, administratrice,

²⁶ *Fanm Peyl'm* – Ansy Derose

juge, auteure et journaliste, spécialiste en arts thérapie, conteuse, gestionnaire au gouvernement fédéral, danseuse professionnelle, psychologue, chanteuse d'opéra, professionnelle à Radio Canada, directrice de centre communautaire, travailleuse en manufacture, directrice de garderie et autres. Dans chacun de ces parcours, on note l'originalité de la contribution à la société.



Page couverture du livre



« Bien que le travail des femmes se fasse souvent dans l'ombre, un pan important de l'apport de la première génération de femmes haïtiennes ayant choisi d'investir leur savoir au service de la collectivité mérite d'être connu et inclus dans l'histoire du Québec. Tout comme l'indéniable contribution autochtone trop souvent ignorée, nous espérons que ces témoignages ne soient que le prélude à la connaissance et la reconnaissance de la contribution de femmes inspirantes à la société québécoise d'aujourd'hui... Je souhaite à tout le monde de pouvoir partager la richesse de la diversité et j'espère que cette démarche incitera les femmes de toutes communautés à nous faire découvrir et apprécier tant leur engagement que leur amour du Québec... »

Diane Manseau

CIDHCA



Par ailleurs, le livre, structuré par année d'arrivée, est parsemé d'œuvres de femmes : peintures, dessins, poésies et textes. Les chapitres sont présentés par dizaine d'années et situent les témoignages dans le contexte de leur époque.

Une réimpression s'est avérée nécessaire peu après la sortie du livre, à l'heure actuelle épuisée.

Nous étions toutes fières de cette réalisation puisque nous laissons quelque chose à la relève au Québec, en tant que battantes, pionnières dans plusieurs domaines d'activités et même comme modèles.



Le lancement du livre



Carte des lieux du chapitre 6

CONCLUSION

J'ai passé six mois à travailler sur le récit d'une bonne partie des années passées hors de mon pays natal. J'ai vraiment fait un remue-ménage dans mon cerveau. Faire resurgir mes souvenirs a été comme une thérapie : expérience difficile mais positive, car cela m'a permis de faire un bilan de ma vie depuis mon départ d'Haïti à ce jour. Bien qu'indépendante de pensée et de tempérament, j'ai pu m'assurer de l'importance de mes liens avec l'Autre. Sans ces liens, je n'aurais peut-être pas pu me connaître autant et même faire cette analyse.

Dans un autre ordre d'idée, cet exercice a été fascinant parce que c'est la première fois que ce que j'écris est accompagné d'une cartographie permettant de faire le lien entre mon environnement et mon cadre de vie.

Je suis reconnaissante à Sébastien Caquard, professeur au département de Géographie à l'Université Concordia et directeur de ce projet, qui après avoir écouté mon récit oral, en a fait part à ses étudiants de maîtrise et a jugé bon de m'inviter à y participer.



Stefanie et moi

L'apport de Stefanie Dimitrovas (qui travaille actuellement pour Programmes Coyote, une initiative de connexion avec la nature pour jeunes et adultes) à ce récit a été capital. Travailler avec elle a été fort agréable. Son professionnalisme et sa bonne humeur ont rendu la tâche plus aisée. Signalons que c'est elle qui s'est occupée de la cartographie, de la musique et des photos qui accompagnent ce travail pour le site du département de Géographie.

Je tiens aussi à remercier José Alavez, étudiant au doctorat et Emory Shaw étudiant à la maîtrise qui ont tous deux apporté leur concours à ce projet.

Enfin, ce récit terminé, j'espère qu'il sera utile à l'Université Concordia. Mon rêve est de le partager avec ma famille, mes amis et avec toutes les personnes qu'un tel sujet intéresse.

Alexandra Philoctète

Le 4 février 2018